Christophe Colomb

Relation du premier voyage

entrepris par Christophe Colomb pour la découverte du Nouveau-Monde en 1492

BORÉAL
COMPACT
CLASSIQUE

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Relation
du premier voyage
entrepris par Christophe Colomb
pour la découverte
du Nouveau-Monde
en 1492

La collection « Boréal compact classique » est dirigée par Dominique Fortier.

Christophe Colomb

Relation du premier voyage

entrepris par Christophe Colomb pour la découverte du Nouveau-Monde en 1492

Préface, chronologie et bibliographie de Luca Codignola

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2005
Dépôt légal : 3e trimestre 2005
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Colomb, Christophe, ca 1451-1506

Relation du premier voyage entrepris par Christophe Colomb
pour la découverte du Nouveau-Monde en 1492

(Boréal compact ; 167. Classique)

« Extraites des Archives de la Monarchie espagnole, et publiées pour la première fois par ordre et sous les auspices de S. M. Catholique ; par Don M. F. de Navarrete… ».

Préface, chronologie et bibliographie de Luca Codignola.

Traduit de l'espagnol.

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7646-0380-0

1. Amérique – Découverte et exploration espagnoles. 2. Colomb, Christophe, ca 1451-1506 – Voyages. I. Codignola, Luca, 1947- . II. Navarrete, Martín Fernández de, 1765-1844. III. Titre.

E118.C72614 2005 970.01'5 C2005-941053-1

Note sur la présente édition

Le texte que nous publions ici reprend fidèlement celui de l'édition parue à Paris en 1828 chez Treuttel et Würtz. Nous avons seulement supprimé quelques notes en bas de page dont l'intérêt pour le lecteur contemporain était limité.

Partout, nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation de cette édition, nous bornant à corriger les coquilles évidentes et à moderniser la présentation typographique.

Préface

On nous a tellement rebattu les oreilles de Christophe Colomb (1451-1506) que nous avons l'impression de tout connaître de cet homme, de sa famille, de ses amitiés, de ses voyages, de ses découvertes, et surtout des conséquences de ses traversées atlantiques. Le cinq centième anniversaire de son premier voyage en terre d'Amérique (effectué en 1492-1493) a entraîné une vague de publications si importante qu'il est devenu très difficile, voire impossible, de séparer les contributions intéressantes de celles — malheureusement la plupart — qui le sont moins. Nous sommes noyés dans un océan de platitudes sur l'esprit visionnaire, italien et européen *ante litteram* de cet Espagnol d'origine génoise ; sur son appartenance au Moyen Âge, à la Renaissance ou à la chrétienté apostolique ; sur ses obsessions orientales alimentées par les voyages de Marco Polo (1254-1324), un Vénitien qui avait vécu deux siècles avant lui. Nous sombrons sous les tirades primitivistes sur

les Amérindiens qui accueillirent Colomb et son équipage avec simplicité et générosité et qui furent l'objet de l'avidité et de la violence de ces derniers, ou supportons les explications téléologiques selon lesquelles il y a un prix à payer pour les progrès du genre humain. Nous partageons l'enthousiasme et l'obstination des ces amateurs d'histoire — collectionneurs, antiquaires et autres photographes — qui fouillent les plages, scrutent l'horizon, mesurent les distances et réinterprètent les écrits du navigateur pour convaincre leur auditoire de ce que Colomb « aurait vraiment voulu nous dire » dans ses écrits, mais qu'hélas il n'a pas dit, n'a pas été capable d'écrire, n'a pas eu la permission de divulguer, ou tout simplement n'a pas consigné dans des textes qui survécurent aux vicissitudes archivistiques.

Avant qu'un officier de marine et historien espagnol, Martín Fernández de Navarrete (1765-1844), ne publie en 1825 le manuscrit des journaux qu'il avait trouvé dans une bibliothèque espagnole en 1791, 67 *folios* (133 pages) écrits de la main du dominicain Bartolomé de Las Casas (1484-1566), célèbre évêque de Chiapas au Mexique, notre connaissance du premier voyage de Colomb « aux Indes » était assez limitée et reposait presque entièrement sur trois sources imprimées. Nous disposions de deux lettres que Colomb aurait adressées à deux fonctionnaires de la cour espagnole, Luis de Santángel et Gabriel Sánchez. Ces lettres étaient datées (la première en espagnol, la deuxième en latin) respectivement du 15 février au 14 mars 1493, et du 14 mars 1493. Une dizaine d'éditions différentes de ces missives furent publiées l'année même du retour du navigateur, preuve de l'intérêt immédiat que suscitait sa découverte. La troisième source était une version abrégée des journaux contenue dans une biographie attribuée au fils

de l'explorateur, Hernando Colón (1488-1539) ; le manuscrit original de cette biographie ayant disparu, les éditions subséquentes se fondèrent sur la traduction en italien publiée en 1571. (La publication, plus tard, d'une nouvelle version abrégée des journaux, contenue dans l'*Historia de Las Indias* de Las Casas, publiée en 1875-1876, de même que celle, en 1989, d'une troisième lettre de Colomb, adressée aux souverains espagnols et datée du 4 mars 1493, n'ajoutèrent rien de significatif à nos connaissances sur ce premier voyage.)

Ce brouillard documentaire qui enveloppait le premier voyage de Colomb n'aurait rien d'exceptionnel, bien au contraire. En effet, l'absence de documentation de première main sur les voyages d'explorations extra-méditerranéennes, qui débutèrent avec la conquête portugaise de Ceuta, au Maroc, en 1415, constitue la règle avant le début du XVIIIe siècle. Dans la plupart des cas, les informations dont nous disposons sont tirées de textes littéraires. Ceux-ci nous renseignent davantage sur les images provoquées par les rencontres des mondes et des cultures que sur les faits et les dynamiques réels de ces rencontres. C'est ainsi que le prince portugais Henri le Navigateur (Infante Dom Henrique, 1394-1460), le navigateur Jean Cabot (Giovanni Caboto, 1450-1498, probablement d'origine vénitienne), et même l'explorateur breton Jacques Cartier (1491-1557), demeurent encore aujourd'hui des hommes insaisissables, malgré leur présence apparemment bien établie dans l'imaginaire historique.

Nous connaissons les premiers voyages d'explorations extra-méditerranéennes surtout grâce aux historiens s'inscrivant dans la longue tradition positiviste, qui prit naissance autour du milieu du XIXe siècle et produisit ses résul-

tats les plus intéressants avant la Première Guerre mondiale. Pendant plusieurs générations, se donnant pour mission d'examiner soigneusement la fiabilité et la véracité de la littérature de voyage (qui, jusqu'alors, prenait presque uniquement la forme de textes imprimés), ces historiens écumèrent passionnément les archives dans l'espoir d'y faire des découvertes ou dans le but de procéder à des vérifications documentaires. Les correspondances personnelles, les listes d'équipages, les achats de navires, les rapports d'ambassadeurs et les contrats de mariage retrouvés à cette époque aidèrent à situer dans l'espace et dans le temps certains personnages quasi mythiques de même que leurs exploits quelquefois douteux. Cette quête optimiste de la « vérité historique » fut toutefois presque unanimement rejetée par une nouvelle génération d'historiens qui, surtout après la Première Guerre mondiale, s'intéressaient davantage aux contextes socioéconomiques. La méthode de travail positiviste, sans doute très traditionnelle, donna cependant lieu non seulement à une mosaïque d'informations factuelles, sans lesquelles aucun contexte interprétatif n'aurait été possible, mais à plusieurs autres trouvailles, notamment la découverte, en 1909, du rapport que Jean de Verrazzane (Giovanni da Verrazzano, v. 1485-v. 1528) soumit en 1524 au roi de France, François Ier (1494-1547), à son retour des côtes de l'Amérique du Nord, où il avait vraisemblablement été le premier Européen à naviguer et que nul avant lui n'avait décrites. Dès qu'ils prirent connaissance de ce rapport, qu'on croyait jusque-là irrémédiablement perdu, les historiens furent obligés de rejeter la plus grande partie de ce qu'ils avaient lu, présumé et écrit sur le navigateur franco-florentin. Bien que des représentants illustres de la vague que nous avons qualifiée de

positiviste soient encore parmi nous, il apparaît que l'âge d'or des anciens manuscrits reposant dans les tiroirs ou ensevelis sous la poussière des rayons oubliés est bel et bien terminé. Le déluge informatique de la dernière décennie, tout en permettant la mise en commun des sources les plus dispersées et les plus lointaines, semble indiquer que nous ne trouverons plus de tels trésors archivistiques que très rarement et de façon plutôt fortuite.

Il ne fait aucun doute que le manuscrit des journaux de Colomb découvert par Martín Fernández de Navarrete constituait un tel trésor, d'autant plus que leur contenu paraissait confirmer et éclaircir les trois sources imprimées connues jusque-là. À la suite de la publication des journaux, le premier voyage de Colomb acquit donc un caractère exceptionnel en raison non seulement des résultats qu'il avait entraînés mais aussi de sa richesse documentaire. Voilà une entreprise qui mena à la découverte du Nouveau Monde et sur laquelle nous possédons, d'une part, les détails quotidiens et, d'autre part, le point de vue du navigateur lui-même. En effet, à l'issue de la lecture des journaux, on a l'impression d'avoir suivi Colomb pendant toutes ses péripéties, avant et pendant son premier voyage, de connaître intimement ses difficultés, de percevoir son habileté de navigateur et de meneur d'hommes et de saisir les lumières et les zones d'ombre de son esprit.

⋆ ⋆ ⋆

Les journaux de Colomb contiennent des références à son expérience de marin longue de vingt-trois ans, ainsi qu'à son passé et à celui d'un de ses hommes en Guinée, sur les côtes pestilentielles de l'Afrique occidentale, là où

les Génois et les Portugais étaient les pionniers d'une économie atlantique fondée sur l'esclavage, l'or et le sucre. Ils font état de sa connaissance directe de l'Angleterre, jugée plus petite qu'Hispaniola, et de la péninsule Ibérique, dont les régions sont souvent comparées aux Indes. Il est curieux, par ailleurs, qu'on ne trouve dans les journaux aucune référence ni à Gênes ni aux côtes de la Ligurie, qui devaient certainement être plus familières à Colomb que les côtes siciliennes, ces dernières étant mentionnées de façon explicite.

Les journaux laissent voir les efforts déployés par les ennemis de Colomb, avant, pendant et après son arrivée « aux Indes ». À l'exception des deux souverains de Castille, Fernando V (1452-1516) et Isabela I (1451-1504), tous s'acharnent à le contrer — la clique de Palos, liée à Martín Alonso Pinzón (1440-1493) et à son frère Vicente Yáñez Pinzón (v. 1461-v. 1513), avec une virulence particulière. Au cours du voyage, les hommes qui accompagnent l'explorateur ont peur, se plaignent, voudraient rebrousser chemin, auraient obligé leur commandant à garder secrètes les véritables distances parcourues. Ils cherchent aussi à devancer Colomb dans la recherche de l'or et ignorent ses ordres dans leurs rapports avec les Amérindiens. Le voyage de retour est quant à lui décrit comme une véritable course pour empêcher les deux frères Pinzón d'être les premiers à relater aux souverains les résultats de l'expédition.

Les objectifs du premier voyage transatlantique de Colomb, clairement exposés dans les journaux, illustrent son adhésion aux trois éléments qui définissent le projet expansionniste du monde occidental, c'est-à-dire : la diffusion du règne de Dieu sur terre, l'enrichissement person-

nel, et la curiosité pour l'inconnu : « [Je] me dépêche pour partir […] au nom de Dieu, pour le sud-est, où je vais chercher de l'or et des épiceries, et découvrir des terres. » (6 novembre 1492). Les journaux sont émaillés de références à l'humanité, à l'intelligence et aux bonnes dispositions des Amérindiens, conditions nécessaires à leur conversion, ainsi que d'invitations aux souverains à extirper l'hérésie des Indes comme ils viennent de le faire de la terre d'Espagne. Pendant la traversée atlantique, on promet une récompense en argent à celui qui verra le premier les Indes, ce qui contribue à apaiser un équipage où gronde la révolte, tandis que le navigateur suit, d'une île à l'autre, un itinéraire qui correspond à une quête obsessive de mines d'or et d'argent et d'épices fabuleuses. La découverte de nouvelles terres ou de nouvelles routes qui conduiraient aux Indes n'est pas sans lien avec le projet de conversion et d'enrichissement. Cependant, selon le témoignage que nous fournissent les journaux, cette soif de découverte et de connaissance procède aussi d'une curiosité intellectuelle qui, à cette époque, était typique de l'homme occidental.

L'esprit de Colomb est influencé à la fois par l'idée de Providence et par une certaine forme de mysticisme, caractéristique qui se confirmera après le premier voyage et qui s'exprime déjà dans les journaux. Il suffit de rappeler sa référence à Moïse qui, comme lui, menait un peuple essentiellement ingrat et hostile vers son salut, et la promesse que le navigateur aurait faite, devant des souverains encore sceptiques, de consacrer toutes ses énergies à la conquête de Jérusalem, et donc à la réalisation de l'ancien projet millénariste des croisades. L'appartenance intellectuelle de Colomb à un monde que nous qualifions de médiéval est démontrée de manière éclatante par le fait

qu'il ne réussit pas à voir la « nouveauté » du monde où il débarque. Il ne comprit jamais qu'il ne s'agissait pas du Cipango de Polo (une extrémité du Japon et de la Chine), ni que ses habitants n'étaient pas des hommes au service du grand khan. Toutefois, en même temps apparaît l'homme moderne, qui consigne minutieusement dans son journal de bord les distances parcourues chaque jour et décrit avec force détails les îles, les côtes et les montagnes ; l'observateur attentif, qui permet à ses lecteurs de s'orienter dans un univers naturel étrange grâce à ses descriptions de plantes, de fruits et d'animaux jusque-là inconnus ; le rapporteur honnête, qui admet son incapacité d'évaluer, ses reconnaissances étant si rapides, l'utilité de certaines épices découvertes.

Les rapports entre les Européens et les Amérindiens, tels que relatés par les journaux, donnent un aperçu des nombreuses variations qu'était susceptible de présenter cette rencontre fatale. Si la très grande majorité des Amérindiens (plus tard identifiés comme des Tainos, de la famille linguistique arawak) sont naturellement bons, curieux, naïfs, accueillants et généreux, quelques autres se montrent franchement méchants, cruels, belliqueux, voire cannibales. L'escarmouche du 13 janvier 1493 fait pourtant figure d'exception, et les méchants restent le plus souvent éloignés du chemin de Colomb. Les journaux attribuent essentiellement à l'avidité des équipages la détérioration des relations avec les Amérindiens, dont l'animosité envers les Européens grandit au fur et à mesure qu'ils apprennent à se méfier des nouveaux arrivants. Ainsi, les journaux semblent affermir chez le lecteur moderne la conviction de la duplicité morale des Européens. Colomb se peint pourtant lui-même sous les traits d'un défenseur des Amérindiens,

mais il n'en avoue pas moins qu'il a procédé à l'enlèvement de jeunes Amérindiens, qu'il en a ravi les femmes pour obliger les hommes à s'offrir comme esclaves, et que les Amérindiens qui l'accompagnent dans ses pérégrinations profitent de toutes les occasions pour s'enfuir. Il se réjouit aussi de confirmer aux souverains que les Amérindiens sont de nature de « bons serviteurs » (11 octobre 1492) et « bien propres à obéir, à exécuter les travaux qu'on leur commanderait » (16 décembre 1492).

Au bout du compte, les journaux de Colomb offrent nombre de munitions aux personnes qui soutiennent que les voyageurs européens ne voyaient que ce qu'ils connaissaient déjà, ne comprenaient pas ce qu'ils voyaient et, en tout cas et peu importe leur honnêteté intellectuelle, n'étaient pas capables de décrire les nouveautés qui jalonnaient leur chemin. Les Européens éprouvent de la difficulté à communiquer avec les Amérindiens ; comme, ainsi que le précisent les journaux, ils n'effectuent que de brefs séjours à terre, la majorité des échanges se font par signes. L'or et les épices que le navigateur cherche avec acharnement se trouvent toujours ailleurs, dans une autre île, derrière une autre montagne. Chacune des communautés amérindiennes que Colomb rencontre le lance sur une nouvelle piste, qui se révèle aussi vaine que les précédentes. En outre, malgré les adjectifs enthousiastes employés pour chanter les louanges des nouvelles terres, les journaux nous montrent un Colomb incapable de reconnaître avec précision et assurance dans les terres qu'il a découvertes un seul élément qui serait véritablement utile.

⋆ ⋆ ⋆

Dès leur parution, les journaux du premier voyage de Colomb furent accueillis comme un document d'importance primordiale. Des dizaines d'éditions en furent publiées, dans toutes les langues — éditions abrégées ou complètes, expurgées ou modernisées. Comme ce fut le cas en 1493 pour les lettres de Colomb à Santángel et à Sánchez, ces journaux devinrent rapidement si populaires qu'ils sortirent du cercle restreint des historiens de profession pour gagner le grand public des lecteurs. Parce qu'ils paraissent répondre à toutes les questions qu'on leur pose — ce qui contribua grandement à leur succès —, les journaux perdirent vite leur simple statut de source documentaire pour acquérir celui d'une œuvre de consultation de première main. Apparaissent donc des centaines de citations et d'exemples tirés de ces mêmes journaux que les historiens comme les étudiants utilisent pour décrire l'expérience de Colomb, le définir en tant qu'homme médiéval ou moderne, pour illustrer le projet expansionniste européen, pour confirmer l'aveuglement des voyageurs ou pour dénoncer l'exploitation des Amérindiens. À mesure que les intérêts et les modes changent et se renouvellent, chaque génération prélève des journaux des témoignages sur son sujet de prédilection. Hier, c'était la possibilité d'adapter les caravelles aux traversées atlantiques. Aujourd'hui, il s'agit plutôt d'expliquer la dynamique des communications entre Amérindiens et Européens.

Malheureusement, le succès même des journaux contribua à engendrer chez les lecteurs, ainsi que parmi les historiens, l'impression de connaître parfaitement Colomb, parce que toute question fondamentale sur le statut de la source principale sur son premier voyage, les journaux, semblait avoir été posée et résolue. Cependant, cette

impression est très éloignée de la réalité. Comment expliquer autrement le fait que, après presque deux siècles de discussions érudites et de vérifications pratiques, les spécialistes eux-mêmes n'aient pas encore réussi à s'entendre sur la plupart des questions d'envergure soulevées par les journaux ? Qu'il suffise de rappeler ici que nous ne connaissons toujours pas le lieu du premier débarquement de Colomb, dont nous savons uniquement que ce fut une petite île de l'archipel des Bahamas. Nous ne connaissons pas non plus avec précision l'itinéraire suivi par les trois navires (la *Pinta,* la *Niña* et la *Santa María*), puisque le trajet a été décrit de façon inexacte. Quant aux distances parcourues et aux dates de certains événements, là encore, nous ne possédons que des repères incomplets. D'autres éléments essentiels continuent de nous échapper. Par exemple, est-ce le marin Rodrigo de Triana qui vit le premier le Nouveau Monde, le 12 octobre 1492, ou Colomb lui-même qui aurait aperçu la lueur d'un feu la veille ? Quels furent les mouvements des trois navires, et à qui devons-nous imputer la responsabilité du naufrage de la *Santa María* ? Tout historien qui prétend avoir trouvé la clé qui nous permettrait d'expliquer les contradictions ou les omissions des journaux est forcé de sélectionner certaines données et d'en écarter d'autres, pour toutes sortes de raisons. Colomb, chroniqueur hâtif, se serait tout simplement trompé ; ou, en navigateur astucieux, il voulait duper ses marins, ou ses lecteurs, ou les autorités portugaises ; ou encore, il était un écrivain soigneux dont les écrits auraient été copiés de façon fautive. Somme toute, nous sommes encore bien loin d'une source documentaire parfaitement fiable et digne d'être utilisée comme document de référence absolu.

Cette confusion indiscutable remonte à l'histoire même de la rédaction et de la publication des journaux de Colomb. En effet, nous aimerions croire à une sorte de parcours idéal dont le point de départ serait le véritable journal de bord, écrit par Colomb sur la *Niña* à la fin de chaque journée de son voyage, et dont le point d'arrivée serait l'édition minutieusement préparée par Martín Fernández de Navarrete. Nous aimerions croire que les journaux (carnets de bord enrichis par des réflexions) furent confiés aux autorités royales immédiatement après l'arrivée de Colomb en Espagne ; qu'ils furent transcrits sans erreur par des copistes méticuleux, puis copiés de nouveau, encore une fois sans interventions ni coupures, par Bartolomé de Las Casas. Bref, que ce véritable trésor historique découvert par Navarrete en 1791 correspond exactement au texte conçu et écrit par Colomb. Or dès les premières lignes des journaux, nous comprenons que ce parcours idéal n'eut pas lieu et que les journaux tels que publiés par Navarrete ne constituent pas une transcription imprimée d'un manuscrit original écrit de la main de Colomb pendant son premier voyage. Comme l'a montré l'historien américain David P. Henige (1991), il est plus juste d'affirmer que le véritable auteur de ces journaux fut Las Casas. Celui-ci, qui depuis 1502 avait personnellement pris part à la colonisation des Indes, rédigea ces journaux probablement pendant les années 1550 en utilisant un texte manuscrit dont, si on l'en croit, il résuma des parties et en recopia d'autres (la proportion serait de quatre à un). Ce texte manuscrit était lui-même une copie d'un manuscrit original que Colomb aurait écrit pendant son premier voyage et confié aux autorités royales après son retour. Ni le manuscrit original de Colomb, ni d'autres copies

manuscrites, ni la copie manuscrite utilisée par Las Casas n'ont jamais été retrouvés. En outre, l'existence d'autres sources sur le premier voyage — sources mentionnées précédemment (les lettres à Santángel, à Sánchez et aux souverains, ainsi que les versions de Colón et de l'*Historia* de Las Casas) —, si elle élargit certes l'éventail des données dont nous disposons, ne nous permet par ailleurs d'atteindre qu'à de rares certitudes. En conclusion, à la question la plus importante qui découle de toutes ces transcriptions, copies et réécritures compliquées, soit comment faire pour distinguer dans les journaux la voix de Colomb de celle de Las Casas, la seule réponse honnête est la suivante : nous ne sommes pas en mesure d'attribuer avec certitude quoi que ce soit à l'un ou à l'autre. Les hypothèses, quelque vraisemblables et convaincantes qu'elles puissent être, restent des hypothèses.

⋆ ⋆ ⋆

Cette conclusion apparemment pessimiste nous conduit-elle à rejeter ou à ne pas prendre au sérieux les journaux de Colomb ? La réponse est, bien évidemment, négative. C'est une chance qu'un document d'une telle importance ait survécu aux aléas historiques et archivistiques. Nous ne possédons rien de semblable pour la plupart des navigations et des explorations des Européens et de leurs rencontres avec les Amérindiens de cette époque. Néanmoins, s'ils veulent profiter de la richesse des journaux, les lecteurs doivent faire preuve de prudence sur au moins deux points.

En premier lieu, ils doivent se garder d'interpréter les journaux d'une manière sélective ou littérale. L'interpréta-

tion sélective consisterait à utiliser les journaux pour montrer, par exemple, l'exploitation dont sont victimes les Amérindiens, ou bien l'humanité toute chrétienne de Colomb. En effet, les journaux fournissent aux lecteurs non avisés ou peu scrupuleux des munitions pour ces deux procès pourtant contradictoires. L'utilisation littérale, par contre, prétendrait mesurer ou vérifier les renseignements fournis par les journaux en les comparant aux réalités objectives du Nouveau Monde, comme le climat, la végétation, les minéraux, les littoraux, les montagnes, les animaux, et même les Amérindiens, comme s'il s'agissait d'un catalogue de données statiques dont la véracité n'est pas sujette à discussion.

En deuxième lieu, les lecteurs doivent tempérer leur enthousiasme et éviter d'abandonner la circonspection avec laquelle il convient d'aborder n'importe quel document historique, d'autant plus qu'on se trouve ici devant un document unique. À ce titre, les journaux de Colomb ont un destin qui paraît être commun aux documents historiques uniques. Comme ce fut le cas, par exemple, pour le rapport de Verrazzane, mentionné plus haut, lorsque les historiens n'ont qu'une seule source sur laquelle se fonder, ils semblent faire montre d'une tendance extraordinaire à prendre tout écrit au pied de la lettre. Pourtant, l'unicité d'une source ne contribue pas à renforcer son authenticité, bien au contraire.

Nous invitons donc les lecteurs, ainsi que les historiens, à mettre de côté cette impression trompeuse selon laquelle tout ce qui concerne le déroulement et les conséquences du premier voyage de Colomb aux Indes doit être tenu pour acquis (sans parler de la personnalité du navigateur). Dans le brouillard documentaire qui caractérise

encore la traversée de 1492-1493, les journaux de Colomb restent une source primordiale et incontournable. Cependant, on ne doit pas oublier que cette source nous est arrivée après nombre de passages, de transcriptions et de rédactions, que nous ne sommes pas en mesure de vérifier, si ce n'est pour affirmer que la forme actuelle des journaux remonte à environ un demi-siècle après le déroulement du voyage. Malgré ce que nous avons soutenu précédemment, c'est-à-dire que l'âge d'or des grandes découvertes archivistiques est terminé, supposons que le manuscrit original de ces journaux soit retrouvé. Il est fort probable qu'à ce moment nous devrions récrire une bonne partie de l'histoire de Colomb et de son premier voyage, et que, par exemple, la controverse quant au lieu du premier débarquement cesserait tout d'un coup.

Enfin, les lecteurs comme les historiens ne doivent pas non plus réduire l'interprétation des journaux de Colomb à un problème archivistique ou de vérification de détails factuels. Au bout du compte, que Guanahani, le lieu du premier débarquement de Colomb, se soit trouvé dans l'île de San Salvador (anciennement Watlings Island), de Samana Cay ou de Grand Turk, cela n'est pas très important par rapport aux origines et aux conséquences de ce débarquement. Dans cette perspective plus vaste, les journaux de Colomb transcendent leur statut de document isolé et insaisissable pour s'inscire dans un héritage de connaissances dont ils sont une part importante, voire fondamentale. D'un côté, Colomb, son expérience, son esprit et ses projets ; de l'autre, le monde occidental et les débuts de son expansion, les premières relations des représentants de ce monde occidental avec les Amérindiens, ainsi que la variété de leurs visions et de leurs actions. Comme tout

document historique, les journaux de Colomb doivent être à la fois soumis à un examen méthodologique élémentaire et replacés dans leur contexte historique plus large, ce que lecteurs et historiens ont souvent négligé de faire au cours des deux derniers siècles.

Luca Codignola
Università di Genova, Gênes, Italie

Relation du premier voyage
entrepris par Christophe Colomb pour la découverte du Nouveau-Monde en 1492

Extraites des Archives de la Monarchie espagnole, et publiées pour la première fois par ordre et sous les auspices de S. M. Catholique ; par Don M. F. de Navarrete, secrétaire de S. M. C., directeur du Dépôt hydrographique de Madrid et de l'Académie royale d'Histoire, membre de l'Académie espagnole, correspondant de la Société de Géographie, etc., etc., etc.

Ouvrage traduit de l'espagnol, par MM. F. T. A. Chalumeau de Verneuil, membre de l'Académie royale espagnole, de l'Académie royale espagnole d'Histoire, de la Société royale des Antiquaires et de celle de Géographie, etc. ; et de la Roquette, membre de l'Académie royale espagnole d'Histoire et de la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris ; revu sur leur traduction par M. de Navarrete, et accompagné de notes des traducteurs et de MM. Abel Rémusat, Adrien Balbi, baron Cuvier, Jomard, Labouderie, Letronne, de Rossel, Saint-Martin, Walckenaer, etc.

Celui-ci est le premier voyage que fit l'amiral Christophe Colomb, avec les routes maritimes et les rumbs qu'il suivit lorsqu'il découvrit les Indes occidentales, relaté sommairement[1], à l'exception du Discours préliminaire *(prologo)* qu'il adressa au Roi et à la Reine catholiques. On le trouvera ci-après copié littéralement. Il commence ainsi :

---

1. Bartolomé de Las Casas, qui a écrit de sa propre main l'original d'où on a tiré cette copie, posséda plusieurs papiers écrits par Colomb lui-même, et qui lui servirent à la composition de son *Histoires des Indes.* Il abrégea la relation de ce premier voyage telle que nous la publions, et laissa dans son intégrité le Discours préliminaire ou lettre adressée au Roi et à la Reine catholiques, qu'il inséra aussi littéralement dans le chapitre 36 de son histoire inédite. Casas a mis en marge de cette copie quelques notes que nous avons conservées sous son nom. (M. F. de Nav.)
Tous les passages guillemettés sont extraits littéralement des manuscrits de Christophe Colomb, aussi s'exprime-t-il à la première personne. Bartolomé de Las Casas a extrait les autres passages de ces mêmes manuscrits, en supprimant des détails qui lui paraissaient minutieux et inutiles ; on reconnaîtra facilement ces passages, puisqu'on y parle à la troisième personne.
On doit sans doute regretter que Las Casas n'ait pas donné la relation du navigateur génois intégralement et telle qu'il l'avait écrite ; néanmoins ces regrets seront moins vifs, si l'on réfléchit que Las Casas était un homme éclairé et judicieux, et que Colomb, dont il possédait les manuscrits, l'avait souvent entretenu des événements de son premier voyage. (D. L. R.)

In nomine D. N. Jesu Christi

« Très hauts, très chrétiens, très excellens et très puissans princes, Roi et Reine des Espagnes et des îles de la mer, notre seigneur et notre souveraine, cette présente année 1492, après que Vos Altesses eurent mis fin à la guerre contre les Maures qui régnaient en Europe, et eurent terminé cette guerre dans la très grande cité de Grenade, où cette présente année, le deuxième jour du mois de janvier, je vis arborer, par la force des armes, les bannières royales de Vos Altesses sur les tours de l'Alhambra, qui est la forteresse de ladite cité, et où je vis le roi maure se rendre aux portes de la ville et y baiser les mains royales de Vos Altesses, et du prince mon seigneur, aussitôt, dans ce présent mois, et d'après les informations que j'avais données à Vos Altesses des terres de l'Inde et d'un prince qui est appelé *Grand-Khan (Gran Can),* ce qui veut dire en notre langue vulgaire Roi des Rois, et de ce que plusieurs fois lui et ses prédécesseurs avaient envoyé à Rome y demander des docteurs en notre sainte foi, pour qu'ils la lui enseignassent[1] ; comme le Saint-Père ne l'en avait jamais pourvu, et que tant de peuples se perdaient en croyant aux idolâtries et en recevant en eux des sectes de perdition, Vos Altesses pensèrent, en leur qualité de catholiques chrétiens et de princes amis *(amadores)* et propagateurs de la sainte foi chrétienne, et

1. Paul Toscanelli donnait aussi ces nouvelles du Grand-Khan au chanoine de Lisbonne Fernando Martinez, dans une lettre écrite à Florence le 25 juin 1474. Il les avait tirées de ce que rapporte Marco Polo dans le Discours préliminaire et en d'autres endroits de la relation de son voyage. Toscanelli envoya une copie de cette lettre à Colomb, en réponse à la demande qu'il lui avait faite de son avis sur le dessein qu'il avait de naviguer à l'Occident pour se rendre dans l'Inde. Voyez l'*Histoire de l'Amiral,* par don Fernando Colomb, chap. 7. (M. F. de Nav.)

ennemis de la secte de Mahomet et de toutes les idolâtries et hérésies, à envoyer, moi, Christophe Colomb, auxdites contrées de l'Inde, pour voir lesdits princes, et les peuples, et les pays, et leur disposition, et l'état de tout, et la manière dont on pourrait s'y prendre pour leur conversion à notre sainte foi. Elles m'ordonnèrent de ne point aller par terre à l'Orient, ainsi qu'on a coutume de le faire, mais de prendre, au contraire, la route de l'Occident, par laquelle nous ne savons pas, jusqu'aujourd'hui, d'une manière positive, que personne ait jamais passé. En conséquence, après avoir chassé tous les juifs de vos royaumes et seigneuries, Vos Altesses me commandèrent, dans le même mois de janvier, de partir avec une flotte suffisante pour lesdites contrées de l'Inde[1]. Et à cette occasion, elles m'accordèrent de grandes grâces, et m'anoblirent afin que dorénavant je m'appelasse *Don,* et fusse grand-amiral de la mer Océane et vice-roi et gouverneur perpétuel de toutes les îles et terres fermes dont je ferais la découverte et la conquête, et dont on ferait, par la suite, la découverte et la conquête dans ladite mer Océane, et elles décrétèrent que mon fils aîné me succéderait, et qu'il en serait ainsi de génération en génération à tout jamais. Je partis de la ville de Grenade le samedi 12 du mois de mai de la même année de 1492 ; je vins à la ville de Palos, qui est un port de mer, où j'équipai trois vaisseaux très convenables pour une pareille entreprise, et je partis dudit port très bien pourvu de beaucoup de vivres et de

1. Ce passage n'est pas clair. Quoique le Roi et la Reine catholiques eussent résolu l'expulsion des juifs long-temps avant de l'ordonner, la publication de leur décret à cet égard n'eut lieu que le 30 mars 1492 ; et s'ils commencèrent à traiter avec Colomb immédiatement après leur entrée à Grenade, ils ne conclurent leurs conventions avec lui que le 17 avril. C'est ainsi qu'on peut concilier ce qu'il dit ici avec les époques connues des faits dont il s'agit. (M. F. de Nav.)

beaucoup de gens de mer, le vendredi troisième jour du mois d'août de ladite année, une demi-heure avant le lever du soleil, et je suivis le chemin des îles Canaries, qui appartiennent à Vos Altesses, et qui sont situées dans ladite mer Océane, pour prendre de là ma route et naviguer jusqu'à ce que j'arrivasse aux Indes, afin de m'y acquitter de l'ambassade de Vos Altesses auprès de ces princes, et d'exécuter ainsi ce qu'elles m'avaient commandé. Je pensai aussi, à cet effet, à écrire ce voyage très ponctuellement, et à relater, jour par jour, tout ce que je ferais et verrais, et tout ce qui m'arriverait, ainsi qu'on le verra plus avant. De plus, grand prince et grande princesse, outre que je me propose d'écrire chaque nuit ce qui sera arrivé le jour, et le jour la navigation de la nuit, j'ai l'intention de faire une nouvelle carte marine, dans laquelle j'indiquerai la situation de toute la mer et de toutes les terres de la mer Océane dans leurs propres positions, sous leur vent et dans les directions y relatives, et de composer un livre dans lequel je représenterai tout bien semblable en peinture, par latitude de la ligne équinoxiale et longitude de l'occident. Il importe surtout beaucoup que j'oublie le sommeil et que j'étudie avec persévérance ma navigation pour remplir toutes les obligations qui me sont imposées, ce qui sera un grand travail.

Vendredi 3 août

« Nous partîmes, le vendredi 3 août 1492, de la barre de Saltes[1], à huit heures, et nous fîmes jusqu'au coucher du

1. *Saltes,* île formée par deux bras du fleuve Oriel, vis-à-vis la ville d'Huelva. Elle fut peuplée au moins depuis le XIIe siècle, et elle continuait à l'être en 1267, que le roi Alphonse-le-sage sépara le territoire de la ville de Saltes de celui d'Huelva.

soleil, poussés vers le sud par une forte brise, soixante milles qui font quinze lieues[1] ; nous filâmes ensuite au sud-ouest, puis au sud-quart-sud-ouest, qui était le chemin pour se rendre aux Canaries. »

Samedi 4 août

On marcha au sud-ouest-quart-sud.

Dimanche 5 août

On fit, entre jour et nuit, plus de quarante lieues.

(suite de la note de la page 30)
On ignore quand elle perdit sa population, car, quoique dans la *Somme de géographie (Suma de geografia)* de Martin Fernandez de Enciso, imprimée en 1519, il soit fait mention de cette ville, il est certain que dans ce temps-là il n'en existait plus que l'église, qui avait été réunie à celles d'Huelva, ce qui indique bien qu'elle était déjà sans population. Il ne dut pas s'écouler beaucoup de temps jusqu'à la ruine totale de son église, car, pour en conserver la mémoire, on fonda dans Huelva, sous le titre de Notre-Dame de Saltes, un ermitage dans lequel on garde une croix, relique de la paroisse. Il existe encore des vestiges de cette église, dans l'île de Saltes, dont le district est à présent divisé en terres labourables, en pâturages et en montagnes garnies de menu gibier. Elle est la propriété des marquis d'Ayamonte, auxquels elle donne le titre de comtes de Saltes.
(Opinion de don Josef Cevallos, placée en tête de l'ouvrage intitulé *Huelva Ilustrada* (notice historique et descriptive de la ville d'Huelva), par le licencié don Juan de Mora, imprimée à Séville en 1762, et aux chapitres 1, 5 et 13 dudit ouvrage.) (M. F. de Nav.)

1. Colomb comptait par milles italiens, qui sont moins longs que les milles espagnols, puisque pour faire une lieue espagnole, il faut trois de ceux-ci et quatre de ceux-là. *(Idem.)*
Du temps de Colomb, il fallait en mer vingt lieues espagnoles ou soixante milles pour un degré, mais il comptait quatre milles par lieue au lieu de trois, comme on le voit par la note ci-dessus ; sur terre c'est dix-sept lieues ou cinquante et un milles. (De V. L.)

Lundi 6 août

Le gouvernail au timon de la caravelle *Pinta,* montée par Martin Alonso Pinzon, se rompit ou se désassembla. On crut, ou du moins l'on soupçonna, que cet accident devait être attribué au nommé *Gomes Rascon.* Il aurait agi d'après les suggestions de Cristobal Quintero, propriétaire de la caravelle, qui ne se souciait pas de faire ce voyage. L'amiral dit qu'avant le départ, on les avait trouvés tous les deux occupés de certaines intrigues et machinations. L'amiral se vit en grand embarras, parce qu'il ne pouvait pas secourir ladite caravelle sans se mettre lui-même en danger ; mais il avoue qu'il sentait son inquiétude diminuer un peu en pensant que Martin Alonso Pinzon était un homme plein de courage et de ressources. Enfin, on fit entre jour et nuit vingt-neuf lieues.

Mardi 7 août

Le gouvernail de la *Pinta* se disloqua de nouveau : on le raccommoda, on prit le rumb de l'île Lanzarote, qui est une des Canaries, et on fit, entre nuit et jour, vingt-cinq lieues.

Mercredi 8 août

Les pilotes des trois caravelles furent divisés sur la question de savoir quelle était la position des Canaries, relativement à eux ; l'opinion de l'amiral fut la plus juste. Il voulait aller à la grande Canarie pour y laisser la caravelle *Pinta,* parce que son gouvernail était fort endommagé et qu'elle faisait eau. Il aurait voulu y prendre une autre caravelle s'il l'y eût trouvée ; mais on n'y put arriver ce jour-là.

L'amiral ne put aborder à la Gomera que dans la nuit du dimanche, et Martin Alonso resta, par son ordre, sur la côte de la grande Canarie, parce qu'il ne pouvait naviguer. L'amiral alla ensuite à la grande Canarie (ou à *Ténériffe*), et on radouba très bien la *Pinta,* après beaucoup de travail et par les soins de l'amiral, de Martin Alonso et des autres. Les trois bâtimens se rendirent ensuite à la Gomera. On vit sortir un grand feu de la chaîne de montagnes de l'île de Ténériffe, qui est fort élevée *(muy alta en gran manera).* On donna à la *Pinta,* qui était latine (triangulaire), la forme ronde. Ce fut le dimanche 2 septembre qu'on retourna à la Gomera avec la *Pinta* radoubée.

L'amiral dit que plusieurs Espagnols honorables, habitans de l'île de Fer, qui se trouvaient à la Gomera avec doña Ines Peraza, mère de Guillaume de Peraza, qui fut, dans la suite, le premier comte de la Gomera, assuraient que chaque année ils apercevaient une terre à l'ouest des Canaries[1]. D'autres habitans de la Gomera affirmaient aussi la même chose avec serment. L'amiral dit ici qu'il se rappelle qu'étant en Portugal, en 1484, un particulier de l'île de Madère vint trouver le Roi pour lui demander une caravelle, afin de se rendre à cette terre qu'il voyait chaque année, toujours dans la même position. Il dit aussi qu'il se souvient qu'on répétait la même chose dans les îles Açores, et que tous ces témoignages s'accordaient sur la direction,

1. L'original porte : *Vian tierra al oueste de las Canarias,* QUE ES AL PONIENTE. Nous n'avons pas traduit les mots soulignés, qui nous ont paru être une répétition de la même idée. (D. L. R.)

les signes et la grandeur[1]. Ainsi donc, après avoir fait de l'eau, et pris du bois et de la viande et tout ce qui apparte-

---

1. Par la mort de Fernan Peraza, arrivée en 1452, la seigneurie des Canaries passa à sa fille doña Ines, mariée avec Diego de Herrera ; et le roi Henri IV lui confirma la possession de cette seigneurie, le 28 septembre 1454. Déjà, à cette époque, les habitans de l'île de la Gomera et de l'île de Fer voyaient tous les ans, au dire de l'amiral, au couchant, une terre qu'on a prétendu être l'île imaginaire de *San Borondon*. Postérieurement, les illusions et les idées que le peuple avait conçues sur son existence, continuèrent de subsister, quoiqu'on eût envoyé plusieurs expéditions pour la trouver et la reconnaître, et que les plus habiles marins qui en faisaient partie n'eussent pu rien découvrir. Viera, dans son *Histoire des Canaries,* rapporte d'une manière circonstanciée et avec sincérité, tous ces faits, qu'il juge en bon critique (t. I, liv. I, S. 28, p. 78 et suivantes), et Feijoó réfute ces visions comme une préoccupation du vulgaire (*Teat. Critico,* t. IV, discours X, S. 10).
Le maître Pedro de Medina, dans son voyage intitulé *Grandezas de España* (chap. 52, p. 47), dit que non loin de l'île de Madère, il y en avait une autre qui s'appelait *Antilia,* qui déjà ne se voyait plus, et qu'il avait trouvée représentée sur une carte marine très ancienne ; et Viera (t. I, p. 90) rapporte que quelques Portugais, habitans de l'île de Madère, voyaient à l'ouest des terres qu'ils ne purent jamais trouver, malgré les expéditions qu'ils tentèrent pour y réussir ; et que c'est de là que vint l'usage de représenter dans les cartes qu'on traçait alors quelques îles nouvelles dans nos mers, spécialement la *Antilia* et *San Borondon*. Cette dernière se trouve marquée dans le globe ou mappemonde que Martin de Behem construisit à Nuremberg, en 1492, comme située au sud-ouest de l'île de Fer, celles du cap Vert néanmoins interposées entre elles.
D'un côté, ces préoccupations si enracinées pendant une durée de près de quatre siècles, et qui dominaient surtout à l'époque des découvertes, vers la fin du XVe siècle et les commencemens du XVIe ; de l'autre, l'acharnement avec lequel on s'efforça de rabaisser le mérite du grand Colomb après son premier voyage, purent donner lieu aux bruits de la découverte antérieure du nouveau continent et de ses îles, soit par Alonso Sanchez de Huelva, ou par un autre navigateur portugais ou biscayen, ainsi que l'écrivirent divers Espagnols ; soit par Martin de Behem, ainsi que récemment encore l'ont prétendu quelques étrangers. Oviedo, auteur contemporain, prétend que personne ne peut garantir le moins du monde la vérité de ce *roman* ; que les propos tenus à ce sujet n'étaient répandus que parmi le *vulgaire* ; et que pour lui, il les regardait comme faux. Don Cristobal Cladera a réfuté dans ses *Recherches historiques,* ces opinions de quelques Espagnols et de plusieurs étrangers, par les raisons les plus solides et les preuves les mieux fondées qu'il fait également servir à défendre le mérite et la gloire du premier amiral des Indes. (M. F. de Nav.)

nait aux hommes que l'amiral avait laissés à la Gomera, lorsqu'il alla à la grande Canarie pour faire radouber la caravelle *Pinta,* il mit finalement à la voile de ladite île de la Gomera, avec ses trois caravelles, le jeudi 6 septembre.

Jeudi 6 septembre

L'amiral partit ce jour-là de bon matin du port de la Gomera, et il prit sa direction pour continuer son voyage. Il apprit, par une caravelle qui venait de l'île de Fer, que trois caravelles de Portugal étaient en embuscade dans les environs pour le prendre. Cette conduite provenait sans doute de la jalousie qu'avait conçue le roi de Portugal en voyant que l'amiral était entré au service de Castille. Il fut pris de calme, et alla ainsi tout le jour et toute la nuit ; le matin il se trouva entre la Gomera et Ténériffe.

Vendredi 7 septembre

Le calme continua tout le vendredi et le samedi jusqu'à trois heures de la nuit.

Samedi 8 septembre

À trois heures du matin, le vent nord-est commença à s'élever. L'amiral prit sa route et sa direction vers l'ouest : il eut, par la proue, une grosse mer qui l'empêchait de filer. Il fit environ neuf lieues, tant dans le jour que dans la nuit.

Dimanche 9 septembre

L'amiral fit, ce jour-là, dix-neuf lieues, et il se décida à en

compter moins qu'il n'en faisait, afin que les gens de son équipage ne s'effrayassent pas et ne perdissent pas courage, si le voyage venait à être de long cours. Dans la nuit, il fit cent vingt milles, à raison de dix milles par heure, ce qui fait trente lieues. Les marins gouvernaient mal, déclinant sur le quart-nord-est et même au demi-quart *(a la media partida),* ce qui fut cause que l'amiral les réprimanda plusieurs fois.

Lundi 10 septembre

Pendant le jour et la nuit du 10 septembre, il fit soixante lieues, à raison de dix milles ou deux lieues et demie par heure ; mais il ne comptait que quarante-huit lieues, afin que l'équipage ne s'effrayât pas si le voyage était long.

Mardi 11 septembre

Ce jour-là, en naviguant dans la direction de la route qu'on voulait suivre, qui était l'ouest, on fit vingt lieues et plus ; on vit un grand morceau du mât de hune d'un navire de cent vingt tonneaux, mais on ne put le prendre. On fit pendant la nuit près de vingt lieues ; mais l'amiral n'en compta que seize, par le motif que nous avons déjà fait connaître.

Mercredi 12 septembre

Ce jour-là, les trois caravelles, suivant toujours leur route, firent, tant la nuit que le jour, trente-trois lieues ; mais on en compta moins, toujours pour la même raison.

Jeudi 13 septembre

Pendant le jour et la nuit, la petite flottille, suivant sa route, qui était à l'ouest, fit trente-trois lieues, et l'amiral en comptait trois ou quatre de moins. Les courans leur étaient contraires. Au commencement de la nuit les boussoles nord-ouestaient, et le lendemain, au point du jour, elles nord-ouestaient encore un peu[1].

Vendredi 14 septembre

Ce jour-là, pendant le jour et la nuit, on fit vingt lieues en naviguant dans la direction de l'ouest ; l'amiral en compta quelques unes de moins. Les marins de la caravelle *Niña* dirent ici qu'ils avaient vu une hirondelle de mer *(garjao)* et un *paille-en-queue*[2], espèce d'oiseaux qui ne s'éloignent jamais de terre de plus de vingt-cinq lieues.

Samedi 15 septembre

On navigua pendant ce jour et sa nuit, et l'on fit vingt-sept lieues et quelques unes de plus en suivant le chemin vers l'ouest ; au commencement de cette nuit, on vit tomber du ciel, à quatre ou cinq lieues des navires, une merveilleuse branche ou trace de feu *(un maravilloso ramo de fuego)*[3] .

---

1. Première observation qu'on fit de la variation magnétique. (M. F. de Nav.)

2. L'oiseau nommé paille-en-queue, ou queue de jonc, *rabi-junco* ou *rabo de junco,* des Espagnols, est le même ; c'est le *phaëton œthereus* de Linné. (C. R.)

3. On peut supposer que ce phénomène, qui se représente fréquemment à nos yeux, n'est autre chose qu'un de ces météores connus vulgairement sous le nom d'*étoiles filantes,* et que la qualification de *merveilleux (maravilloso)* que lui donne Colomb, indique seulement qu'il était plus éclatant que ceux qu'on avait coutume de voir. (De R.El.)

Dimanche 16 septembre

La flottille continua de se diriger à l'ouest, et fit trente-neuf lieues pendant ce jour et sa nuit ; mais l'amiral n'en compta que trente-six. Il y eut, ce jour-là, quelques nuages et des brouillards et il bruma. L'amiral dit ici que ce jour-là et tous les suivans, l'air fut extrêmement tempéré, qu'on éprouvait un vrai plaisir à jouir de la beauté des matinées, et qu'il n'y manquait que le chant des rossignols. Il ajoute que le temps était là, à cette époque, comme au mois d'avril en Andalousie. On commença à voir, en cet endroit, plusieurs poignées[1] d'herbe très verte, qui paraissait être détachée de la terre depuis peu de temps, ce qui fit croire à tous qu'on était près de quelque île[2] ; mais l'amiral pensait que ce ne pouvait être près de la terre ferme, car il dit : « Je calcule que la terre ferme est plus loin. »

Lundi 17 septembre

On navigua en suivant toujours la direction de l'ouest, et on fit, entre le jour et la nuit, cinquante lieues et plus ; l'amiral n'en compta que quarante-sept. Le courant favorisait la navigation. On vit beaucoup d'herbe, et très souvent ; c'était de l'herbe des rochers, elle venait du couchant. On croyait être près de terre[3], les pilotes prirent la direction du nord,

---

1. L'original porte *muchas manadas* ; mais M. de Navarrete pense qu'on doit lire *muchas manchas.* (D. L. R.)

2. Ce soupçon n'était pas sans fondement, car ils s'approchaient des brisans qui sont marqués dans nos cartes comme vus en 1802. (M. F. de Nav.)

3. Dans cette position, ils étaient encore à quarante lieues ouest des brisans. *(Idem.)*

qu'ils marquèrent, et ils trouvèrent que les aiguilles nord-ouestaient un grand quart. Les marins étaient craintifs et chagrins, et ne disaient pas pourquoi : l'amiral s'en étant aperçu, leur ordonna de marquer de nouveau le nord dès l'aube du jour, et ils trouvèrent que les aiguilles étaient bonnes. La cause de ce phénomène provenait de ce que l'étoile qui paraît se meut, tandis que les aiguilles restent fixes[1]. Ce lundi, dès le point du jour, on vit beaucoup plus d'herbes, et elles paraissaient provenir de quelque rivière. On trouva dans ces herbes une écrevisse en vie ; l'amiral la garda, en disant que c'était un indice certain, parce qu'il ne s'en trouve jamais à quatre-vingts lieues de terre. L'eau de la mer était moins salée depuis le départ des Canaries, et l'air était de plus en plus tempéré. Tout l'équipage était joyeux,

---

1. L'ingénieux Colomb, qui fut le premier observateur de la variation de la boussole, tâchait de dissiper les craintes des gens de son équipage, en leur expliquant d'une manière spécieuse la cause de ce phénomène. Ainsi l'assure son historien Muñoz, et c'était la vérité, comme le prouvent les réflexions que fait l'amiral dans son troisième voyage, sur ces altérations de l'aimant ; la surprise et l'inquiétude elles-mêmes des pilotes et des marins, sont une preuve décisive que personne jusqu'alors n'avait remarqué cette variation de la boussole. Telle est l'opinion de Bartolomé de Las Casas, de Fernando Colomb et d'Antonio de Herrera, historiens exacts et dignes de foi ; il est donc bien singulier que l'opinion que Sébastien Cabot a observé le premier les déclinaisons de l'aimant, se soit tant répandue. Ce marin ne partit cependant pour aller faire des découvertes, qu'en 1497, avec la permission du roi d'Angleterre Henri VII, et ne publia cette observation qu'en 1549. Il n'est pas moins étonnant que d'autres l'attribuent à un nommé Crignon, pilote de Dieppe, vers 1534. Notre savant Feijoó est tombé dans cette erreur, et l'a soutenue ; il l'avait, dit-il, prise dans l'*Histoire de l'Académie royale des Sciences* de M. de Fontenelle, publiée en 1712 (*Théâtre critique,* t.V, discours XI, et lettre V du t. I). Le P. Fournier (*Hydrographie,* liv. XI, chap. 10) attribue l'antériorité de cette observation à Cabot et à Gonzalo Fernandez de Oviedo, sans doute parce que ce dernier en a parlé au liv. II, chap. 2, de son *Histoire générale des Indes.* C'est ainsi qu'on s'est efforcé de rabaisser le mérite de Colomb jusque dans les observations qui étaient la conséquence de sa situation, et qui furent le fruit de son savoir et de ses méditations. (M. F. de Nav.)

et chacun des navires cherchait à gagner les autres de vitesse, afin d'apercevoir le premier la terre. On vit beaucoup de *toninas*[1], et les gens de la *Niña* en tuèrent une. « Ces signes, dit ici l'amiral, venaient du couchant, où j'espère que ce Dieu puissant, entre les mains de qui sont toutes les victoires, nous fera bientôt trouver terre. » Il dit qu'il vit, dans cette matinée, un oiseau blanc qui se nomme *paille-en-queue (rabo de junco),* et qui n'a pas coutume de dormir en mer.

Mardi 18 septembre

On navigua jour et nuit, et on fit plus de cinquante-cinq lieues, mais l'amiral n'en marqua que quarante-huit. Tous ces jours-ci la mer fut aussi tranquille et aussi calme que dans le fleuve de Séville. Aujourd'hui Martin Alonso, avec son bâtiment (la *Pinta*), qui était bon voilier, prit les devans ; il dit à l'amiral, de sa caravelle, qu'il allait si vite parce qu'il avait aperçu une grande multitude d'oiseaux voler vers le

---

1. Christophe Colomb étant italien, nous avons cherché le nom du poisson qu'il appelle *tonina* dans les dictionnaires d'histoire naturelle italiens, nous l'avons également cherché dans les dictionnaires espagnols, puisque c'est en cette langue qu'il a écrit sa relation ; mais nos recherches ont été vaines. Nous pensions que Colomb avait voulu parler de *thons,* avec d'autant plus de raison qu'il y en a dans les parages où naviguait l'illustre Génois.
Notre opinion était fortifiée par un passage de la relation latine d'un voyage fait en Égypte, en Terre-Sainte, etc., par le père George, et insérée dans le *Thesaur. anecd. nov.* de Pez, t. II, part. III, p. 461, dans lequel l'auteur fait la description de la pêche d'une espèce de poissons qu'il appelle *toninos,* et qui est absolument semblable à celle des *thons.*
M. le baron Cuvier, que nous avons consulté à ce sujet, a bien voulu lever tous nos doutes en nous écrivant que la «*tonine* est une espèce particulière du genre des thons, qui est plus petite que le thon ordinaire, et qui, au lieu d'être comme lui d'un bleu d'acier uniforme, a le dos couvert de petites taches et vermiculations noires. » (D. L. R.)

couchant, et qu'il espérait voir la terre[1] cette nuit même. Il parut du côté du nord une grande obscurité, ce qui est le signe d'une grande proximité de la terre.

Mercredi 19 septembre

La flottille navigua en suivant la même direction, et ne fit guère que vingt-cinq lieues pendant tout le jour et toute la nuit, parce qu'il y eut du calme : l'amiral n'en marqua que vingt-deux. Aujourd'hui, à dix heures, un fou *(alcatraz)*[2] vint au vaisseau, et dans l'après-midi, on en vit un autre. Ces oiseaux n'ont pas coutume de s'éloigner de la terre de plus de vingt-cinq lieues[3] : il s'éleva des brumes qui n'étaient pas accompagnées de vent, ce qui est un signe certain de la proximité de la terre. L'amiral ne voulut pas s'arrêter à louvoyer pour s'assurer de cette proximité, quoiqu'il eût la conviction que du côté du nord et de celui du sud il y avait quelques îles, comme il y en avait en effet, et il naviguait entre elles, parce qu'il avait la volonté de poursuivre sa route jusqu'aux Indes. « Le temps est bon, et s'il plaît à Dieu tout se verra au retour » : ce sont les propres paroles de l'amiral… Ici les pilotes firent leurs points : celui de la *Niña* se trouvait à quatre cent quarante lieues des Canaries ; celui de la *Pinta* à quatre cent vingt ; celui du vaisseau de l'amiral à quatre cents, ni plus, ni moins[4].

---

1. Les brisans leur indiquaient l'ouest à vingt lieues de distance. (M. F. de Nav.)

2. L'*alcatraz* est le genre d'oiseaux que les Français nomment *fous* et les Anglais *boobies,* ce sont mes *sula*. Il y en a de plusieurs espèces ; Linné les range parmi ses *pelecanus,* ainsi qu'on l'avait dit d'abord dans la traduction. (C. R.)

3. On était à dix lieues environ des brisans. (R. F. de Nav.)

4. La distance marquée par l'amiral est exacte. *(Idem.)*

Jeudi 20 septembre

On navigua, aujourd'hui à l'ouest-quart-nord-ouest, et au 5e *nord* ou demi-quart *(a la media partida),* parce que le calme qui régnait occasionna un fréquent changement de vents ; on fit jusqu'à sept à huit lieues. Deux fous *(alcatraces),* qui furent bientôt suivis d'un troisième, vinrent au navire amiral : c'était un signe de la proximité de la terre. On vit beaucoup d'herbe, quoique la veille on n'en eût pas aperçu du tout. On prit à la main un oiseau qui ressemblait à une hirondelle de mer *(garjao)*[1] : c'était un oiseau de rivière et non de mer ; il avait les pieds comme une mouette *(gaviota).* Deux ou trois oiseaux de terre vinrent en chantant, dès le point du jour, au bâtiment, et ils disparurent ensuite avant le lever du soleil. Il parut ensuite un quatrième fou ; il venait de l'ouest-nord-ouest et allait au sud-est. C'était un signe qu'il laissait la terre à l'ouest-nord-ouest, parce que ces oiseaux dorment à terre, et le matin vont à la mer chercher leur nourriture. Ils ne s'éloignent pas de vingt lieues.

Vendredi 21 septembre

Le calme régna la plus grande partie de ce jour, le vent souffla ensuite un peu. La flottille suivant toujours sa route fit à peine treize lieues pendant tout le jour et toute la nuit. On trouva tant d'herbe dès le point du jour, que la mer en paraissait prise comme elle l'eût été par la glace : cette

---

20. Nous avions traduit d'abord le nom espagnol *garjao* par *choucas,* mais M. le baron Cuvier nous a fait observer que si l'oiseau dont parle Colomb a les pieds comme une mouette *(gaviota),* ce ne pouvait être un choucas, et que c'était probablement quelque hirondelle de mer (*sterna,* Linn.) (D. L. R.)

herbe venait de l'ouest. On vit un fou *(alcatraz),* la mer devint unie comme une rivière, et les airs de vent les meilleurs du monde. On aperçut une baleine *(ballena),* ce qui est un signe certain qu'on n'était pas loin de terre, parce qu'elles en vont toujours près[1].

Samedi 22 septembre

On navigua à l'ouest-nord-ouest, déclinant plus ou moins d'un côté ou de l'autre : on fit environ trente lieues ; on n'apercevait presque pas d'herbe. On vit quelques damiers ou pétrels tachetés *(pardelas)* et autres oiseaux. L'amiral dit ici : « Ce vent contraire me fut fort nécessaire, parce que les gens de mon équipage étaient en grande fermentation[2], pensant que dans ces mers il ne soufflait pas de vents pour retourner en Espagne. » Une partie de ce jour on ne rencontra pas d'herbe ; elle fut ensuite très épaisse.

Dimanche 23 septembre

On navigua au nord-ouest, de temps en temps quart au nord, et d'autres fois dans la direction de sa route, qui était l'ouest : on fit jusqu'à vingt-deux lieues. On vit une tourterelle, un fou, un moineau de rivière *(pajarito de rio),* et d'autres oiseaux blancs. Les herbes paraissaient en quantité, et on y trouvait des écrevisses ; comme la mer était calme

1. Le jugement de l'amiral est très fondé, car il naviguait à quatre lieues de distance nord des brisans dont il a été déjà parlé. (M. F. de Nav.)

2. « Ici l'équipage commença à murmurer de la longueur du voyage. » (Bartolomé de Las Casas.)

et unie, l'équipage murmurait, et disait que puisqu'il n'y avait pas de grosse mer dans ces parages, il n'y aurait jamais de vents pour retourner en Espagne ; mais bientôt la mer s'éleva sans que le vent soufflât, et devint si grosse que tous en étaient très étonnés ; par ce motif, l'amiral dit ici : « Ainsi la grosse mer me fut très nécessaire, ce qui n'était pas encore arrivé, si ce n'est du temps des Juifs, quand les Égyptiens partirent d'Égypte à la poursuite de Moïse, qui délivrait les Hébreux de l'esclavage. »

Lundi 24 septembre

La flottille suivit sa route à l'ouest, jour et nuit, et fit à peu près quatorze lieues et demie : l'amiral en compta douze. Un fou vint à son bord : on vit beaucoup de damiers *(pardelas).*

Mardi 25 septembre

Il y eut ce jour-là beaucoup de calme et ensuite du vent. On suivit la direction de l'ouest jusqu'à la nuit. L'amiral s'entretenait avec Martin Alonso Pinzon, capitaine de la caravelle *Pinta,* au sujet d'une carte qu'il avait envoyée depuis trois jours à ce dernier, à sa caravelle, et sur laquelle il paraît qu'il avait représenté certaines îles dans cette mer[1].

---

1. Cette carte, dessinée par l'amiral, ne pouvait qu'être semblable à celle que Paul Toscanelli, médecin* de Florence, et célèbre astronome de son temps, envoya à Lisbonne en 1474. Elle comprenait depuis le nord de l'Irlande jusqu'à l'extrémité de la Guinée, avec toutes les îles qui sont situées dans cette traversée ; et vers l'occident elle représentait le commencement de l'Inde avec les îles et les lieux par lesquels on pourrait aller. Colomb vit cette carte, et la lecture qu'il avait

Martin Alonso disait qu'ils étaient dans ces parages, et l'amiral répondait qu'il le croyait aussi, mais que puisqu'ils n'avaient pas encore trouvé ces îles, c'était sans doute parce que les courans avaient toujours repoussé leurs vaisseaux au nord-est, et qu'ils n'avaient pas fait autant de chemin que le disaient les pilotes ; et là-dessus l'amiral lui dit de lui renvoyer ladite carte ; et après que Pinzon la lui eut jetée avec une corde, il se mit à la pointer avec son pilote et quelques uns de ses marins. Quand le soleil fut couché, Martin Alonso monta à la poupe de son navire, et avec un grand mouvement de joie[1], il appela l'amiral, lui criant bonne nouvelle, et lui disant de partager son allégresse parce qu'il voyait la terre. Lorsque l'amiral lui entendit répéter cette nouvelle d'un ton affirmatif, il dit lui-même qu'il se jeta à genoux pour remercier le Seigneur. Martin Alonso chantait le *Gloria in excelsis Deo* avec son équipage ; celui de l'amiral en fit autant, et les gens de la *Niña* montèrent tous sur le mât de hune et dans les cordages, et tous

---

(suite de la note de la page 44)
faite des relations des voyageurs, surtout de celle de Marco Polo, le confirma dans l'idée de trouver par l'occident la même Inde où ils étaient allés par l'orient. Pour cette raison, la situation des côtes et des îles, tracée d'après des renseignemens si vagues, devait être très imparfaite et très inexacte, comme elle l'était en effet aussi dans le planisphère de Martin de Béhem, composé en 1492. (M. F. de Nav.)

* Paul del Pozzo Toscanelli, célèbre astronome de Florence, naquit dans cette ville en 1397, et y mourut le 15 mai 1482, sans avoir eu, malgré sa longévité, la satisfaction d'apprendre les grandes découvertes de Chr. Colomb, auxquelles on doit reconnaître qu'il avait contribué. Bossi lui donne la qualification de *physicien,* et il est d'accord en cela avec les auteurs italiens que nous avons consultés. Il est facile de s'apercevoir que la méprise vient de ce que le mot italien *fisico* signifie en même temps *médecin* et *physicien*. Voyez l'article de Toscanelli dans la *Biog. univ.,* t. XLVI, p. 303. (D. L. R.)

1. *Violentes démonstrations de joie* que fit Martin Alonso à la vue de la terre, mais ce ne l'était pas. (Bartolomé de Las Casas.)

assurèrent que c'était la terre. L'amiral partagea leur opinion, et crut qu'on en était à vingt-cinq lieues : tous jusqu'à la nuit affirmèrent que c'était la terre. L'amiral donna l'ordre de quitter la route suivie, qui était à l'ouest, et de prendre la direction du sud-ouest, direction dans laquelle la terre avait paru. On fit ce jour-là quatre lieues et demie à l'ouest, et dans la nuit dix-sept au sud-est, ce qui fait vingt et une lieues et demie, dont l'amiral ne déclara à son équipage que treize, parce qu'il feignait toujours en sa présence qu'on faisait peu de chemin, afin que le voyage ne leur parût pas aussi long. À cet effet, l'amiral en écrivit une double supputation, la moindre fut la supposée, et la plus haute la véritable. La mer devint très unie, ce qui fit que beaucoup de marins se mirent à nager : ils virent un grand nombre de dorades et d'autres poissons.

Mercredi 26 septembre

On navigua en suivant la route de l'ouest jusqu'après midi. On prit ensuite la direction du sud-ouest dans laquelle on fila jusqu'à ce qu'on reconnût que ce qu'on avait supposé être la terre ne l'était pas, et que ce n'était que le ciel. On fit, entre le jour et la nuit, trente et une lieues, dont l'amiral ne déclara que vingt-quatre à son équipage. La mer était unie comme une rivière, et l'air doux et très agréable.

Jeudi 27 septembre

La flottille suivit sa route à l'ouest, et fit pendant le jour et la nuit vingt-quatre lieues, dont l'amiral compta vingt à ses gens. Beaucoup de dorades se présentèrent, on en tua une, et on vit un paille-en-queue *(rabo de junco)*.

Vendredi 28 septembre

On navigua dans la direction de l'ouest ; on fut pris de calme le jour et la nuit, et l'on ne fit que quatorze lieues, dont l'amiral ne compta que treize. On trouva un peu d'herbe, et l'on prit deux dorades. Les deux autres navires en prirent un plus grand nombre.

Samedi 29 septembre

On navigua encore dans la direction de l'ouest, et on fit vingt-quatre lieues, dont l'amiral déclara vingt et une à son équipage. Des calmes qui survinrent furent cause que pendant le jour et la nuit on fit peu de chemin. On vit un oiseau qui s'appelle frégate *(rabiforcado)* et fait rejeter aux fous *(alcatraces)* ce qu'ils ont mangé pour le manger à son tour. Il ne se nourrit pas d'autre chose ni d'une autre manière[1]. C'est un oiseau de mer, mais il ne se pose pas en mer, et ne s'éloigne pas à vingt lieues de terre. Il y en a beaucoup dans les îles du cap Vert. On vit ensuite deux fous. L'air était doux et très agréable ; il ne manquait que d'entendre le chant du rossignol ; et la mer était unie comme une rivière. En trois fois différentes parurent trois fous et une frégate *(forcado)*. On vit beaucoup d'herbe.

Dimanche 30 septembre

On navigua encore à l'ouest, et les calmes qui survinrent ne permirent de faire que quatorze lieues entre jour et

1. La frégate, *Pelecanus fregate,* a en effet l'instinct de poursuivre les fous et de les contraindre à abandonner le poisson qu'ils ont déjà saisi, et de s'en emparer. (C. R.)

nuit : l'amiral en compta onze. Quatre *paille-en-queue* vinrent au navire amiral ; et c'est un grand signe de la proximité de la terre, parce que ce nombre d'oiseaux de même espèce réunis prouve qu'ils ne sont ni égarés ni perdus. On vit, en deux fois, quatre fous, et beaucoup d'herbe.

Nota. « Les étoiles qu'on appelle *les gardes* sont à l'entrée de la nuit près du bras dans la direction du couchant, et au point du jour elles sont dans la ligne et sous le bras dans la direction du nord-est. Il paraît que pendant toute la nuit elles ne font pas plus de trois lignes, ce qui fait neuf heures, et cela chaque nuit. » Voilà ce que dit ici l'amiral. Aujourd'hui à la chute du jour, les aiguilles *(agujas)* nord-ouestaient un quart, et dès l'aube du lendemain elles se trouvèrent juste dans la direction de l'étoile du Nord. Il suit de là qu'il paraît que l'étoile polaire est mobile comme les autres étoiles, et que les boussoles montrent toujours la vérité.

Lundi 1er octobre

La flottille suivit sa route à l'ouest, et fit vingt-cinq lieues, dont l'amiral déclara vingt à l'équipage. On essuya une forte averse. Le pilote de l'amiral disait au point du jour, avec l'accent de la crainte, qu'on avait fait depuis l'île de Fer jusque-là cinq cent soixante-dix-huit lieues à l'ouest. La moindre supputation, qui était celle que l'amiral montrait à l'équipage, était de cinq cent quatre-vingt-quatre lieues ; mais le compte qu'il regardait comme véritable et conservait par-devers lui s'élevait à sept cent sept.

Mardi 2 octobre

On navigua dans la direction de l'ouest, et l'on fit pendant la nuit et le jour trente-neuf lieues, dont on compta trente aux équipages. La mer était unie et toujours bonne, ce qui fait dire ici à l'amiral : « Grâces infinies soient rendues à Dieu. » Il venait de l'herbe de l'est à l'ouest, ce qui était le contraire de la direction qu'elle avait suivie jusqu'alors. Beaucoup de poissons parurent ; on en tua un, et on vit un oiseau blanc qui paraissait être une mouette *(gaviota)*.

Mercredi 3 octobre

Les trois caravelles, suivant le rumb accoutumé, firent quarante-sept lieues : l'amiral n'en marqua que quarante. On vit des damiers *(pardelas)* et beaucoup d'herbe : il y en avait de très vieille et d'autre très fraîche qui portait comme une espèce de fruit ; on n'aperçut aucun autre oiseau. L'amiral croyait avoir laissé derrière lui les îles qui se trouvaient figurées sur sa carte. Il dit ici qu'il n'avait pas voulu s'amuser à courir des bordées la semaine passée, et ces jours derniers qu'il y avait tant de signes de terre, ne voulant pas s'arrêter, quoiqu'il eût des données sur certaines îles dans ces parages, parce que son but était de se rendre aux Indes, et que perdre son temps en route c'eût été manquer de prudence et de jugement.

Jeudi 4 octobre

La flottille filant toujours à l'ouest, franchit pendant le jour et la nuit une distance de soixante-trois lieues, dont l'amiral compta quarante-six à son équipage. Plus de quarante

damiers *(pardelas)* réunis et deux fous *(alcatraces)* vinrent à son navire ; un jeune garçon qui était à bord en atteignit un d'un coup de pierre. Une frégate *(rabiforcado)* et un autre oiseau blanc comme une mouette *(gaviota),* vinrent également à la caravelle.

Vendredi 5 octobre

On navigua dans la direction de l'ouest, et filant onze milles à peu près par heure, on fit entre le jour et la nuit cinquante-sept lieues. On en eût fait davantage si le vent n'eût pas un peu molli pendant la nuit : l'amiral compta quarante-cinq lieues à son équipage. La mer était calme et unie. « Grâces soient rendues à Dieu », dit l'amiral. L'air est doux et tempéré : il n'y a pas d'herbe : on voit beaucoup de damiers *(pardelas).* Un grand nombre de poissons *(golondrinas)*[1] volèrent dans le navire amiral.

Samedi 6 octobre

On continua à naviguer à l'*ouest* ou à l'*occident (al vueste o oueste),* ce qui est la même chose. On fit, tant le jour que la nuit, quarante lieues, dont on compta trente-trois à l'équipage. Cette nuit, Martin Alonso dit qu'il serait bien de naviguer à l'ouest-quart-sud-ouest *(á la cuarta del oueste, á la parte del sudueste).* L'amiral pensa qu'il ne disait pas cela dans l'intention d'aller aborder à l'île de Cipango, et il était d'avis que s'ils s'écartaient de la route ils ne pourraient de

1. Ce sont très probablement des *trigles volans* ou *dactyloptères.* On les appelle quelquefois *arondes* ou *hirondelles de mer* sur la Méditerranée ; mais il est bon d'éviter ces termes équivoques. (C. R.)

sitôt prendre terre, et qu'il valait mieux aller d'abord *(una vez)* à la terre ferme, et ensuite aux îles.

Dimanche 7 octobre

L'amiral poursuivant sa navigation à l'ouest fit d'abord, pendant deux heures, douze milles par heure, ensuite il n'en fit que huit, et une heure avant le coucher du soleil il se trouva n'avoir fait que vingt-trois lieues : il en compta dix-huit à son équipage. Aujourd'hui chacune des trois caravelles courait à l'envi l'une de l'autre, à qui mieux mieux, désirant voir la terre avant les autres, parce qu'il n'était personne qui ne voulût jouir de la récompense que le Roi et la Reine avaient promise à celui qui la verrait le premier. Au lever du soleil le navire la *Niña,* qui était devant parce qu'il était bon voilier, arbora un pavillon au bout du mât de hune, et fit une décharge en signe de ce qu'il voyait terre, parce que l'amiral en avait donné l'ordre. Il avait aussi ordonné qu'au lever et au coucher du soleil les trois bâtimens fussent réunis, parce que l'absence ou la diminution des nuages et des vapeurs, dans ces deux momens, les rend plus propres à voir de loin. Le soir s'approchait ; l'équipage de la *Niña* ne voyait point encore la terre qu'il pensait avoir découverte ; une grande multitude d'oiseaux volaient du nord au sud-ouest, ce qui pouvait faire croire qu'ils allaient passer la nuit à terre, ou fuyaient peut-être l'hiver, qui devait n'être pas éloigné dans les pays qu'ils quittaient. L'amiral savait que les Portugais durent à l'observation du vol des oiseaux, la découverte de la plupart des îles qui sont en leur possession : ces raisons le déterminèrent à abandonner la route directe de l'ouest, et à tourner la proue vers l'ouest-sud-ouest dans le dessein de suivre deux jours ce nouveau

rumb. Ce changement commença à s'exécuter un peu plus d'une heure avant le coucher du soleil. On ne fit guère plus de cinq lieues pendant toute la nuit ; on en avait fait vingt-trois dans le jour : en tout vingt-huit pour le jour et la nuit.

Lundi 8 octobre

Les trois bâtimens continuèrent à faire voile à l'ouest-sud-ouest, et n'avancèrent entre le jour et la nuit que de onze lieues et demie ou de douze. Il paraît que pendant la nuit ils filèrent par momens jusqu'à quinze milles par heure, si la relation n'est pas mensongère. La mer était comme le fleuve de Séville, grâce à Dieu, dit l'amiral. La température *(los aires)* était aussi douce qu'à Séville au mois d'avril, et l'air était si embaumé que c'était plaisir de le respirer. L'herbe parut très fraîche ; on vit beaucoup d'oiseaux des champs qui fuyaient au sud et dont on prit un ; on vit aussi des corneilles *(grajaos),* des canards *(añades)* et un fou *(alcatraz).*

Mardi 9 octobre

On navigua au sud-ouest, et on fit cinq lieues. Le vent changea, et souffla ouest-quart-nord-ouest. On fit quatre lieues : il y en eut onze de faites à la fin du jour, et pendant toute la nuit et tout le jour il y en eut vingt et demie : on en compta dix-sept à l'équipage. On entendit toute la nuit passer des oiseaux.

Mercredi 10 octobre

La navigation continua à l'ouest-sud-ouest, en filant dix milles par heure, par momens douze milles, et d'autres fois

sept ; on fit, durant le jour et la nuit, cinquante-neuf lieues, dont l'amiral compta quarante-quatre, pas plus. Ici les gens de l'équipage se plaignaient de la longueur du voyage, et ne voulaient pas aller plus loin. Mais l'amiral les ranima du mieux qu'il put en leur donnant bonne espérance des profits qu'ils pourraient faire. Et il ajouta qu'au reste leurs plaintes ne leur serviraient à rien, parce qu'il était venu pour se rendre aux Indes *(el habia venido á las Indias),* et qu'il entendait poursuivre son voyage jusqu'à ce qu'il les trouvât avec l'aide de notre Seigneur.

Jeudi 11 octobre

L'amiral fit continuer la navigation de sa flottille dans le rumb ouest-sud-ouest : on eut une grosse mer, plus forte qu'on ne l'avait eue dans tout le voyage. On vit les damiers *(pardelas)* et un jonc vert tout près du navire amiral. L'équipage de la caravelle *Pinta* aperçut un roseau et un bâton, et on prit un autre petit bâton *(palillo)* qui paraissait travaillé avec du fer, un morceau de roseau, une autre herbe qui vient sur terre et une petite planche. Les gens de la *Niña* virent aussi d'autres signes de terre, et *un petit bâton chargé de sapinettes*[1]… Ces signes les firent tous respirer et se réjouir. On fit cette journée vingt-sept lieues jusqu'au coucher du soleil.

Après la chute du jour, l'amiral ordonna qu'on reprît la première route directement à l'ouest. On fit douze milles

1. L'original porte : *un patillo cargado descaramojos* ; M. de Navarrete pense que c'est pour *de escaramujos. Escaramujo* signifie proprement églantier, ronce ou épine à petites feuilles, portant des roses sauvages, ce qui s'accorderait avec Herrera, qui dit : *un ramo de espino con su fruto,* décade I, liv. I. (D. L. R.)

par heure, et jusqu'à deux heures après minuit on fila quatre-vingt-dix milles, qui font vingt-deux lieues et demie. Et comme le navire la *Pinta* était meilleur voilier et allait devant l'amiral, il aperçut la terre, et fit les signes que celui-ci avait ordonnés. Un marin nommé *Rodrigo de Triana* fut le premier qui vit cette terre, car l'amiral étant à dix heures du soir dans le gaillard de poupe, vit bien un feu *(lumbre),* mais au travers d'une masse si obscure qu'il ne voulut pas affirmer que ce fût la terre. Il appela néanmoins Pero Gutierrez, tapissier *(repostero destrados)* du Roi, et lui dit que ce qu'il voyait lui paraissait être une lumière, qu'il regardât à son tour. C'est ce que celui-ci fit, et il vit une lumière. L'amiral en dit autant à Rodrigo Sanchez de Ségovie, que le Roi et la Reine avaient envoyé sur la flotte en qualité de contrôleur. Ce dernier ne vit pas ladite lumière parce qu'il n'était pas dans une position d'où il pût rien voir. Après l'avertissement de l'amiral on la vit une fois ou deux ; c'était comme une bougie dont la lumière montait et baissait, ce qui eût été pour peu de personnes un indice de proximité de terre, mais l'amiral regarda comme certain qu'il en était près. Aussi quand on dit le *Salve* que les marins, qui se réunissent tous à cet effet, ont coutume de réciter et de chanter à leur manière, l'amiral les avertit et les pria de faire bonne garde au gaillard de poupe, et de bien regarder du côté de la terre, et leur promit de donner un pourpoint de soie *(jubon de seda)* à celui qui dirait le premier qu'il la voit, et cela, sans préjudice des autres récompenses promises par le Roi et la Reine à celui qui la verrait le premier ; ces récompenses consistaient spécialement en dix mille maravédis de rente[1]. Enfin, à deux heures après minuit

1. Le maravédis de cette époque valant environ trois réaux actuels ou quatre-

la terre parut ; elle n'était plus qu'à deux lieues. On ferla toutes les voiles, et on ne laissa que le *tréou (el treo)*[1], qui est la grande voile sans bonnettes, et on mit en panne pour attendre jusqu'au jour du vendredi, qu'on arriva à une petite île des Lucayes, qui dans la langue des Indiens s'appelait *Guanahani* ; on vit bientôt plusieurs de ses habitans tout nus. L'amiral se rendit à terre dans la barque armée, avec Martin Alonso Pinzon, et Vincent Yañez son frère, qui était capitaine de la *Niña*. L'amiral prit en main la bannière royale, et les deux capitaines chacun une bannière de la croix verte que l'amiral avait dans chaque bâtiment comme signe de reconnaissance. Sur ces deux bannières étaient un F et un Y, surmontés chacun d'une couronne ; et ces deux lettres étaient, l'une d'un côté de la ✠ et l'autre de l'autre. Arrivés à terre ils virent des arbres très verts, beaucoup d'eau et des fruits de diverses espèces. L'amiral appela les deux capitaines, et les autres qui avaient mis pied à terre, et Rodrigo Descovedo, écrivain de toute la flotte, et Rodrigo Sanchez de Ségovie, et il leur dit qu'il les appelait en foi et en témoignage de ce que par-devant eux tous il prenait possession de ladite île, comme de fait il prit possession, au nom du Roi et de la Reine leurs seigneurs, faisant les protestations que de droit, suivant le détail contenu dans les actes qui se dressèrent là par écrit. Aussitôt beaucoup de naturels de l'île se réunirent autour d'eux. Les paroles sui-

---

(suite de la note de la page 54)
vingts centimes de France, c'était une rente de huit mille francs, somme considérable pour le temps. (De V. L.)

1. C'est une voile carrée dont on ne se servait que lorsqu'il faisait mauvais temps pour courir. (M. F. de Nav.)

vantes sont les propres paroles de l'amiral, extraites de son mémoire de première navigation et découverte de ces Indes.

« Afin qu'ils nous prissent en amitié, et parce que je connus que c'étaient des gens qui se livreraient plus à nous et se convertiraient à notre sainte foi plutôt par la douceur et la persuasion que par la violence, je donnai à quelques uns d'entre eux des bonnets de couleur et des perles de verre qu'ils mettaient à leur cou, et beaucoup d'autres choses de peu de valeur, qui leur firent grand plaisir, et nous concilièrent tellement leur amitié que c'était merveille. Ils venaient ensuite à la nage aux embarcations des navires dans lesquelles nous étions, et nous apportaient des perroquets, du fil de coton en pelotes, des zagaies et beaucoup d'autres choses, et les échangeaient avec nous pour d'autres objets que nous leur donnions, comme de petites perles de verre et des grelots. Enfin ils prenaient tout ce qu'on leur offrait, et donnaient très volontiers de tout ce qu'ils avaient ; mais il me parut que c'étaient des gens bien pauvres sous tous les rapports. Hommes et femmes vont tout nus, comme lorsqu'ils sortent du sein de leur mère, néanmoins une seule de ces dernières était assez jeune, et parmi les hommes que je vis, il n'y en avait pas un seul qui eût plus de trente ans. Ils étaient très bien faits, avaient de beaux corps et de jolies figures *(muy buenas caras)* ; leurs cheveux étaient presque aussi gros que les crins de la queue des chevaux, courts, et tombant jusque sur les sourcils : ils en laissent par-derrière une longue mèche qu'ils ne coupent jamais. Quelques uns d'entre eux se peignent d'une couleur noirâtre ; leur couleur naturelle est la même que celle des Canariens ; ils ne sont ni noirs ni blancs ; mais il en est parmi eux qui se peignent en blanc,

d'autres en rouge, d'autres avec la couleur qu'ils trouvent. Quelques uns se peignent la figure, quelques autres tout le corps ; ceux-ci seulement les yeux, ceux-là seulement le nez. Ils ne portent pas d'armes, et ne les connaissent pas, car je leur montrai des sabres, et ils les prenaient par le tranchant, et se coupaient par ignorance. Ils n'ont pas de fer : leurs zagaies sont des bâtons sans fer, dont quelques uns sont terminés par une dent de poisson, et d'autres par un autre corps dur quelconque. Ils sont tous en général de belle taille ; ils sont bien faits, et leurs mouvemens sont gracieux. J'en vis quelques uns qui avaient sur leurs corps des marques de blessures, et je leur demandai par signes ce que c'était, et ils me firent comprendre qu'il venait dans leur île des troupes d'habitans des îles voisines qui voulaient les prendre, et qu'ils se défendaient. Je crus, et je crois encore qu'on vient ici de la terre ferme pour les prendre et les réduire en esclavage. Ils doivent être bons serviteurs et de bon caractère. Je m'aperçois qu'ils répètent promptement tout ce qu'on leur dit, et je crois qu'ils se feraient chrétiens sans difficulté, car il me parut qu'ils n'appartiennent à aucune secte. S'il plaît à notre Seigneur, lors de mon départ, j'en emmènerai d'ici six à Vos Altesses, afin qu'ils apprennent à parler. Je n'ai vu dans cette île aucune espèce d'animaux, si ce n'est des perroquets. » Tout ce qui précède et tout ce qui suit sont les propres paroles de l'amiral.

Samedi 13 octobre

« À peine fit-il jour, que nous vîmes arriver sur la plage beaucoup de ces hommes, tous jeunes, ainsi que je l'ai déjà dit, tous de taille assez élevée ; c'est une race d'hommes vraiment très belle. Leurs cheveux ne sont pas crêpus, mais

tombans, et gros comme des crins de chevaux. Ils ont tous le front et la tête très larges, beaucoup plus qu'aucune des races que j'aie encore vues. Leurs yeux sont beaux et pas du tout petits ; leur couleur n'est pas noire, mais semblable à celle des naturels des Canaries ; et il n'en peut pas être autrement, puisque leur situation est avec celle de l'île de Fer, l'une des Canaries, en ligne directe de l'est à l'ouest. Ils ont en général les jambes très droites, et leur ventre n'est pas trop gros, mais très bien fait. Ils vinrent à mon vaisseau dans des pirogues *(almadias)* faites de troncs d'arbres, comme de longs canots, et tout d'une pièce, travaillées merveilleusement pour ce pays ; les unes assez grandes, et qui portaient jusqu'à quarante à quarante-cinq hommes, et d'autres plus petites : il y en avait qui l'étaient tellement, qu'elles ne contenaient qu'un seul homme. Ils ramaient avec une espèce de pelle à four *(una pala como de fornero),* au moyen de laquelle leurs barques vont à merveille ; et si une d'elles vient à chavirer, ils se jettent tous à la nage, la remettent à flot, et la vident avec des calebasses qu'ils portent sur eux. Ils apportaient des pelotons de coton filé, des perroquets, des zagaies, et d'autres petites choses qu'il serait fastidieux de citer en détail ; et ils donnaient tout pour quelque petite bagatelle qu'ils recevaient en retour. Je les examinais attentivement, et je tâchais de savoir s'il y avait de l'or. Je vis que quelques uns en portaient un petit morceau suspendu à un trou qu'ils se font au nez, et je parvins, par signes, à apprendre d'eux qu'en tournant leur île et naviguant au sud, je trouverais un pays dont le Roi avait de grands vases d'or et une grande quantité de ce métal. Je m'efforçai d'abord de les décider à aller dans ce pays, mais je compris bientôt qu'ils ne le voulaient pas. Je me déterminai à attendre jusqu'au lendemain dans l'après-dîner, et

à partir ensuite pour le sud-ouest, où, selon les renseignemens que me donnèrent beaucoup d'entre eux, il existait une terre, ainsi qu'au sud et au nord-ouest ; et que les habitans de la contrée située dans cette dernière direction venaient souvent les combattre, et s'en allaient aussi au sud-ouest pour y chercher de l'or et des pierres précieuses. Cette île est fort grande et très unie, plantée d'arbres très verts ; on y trouve beaucoup d'eau, un très grand lac au milieu, et pas une montagne ; elle est toute si verte, que c'est plaisir de la regarder, et ses habitans sont assez doux. Avides des objets que nous avons, et persuadés qu'on ne leur en donnera pas s'ils n'ont rien à donner, ils dérobent s'ils peuvent et se jettent aussitôt à la nage. Mais tout ce qu'ils ont ils le donnent pour quelque bagatelle qu'on leur offre ; ils acquéraient par des échanges jusqu'aux morceaux d'écuelles et de verre cassé, au point que j'ai vu donner seize pelotes de coton pour trois céotis de Portugal[1], ce qui vaut environ une blanche de Castille[2], et ces seize pelotes pouvaient faire à peu près vingt-cinq à trente livres *(mas de una arroba)* de coton filé. Je défendis les échanges contre du coton, et je n'en laissai prendre à personne, me réservant de le faire tout enlever pour Vos Altesses, s'il y en avait en quantité. C'est une production de cette île, mais le peu de

1. Le *ceuti* ou *cepti* est une ancienne monnaie de Ceuta, qui avait cours en Portugal. (M. F. de Nav.)

2. Il y avait en Castille deux espèces de monnaies qui s'appelaient *blanca* (blanche), l'une valait un demi-maravédis, il en fallait par conséquent deux cent soixante-douze pour faire la valeur d'une piécette espagnole actuelle ; l'autre valait cinq deniers, c'est-à-dire un peu moins de deux liards. On donnait aussi le nom de *blanca* à l'obole ou demi-denier tournois, dont il faudrait quatre cent quatre-vingts pour représenter la valeur d'un franc. (De V. L.)

temps que j'y veux rester ne me permet pas de les connaître toutes. L'or qu'ils ont suspendu à leurs narines s'y trouve aussi, mais je ne le fais pas rechercher, pour ne pas perdre mon temps, voulant aller voir si je puis aborder à l'île de Cipango[1]. À présent, comme il fait nuit, tous viennent de regagner la terre dans leurs pirogues.

Dimanche 14 octobre

« Dès que le jour parut, je fis préparer le bateau de mon navire et les barques des caravelles, et j'allai le long de l'île, dans la direction nord-nord-est, pour en examiner l'autre partie, qui était de l'autre côté de l'est[2], et pour visiter leurs peuplades, et je ne tardai pas à en voir deux ou trois dont les habitans venaient tous à la plage, nous appelant et rendant grâces à Dieu : les uns nous apportèrent de l'eau, les autres des choses à manger, d'autres, quand ils voyaient que je ne me disposais pas à aller à terre, se jetaient à la mer à la

---

1. Marco Polo assure, au chapitre 106 de la relation de son voyage, avoir vu cette île, dont il fait une longue description, et il ajoute qu'elle était située en pleine mer à une distance de quinze cents milles du continent de l'Inde. Le docteur Robertson dit que c'est probablement le Japon, dans ses *Recherches historiques sur l'Inde ancienne,* sect. III. (M. F. de Nav.)
Je ne pense pas que Marco Polo ait jamais visité par lui-même l'île de Cipango, qui est incontestablement le Japon. Il en donne, il est vrai, une description détaillée dans la relation de son voyage, mais seulement d'après les renseignemens qu'il avait recueillis, et il ne dit nulle part qu'il y soit allé, du moins dans les diverses éditions que j'ai été à portée de consulter, parmi lesquelles je citerai l'édition de la Société de Géographie, chap. 159 de la version française, et liv. I, chap. 2 de la version latine. (D. L. R.)

2. Il nous semble que l'autre partie d'une île, partie située de l'autre côté de l'est, c'est l'ouest de ladite île. Cette périphrase de l'amiral équivaut donc à, *pour en voir l'ouest.* (De V. L.)

nage et venaient nous trouver. Nous comprenions qu'ils nous demandaient si nous étions venus du ciel ; il y en eut un vieux qui vint jusque dans mon bateau, et d'autres appelaient à grands cris tous les habitans, hommes et femmes : *Venez voir,* leur disaient-ils, *les hommes qui sont descendus du ciel ; apportez-leur à manger et à boire.* Il vint un grand nombre d'hommes et de femmes apportant tous quelque chose ; ils remerciaient Dieu, se jetaient par terre, levaient les mains au ciel, et nous invitaient ensuite à venir à terre en faisant de bruyantes exclamations. Mais je craignais d'aborder, parce que j'avais sous les yeux un immense rocher de pierre qui borde cette île tout autour. Il forme néanmoins une cavité et un port capable de contenir tous les vaisseaux de la chrétienté ; mais l'entrée en est fort étroite. Il est certain qu'il y a plusieurs bas-fonds dans cette enceinte ; mais la mer ne s'y meut pas plus que l'eau au fond d'un puits.

« Je me mis en mouvement ce matin pour examiner tout cela, afin de pouvoir en rendre compte à Vos Altesses, et pour voir aussi en quel lieu je pourrais construire une forteresse, et j'aperçus un morceau de terre qui contient six maisons, et forme presque une île, quoiqu'il n'en soit pas vraiment une séparée, mais qui pourrait le devenir en deux jours de travail. Je ne crois pas néanmoins que cette opération soit nécessaire, parce que ces gens sont bien simples en fait de guerre, ainsi que Vos Altesses pourront en juger par sept d'entre eux que je fis prendre pour les emmener, leur apprendre notre langue, et les ramener ensuite dans leur patrie. Et quand bien même Vos Altesses ordonneraient de les prendre tous et de les conduire en Castille, ou de les tenir captifs dans leur île même, rien ne serait plus facile, car avec une cinquantaine d'hommes on peut les

maintenir dans une soumission complète, et faire d'eux tout ce qu'on voudra. Je vis ensuite, près de cette presqu'île, des jardins potagers plantés d'arbres dont les feuilles étaient aussi vertes qu'elles sont en Castille aux mois d'avril et de mai ; et ces jardins, les plus beaux que j'aie vus de ma vie, ont des sources d'eau douce en abondance. Après avoir examiné ce port dans tous ses détails, je retournai à mon navire et mis à la voile. Je vis bientôt une si grande quantité d'îles, que j'étais fort embarrassé du choix de la première où j'irais, avec d'autant plus de raison, que ces hommes que j'avais pris avec moi me disaient par signes qu'il y en avait tant et tant, qu'on ne pouvait les compter, et ils m'en nommèrent plus de cent par leurs noms[1]. Je m'attachai donc à reconnaître quelle était la plus grande[2], et c'est à celle-là que je résolus d'aller, ce que je fais. Elle est à peu près à cinq lieues de celle-ci, que je quitte, et à laquelle j'ai donné le nom de *San-Salvador* ; les autres en sont plus ou moins éloignées, et toutes sont plates, sans montagnes, très fertiles et bien peuplées. Elles se font la guerre les unes aux autres, quoique leurs habitans soient bien simples et de très bonnes gens.

Lundi 15 octobre

« J'avais temporisé cette nuit, dans la crainte de ne pouvoir

---

1. La multitude de ces îles indique que ce doivent être celles que forment *les Caïques, les deux Inagues, Mariguana* et les autres qui sont situées à l'ouest. (M. F. de Nav.)

2. Cette grande île doit être celle qu'on appelle aujourd'hui *la grande Caïque*; elle est éloignée de l'île de la grande Saline (nommée par Colomb San-Salvador) de six lieues et demie. *(Idem.)*

attérir avant ce matin, ne sachant pas si la côte avait ou n'avait pas de bas-fonds, et pour pouvoir carguer les voiles dès le point du jour. Comme l'île où j'allais était plutôt à sept lieues qu'à cinq de celle que je quittais, et que la marée me retint, il était environ midi quand j'arrivai à ladite île. Je trouvai que le côté qui est en face *(que es de la parte)* l'île de *San-Salvador* est dans la direction du nord au sud, dans une longueur de cinq lieues, et qu'un autre que je parcourus suit celle de l'est à l'ouest dans une distance de plus de dix lieues. Et comme de cette île j'en vis une autre plus grande à l'ouest, je carguai les voiles pour naviguer tout le reste du jour jusqu'à la nuit, parce que je n'aurais pas pu aller même jusqu'à la pointe ouest de cette île, à laquelle je donnai le nom de *Santa-Maria de la Concepcion* ; et presque au coucher du soleil, je pris terre près de ladite pointe pour savoir s'il y avait de l'or, parce que les Indiens que j'avais fait prendre dans l'île de San-Salvador me disaient qu'on y portait de très grands bracelets de ce métal aux jambes et aux bras. Je crus bien que tout ce qu'ils disaient était une tromperie pour s'échapper. Quoi qu'il en fût, je voulais ne passer par aucune île sans en prendre possession, quoique l'avoir prise d'une seule, c'est la même chose que la prendre de toutes. J'attéris donc, et restai en station jusqu'à aujourd'hui mardi[1], que dès le point du jour j'allai au rivage avec les barques armées. Je mis pied à terre, et je trouvai les habitans, qui étaient en grand nombre, tout nus, et de la même race que ceux de San-Salvador ; et ils nous laissèrent aller librement dans leur île, et ils nous donnaient ce que nous leur demandions. Mais comme il vint un fort

1. Ceci s'explique par l'habitude qu'ont les marins de compter les jours de midi à midi. (De V. L.)

vent de largue sud-est, je ne voulus pas m'arrêter, et je partis pour mon navire. Quand j'y arrivai, il y avait à bord de la caravelle *Niña* une grande pirogue dans laquelle se trouvait l'un des hommes de l'île San-Salvador, qui la lança en mer et s'en alla dedans ; et vers le milieu de la nuit précédente, un autre Indien *(a medio echado el otro… y fue atras la almadia, la qual fugió, etc., etc.)*[1] de l'île de San-Salvador s'était jeté à la nage derrière cette pirogue, et s'était ainsi sauvé jusqu'à terre. Nous poursuivîmes le nouveau fuyard, dont la pirogue fila tellement vite, qu'il n'y eut aucune barque qui pût l'atteindre, en sorte que nous l'eûmes bientôt très loin devant nous[2]. Ainsi, malgré nos efforts, elle aborda ; mais ces Indiens laissèrent la pirogue. Quelques uns de mes gens sautèrent à terre à leur poursuite, et tous se sauvèrent comme des poules. Nous amenâmes à bord de la caravelle *Niña* la pirogue qu'ils avaient laissée ; et en y arrivant, nous vîmes une autre petite pirogue montée par un seul homme qui y venait d'une autre pointe de l'île pour échanger un peloton de coton ; et quelques marins se jetèrent à la mer, parce qu'il ne voulait pas entrer dans la caravelle, et ils le prirent. Comme j'étais à la poupe de mon bâtiment, je vis tout. J'envoyai chercher cet Indien, et je lui donnai un bonnet rouge, quelques perles vertes de verre

---

1. L'écriture illisible du mot *(otro),* et le suivant laissé en blanc dans l'original, rendent obscur le sens de cette phrase. Colomb voulut peut-être dire : *et au milieu de la nuit précédente, l'autre se jeta à la nage, et fut derrière la pirogue, etc.* (M. F. de Nav.)

2. Non seulement il y a ici dans le manuscrit original un mot illisible et un autre en blanc, mais tout ce passage y est inintelligible et plein de contradictions. Nous nous sommes donc borné depuis ces mots : *et vers le milieu de la nuit,* jusqu'à ceux qui renvoient à cette note, à rendre le sens le plus probable par approximation. (De V. L.)

que je lui mis au bras, et deux grelots que je lui attachai aux oreilles, puis je lui fis rendre sa pirogue, qui était déjà dans la barque, et je le renvoyai à terre. Je mis ensuite à la voile pour l'autre grande île que je voyais à l'ouest, et je fis aussi détacher et lâcher l'autre pirogue qui suivait en poupe la caravelle *Niña*. Je fus curieux de considérer le rivage au moment de l'arrivée de l'Indien à qui j'avais fait présent des objets susdits, sans avoir voulu prendre son peloton de coton, quoiqu'il eût voulu me le donner. Tous les autres l'entouraient, et il leur disait que nous étions de bonnes gens, et qu'il en avait des preuves, et qu'il était émerveillé de nous ; que celui qui s'était enfui nous avait fait quelque tort, et que c'était pour cela sans doute que nous l'emmenions. C'était pour qu'il en fût ainsi que j'agis avec lui de la manière susdite, que je le fis relâcher et lui fis les cadeaux mentionnés, afin qu'ils nous eussent en grande estime, en sorte qu'une autre fois, lorsque Vos Altesses renverront à cette île ils ne fassent pas mauvaise réception. Au reste, tout ce que je lui donnai ne valait pas quatre maravédis. Après tout cela, il était environ dix heures quand je partis avec le vent sud-est, qui frisait le sud, pour passer à cette autre île, qui est très grande, et où tous ces hommes que j'emmène de *San-Salvador* me font signe qu'il y a beaucoup d'or, et que ses habitans le portent en bracelets et en chaînes aux bras, aux jambes, aux oreilles, au nez et au cou. De l'île de Santa-Maria à celle-ci il y a bien neuf lieues dans la direction de l'est à l'ouest, et la côte de celle-ci qui regarde celle-là s'étend *(y se corre toda esta parte de la isla)* du nord-ouest au sud-est, dans un espace qui, à ce qu'il me paraît, a bien vingt-huit lieues. La surface de cette île est très plane, sans montagne aucune, ainsi que celle de San-Salvador et de Santa-Maria. Il n'y a de rochers sur aucune de ces

plages ; mais elles sont toutes environnées de récifs sous l'eau et près de terre ; c'est pourquoi il est nécessaire de bien ouvrir les yeux quand on veut attérir, et ne pas attérir très près de terre, quoique les eaux soient toujours très claires et qu'on voie le fond. À deux portées d'escopette de toutes ces îles, la mer a tant de profondeur, qu'on n'en peut pas trouver le fond. Ces îles sont très vertes et très fertiles, la température y est fort agréable, et on y peut trouver beaucoup de choses que j'ignore, parce que je ne veux pas m'arrêter, afin de visiter et de parcourir beaucoup d'îles pour trouver de l'or. Et puisque celui que ces insulaires portent aux bras et aux jambes (c'est bien vraiment de l'or qu'ils portent, parce que je leur ai montré celui que j'ai) est un signe que ces îles le produisent, je ne puis manquer, avec l'aide de Dieu notre Seigneur, de le trouver aux lieux qui le recèlent. Étant en mer en ce moment entre ces deux îles, à savoir entre celle de Santa-Maria et la grande où je vais, à laquelle je donne le nom de *Fernandina,* je trouvai, dans une pirogue, un homme seul, qui passait de l'île Santa-Maria à la Fernandina, et qui apportait un peu de son pain, à peu près gros comme le poing, une gourde remplie d'eau, un morceau de terre rouge, réduite en poudre, et qu'on avait ensuite pétrie, et quelques feuilles sèches, qui doivent être une chose fort estimée parmi eux, puisqu'ils m'en apportèrent en présent à San-Salvador. Il apportait aussi un petit panier d'osier *(un cestillo a su guisa),* dans lequel il avait une petite branche de perles de verre et deux *blanches,* ce qui me fit connaître qu'il venait de l'île de San-Salvador, et qu'il avait passé à celle de Santa-Maria, d'où il se rendait à la Fernandina. Il vint près de mon vaisseau : sur sa demande, je l'y fis entrer ; j'y fis mettre aussi sa pirogue, et garder tout ce qu'il avait ; j'ordonnai qu'on lui donnât à

manger du pain et du miel, et qu'on lui servît à boire. Je le transporterai à la Fernandina, et je lui restituerai tout ce qui lui appartient, afin qu'il rende de nous un compte avantageux, et que, lorsque Vos Altesses enverront ici quelqu'un, s'il plaît à notre Seigneur, les personnes qui viendront y trouvent un bon accueil, et qu'on leur donne de tout ce qu'il y aura.

Mardi 16 octobre

« Je partis des îles de *Santa-Maria de la Concepcion,* à bien près de midi pour l'île de *Fernandina,* qui paraît être très grande du côté de l'ouest ; je naviguai tout ce jour avec calme, et ne pus arriver assez tôt pour voir le fond et attérir en lieu convenable, parce qu'il faut user de beaucoup de précautions pour ne pas perdre les ancres : aussi je me tins en panne toute cette nuit, jusqu'au jour que j'arrivai à une peuplade où j'attéris et où je trouvai cet Indien que j'avais rencontré hier en mer, entre les deux îles que je viens de nommer. Il avait déjà donné sur nous des renseignemens si favorables, qu'il vint toute cette nuit à bord de mon vaisseau des pirogues remplies d'Indiens, qui nous apportaient de l'eau et de ce qu'ils avaient. Je leur fis donner à chacun quelque chose, comme, par exemple, quelques perles de verre, soit séparées, soit enfilées par douzaines, quelques petits tambours de basque en cuivre, de ceux qui coûtent, en Espagne, chacun un maravédis, et quelques aiguillettes, toutes choses qu'ils avaient en grande estime et regardaient comme très précieuses. Je leur fis aussi donner de la mélasse, pour qu'ils la mangeassent dans nos vaisseaux quand ils y venaient. À trois heures, j'envoyai à terre la barque de mon navire pour y faire de l'eau, et les habitans s'empressaient

d'indiquer à mes gens où il y en avait, et ils voulaient eux-mêmes apporter les barils à la barque, après les avoir remplis. Ils étaient enchantés de nous complaire en toutes choses. Cette île est très grande, et je suis déterminé à en faire le tour, parce que, autant que je puis croire, il y a une mine d'or, ou dans celle-ci, ou dans celles qui l'environnent. Cette île est éloignée de celle de Santa-Maria de près de huit lieues de l'est à l'ouest. La côte, dont le cap où je vins mouiller fait partie, est dans la direction du nord-nord-ouest au sud-sud-est : j'en vis bien vingt lieues, et cependant je ne la vis pas dans toute sa longueur. Au moment où j'écris ces lignes, je mets à la voile avec le vent sud, pour tâcher de faire le tour de toute l'île, et n'avoir pas de cesse que je n'aie atteint *Samaot*[1], qui est l'île ou la ville dans laquelle on trouve l'or, ainsi que le disent tous ceux qui viennent au navire, et que nous le disaient les habitans de l'île de San-Salvador et ceux de Santa-Maria. Les naturels de Fernandina ressemblent à ceux de ces îles, dans leur langage, dans leurs mœurs et en tout, si ce n'est qu'ils me paraissent un peu plus *apprivoisés (mas doméstica gente),* plus civilisés même et plus rusés, parce que je vois qu'ils ont apporté à mon vaisseau du coton et d'autres petites choses, pour le paiement desquelles ils savent beaucoup mieux marchander que les autres. Je vis même dans cette île des morceaux de toile de coton faits comme des mantilles, et les habitans plus alertes et mieux ajustés. Les femmes y portent sur le devant du corps une petite pièce d'étoffe de coton qui couvre à peine leur nature. Cette île est très verte, de surface plane et très fertile, et je ne doute pas que ses

1. Cette île est appelée *Samoet* dans d'autres passages. (D. L. R.)

habitans n'y sèment toute l'année du panis *(panizo),* et n'y en recueillent abondamment, ainsi que plusieurs autres choses. Je vis beaucoup d'arbres très différens des nôtres, parmi lesquels beaucoup avaient les branches de diverses manières, et toutes venant d'un même tronc. Dans ces arbres, une branche est faite d'une manière, une autre branche d'une autre ; et elles sont si bizarres, que la diversité de leurs formes est la plus grande merveille du monde. Par exemple, une branche avait les feuilles à manière de roseaux, et une autre à manière de lentisques, et cela dans un seul et même arbre de cinq ou six formes diverses, lesquelles sont encore différentes dans chaque arbre ; et ces arbres ne sont point entés, dans lequel cas on pourrait attribuer à la greffe une si étonnante diversité. Bien loin qu'il en soit ainsi, ces arbres se trouvent sur les montagnes et dans les forêts, et les habitans n'en prennent aucun soin. Je ne leur connais aucun culte religieux, et je crois qu'ils se feraient chrétiens sans difficulté, parce qu'ils ont beaucoup d'intelligence. Les poissons sont si différens des nôtres, que c'est merveille. Il y en a quelques uns qui sont faits comme des coqs, et dont les couleurs sont les plus belles du monde : il y en a de bleus, de jaunes, de rouges et de toutes couleurs ; d'autres peints de mille manières, et leurs couleurs sont si parfaites, qu'il n'y a personne qui n'en soit émerveillé et ne prenne grande récréation à les voir. Il y a aussi des baleines. Je n'ai vu à terre aucun animal d'aucune espèce, si ce n'est des perroquets et des lézards. Un garçon me dit qu'il avait vu une grande couleuvre. Je n'ai vu ni brebis ni chèvres, ni aucune autre bête ; je suis, il est vrai, resté ici bien peu de temps, une demi-journée seulement ; mais s'il y avait ici des animaux, je n'aurais pu manquer d'y en voir quelqu'un. Je décrirai le circuit de cette île dès que j'en aurai fait le tour.

Mercredi 17 octobre

« Je partis à midi de la peuplade où j'avais abordé et où je fis de l'eau, pour aller faire le tour de cette île *Fernandina.* Le vent était sud-ouest portant au sud, tel que je l'eusse désiré pour suivre cette côte de l'île, où j'étais au sud-est, laquelle va du nord-nord-ouest au sud-sud-est. Je voulais suivre ladite route du sud-sud-est, parce que c'est dans cette direction, d'après le témoignage de tous ces Indiens que j'emmène, et d'autres dont on me rapporta les assertions pendant ma station au sud, qu'est située l'île qu'ils appellent *Samoet,* et où l'on trouve de l'or. Martin Alonso Pinzon, capitaine de la caravelle la *Pinta,* et à qui j'avais envoyé trois de ces Indiens, vint à moi, et me dit que l'un d'eux lui avait donné à entendre très positivement que l'on ferait le tour de l'île beaucoup plus vite par la partie du nord-nord-ouest. Je vis que le vent ne m'était pas favorable par le chemin que je voulais suivre, et qu'il était bon par l'autre ; je mis donc à la voile au nord-nord-ouest, et quand je fus près du cap de l'île, à deux lieues, je trouvai un port admirable, ayant une embouchure, ou, si l'on aime mieux, en ayant deux, parce qu'elles sont séparées par un avancement de cap, mais qui sont toutes les deux très étroites, quoique l'intérieur soit fort large et capable de contenir cent vaisseaux, s'il était plus creux et plus propre, et avait à l'entrée plus de profondeur. Il me parut convenable de le sonder et de le bien examiner. Je jetai, en conséquence, l'ancre avant d'y pénétrer, et j'y entrai avec toutes les embarcations des vaisseaux. Nous reconnûmes qu'il n'y avait pas de profondeur ; et comme je crus, en le voyant, que c'était l'embouchure de quelque fleuve, j'avais ordonné à mes gens d'emporter des barriques pour faire de l'eau. Je trouvai à terre huit à

dix hommes qui vinrent aussitôt à nous, et nous indiquèrent la peuplade qui était là aux environs. J'y envoyai mes gens pour y faire de l'eau ; les uns avec des barriques, les autres avec des armes. Ainsi, ils en prirent ce qu'ils voulurent. Et comme c'était assez loin, je m'arrêtai à les attendre pendant environ une couple d'heures. Pendant ce temps, je me promenai au milieu de ces arbres, qui étaient bien la chose la plus belle qu'on eût jamais vue. La verdure était là aussi abondante et aussi fraîche qu'elle l'est au mois de mai en Andalousie, et tous les arbres y sont aussi différens des nôtres que le jour l'est de la nuit. Il en est de même des fruits, des herbes, des pierres et de toutes les autres choses. Il y avait, à la vérité, quelques arbres de la même espèce que plusieurs de ceux qui croissent en Castille, mais il y avait néanmoins entre eux une grande différence. Quant aux autres arbres d'espèces variées, ils étaient en si grand nombre qu'il serait impossible à qui que ce soit de les compter, et qu'on ne peut les assimiler à aucune des espèces de Castille. Pour les habitans, ils ressemblaient entièrement à ceux des îles dont j'ai déjà parlé : comme eux ils étaient nus et de la même stature ; comme eux ils donnaient tout ce qu'ils avaient pour la moindre bagatelle qu'on leur offrait. Je vis quelques mousses *(mozos de los navios)* leur donner, en échange de zagaies, des morceaux d'écuelles et de verres cassés. Ceux qui avaient été chercher de l'eau me dirent qu'ils étaient entrés dans leurs maisons, et qu'elles étaient, intérieurement, bien balayées et très propres. Leurs lits et les meubles sur lesquels ils se reposent sont à peu près semblables à des filets de coton[1]. Leurs mai-

1. Ce sont des *hamacs.* (M. F. de Nav.)

sons sont toutes construites en forme de tentes, et elles ont des cheminées très élevées et très bonnes ; mais parmi le grand nombre de peuplades que je vis, il n'y en avait aucune qui se composât de plus de douze ou de quinze maisons. Nous remarquâmes que, dans cette île, les femmes mariées portaient de petites braies de coton *(traian bragas de algodon)* ; mais les filles ne portaient rien, excepté quelques unes de celles qui avaient déjà atteint l'âge de dix-huit ans et plus. Il y avait des dogues et d'autres chiens de plus petite espèce *(perros mastines y branchetes).* Mes gens y rencontrèrent un Indien qui avait au nez un morceau d'or, à peu près de la grandeur d'un *castillan,* et sur lequel ils virent des lettres *(letras).* Je leur fis de vifs reproches de ce qu'ils n'avaient pas acheté cette plaque d'or, par un troc, en donnant en retour à l'Indien tout ce qu'il aurait demandé, afin de voir ce que c'était, et quelle était *cette monnaie.* Ils me répondirent qu'ils n'avaient jamais osé lui proposer cet échange. Après avoir pris l'eau dont nous avions besoin, je retournai à mon vaisseau. Je mis ensuite à la voile, et je filai au nord-ouest jusqu'à ce que j'eusse découvert toute cette partie de l'île, jusqu'à la côte qui s'étend de l'est à l'ouest. Peu de temps après tous les Indiens revinrent à dire que cette île était plus petite que celle de *Samoet,* et qu'il serait bien de retourner en arrière pour y arriver plus tôt. Ici le vent devint plus calme, ensuite il commença à souffler ouest-nord-ouest, vent qui était contraire pour retourner sur nos pas ; je pris donc la direction que je pus, et naviguai toute la nuit dernière à l'est-sud-est, et tantôt à l'est, tantôt au sud-est. Mon but était en cela de m'éloigner de la terre, parce qu'il faisait une très grande obscurité, et que le temps était couvert et très chargé. Il y avait peu de vent, et il ne me permit pas d'arriver à terre pour attérir. Il plut beau-

coup plus depuis minuit presque jusqu'au jour, et le temps est si chargé de nuages qu'il paraît qu'il va pleuvoir encore. Pour nous, nous sommes revenus au cap sud-est de l'île *(Fernandina),* où je vais attérir et mouiller, et rester jusqu'à ce qu'il fasse tout-à-fait jour pour voir les autres îles où je dois aller et choisir une direction. Depuis que je suis dans ces Indes, il a plu ainsi tous les jours, tantôt peu, tantôt beaucoup.Vos Altesses peuvent croire que ce pays est le plus fertile, le plus tempéré, le plus uni et le meilleur qu'il y ait au monde.

Jeudi 18 octobre

« Aussitôt qu'il fit jour je suivis le vent, et naviguai autour de l'île autant que cela dépendait de moi ; je mouillai lorsqu'il n'était plus possible de naviguer ; mais je n'allai pas à terre, et au point du jour j'appareillai.

Vendredi 19 octobre

« Dès que l'aurore parut, je levai les ancres, j'envoyai la caravelle *Pinta* à l'est et au sud-est, et la caravelle *Niña* au sud-sud-est. Je pris avec mon navire la direction du sud-est, et j'ordonnai aux deux autres de suivre celles que je leur avais marquées jusqu'à midi, et après cette heure, de changer tous les deux leur route, et de venir me rejoindre. Nous n'avions pas encore navigué pendant trois heures que nous vîmes, à l'est, une île, vers laquelle nous nous dirigeâmes ; et les trois navires y abordèrent avant midi, à la pointe nord, où elle forme un îlot qui est défendu au nord par un récif de pierre, et au sud par un autre qui se trouve entre ledit îlot et la grande île. Les Indiens de *San-Salvador* que j'ai à

mon bord, la nommèrent l'île *Saometo,* et je lui donnai le nom d'*Isabelle.* Le vent était nord, et ledit îlot se trouvait dans la direction de l'île *Fernandina,* d'où j'étais parti par un vent est-ouest *(de adonde yo habia partido leste oueste).* La côte de cette nouvelle île *(Isabelle)* s'étendait depuis l'îlot vers l'ouest pendant une distance de douze lieues, et se terminait par un cap, que je nommai *le Beau Cap (el cabo Hermoso),* qui est du côté de l'ouest. Il est beau, rond, très avancé *(muy fondo),* et n'est entouré d'aucun bas-fond. À son entrée il est de pierre et peu élevé, et à l'intérieur c'est une plage de sable comme presque toute ladite côte : j'y mouillai cette nuit vendredi, jusqu'au lendemain matin. Toute cette côte et la partie de l'île que je vis sont presque entièrement plates, et cette île est la plus belle chose que j'aie vue, parce que si les autres sont très belles, celle-ci l'est davantage ; elle est plantée d'un grand nombre de beaux arbres très verts et très hauts, et son terrain est plus élevé que celui des autres îles déjà mentionnées. Il y a quelques éminences qu'on ne peut nommer montagnes, mais qui l'embellissent par la diversité qu'elles font avec la plaine. Elle paraît avoir, au centre, beaucoup d'eau ; de ce côté, au nord, elle a un grand promontoire planté d'une infinité d'arbres fort élevés, qui forment une espèce de forêt très épaisse : je voulus y aller attérir pour descendre à terre et voir un si beau lieu ; mais il y avait peu de fond ; je ne pouvais que mouiller loin de terre, et le vent était excellent pour se rendre à ce cap, où je viens actuellement d'attérir, et auquel, je le répète, je donnai le nom de *cabo Fermoso*[1],

1. La lettre F et la lettre H s'employaient autrefois indifféremment en espagnol ; ainsi, de même que l'on écrivait *Hernandez* ou Fernandez, Christophe Colomb appelle ce cap tantôt *Hermoso* et tantôt Fermoso. (D. L. R.)

parce qu'il est réellement beau. Je ne mouillai donc pas près de l'autre promontoire pour ces raisons, et, de plus, parce qu'étant en mer à sa hauteur, je vis celui-ci, qui est si vert et si beau, ainsi que toutes les productions et le territoire de ces îles, que je ne sais par laquelle je dois commencer ma tournée, et que mes yeux ne peuvent se lasser de voir une verdure si belle et si différente du feuillage de nos arbres. Je crois, en outre, qu'il y a dans ces îles beaucoup de plantes et beaucoup d'arbres qui sont, en Espagne, d'un grand prix pour les teintures, les médicamens et les épiceries, mais je ne les connais pas, ce qui me fait grand'peine. À mon arrivée à ce cap, les fleurs et les arbres de la plage nous envoyaient une odeur si agréable et si suave, que c'était la chose du monde la plus flatteuse pour l'odorat. Demain, avant de partir d'ici, j'irai à terre pour voir ce qu'il y a sur ce cap ; la bourgade est située plus avant dans l'intérieur du pays ; c'est là, d'après le récit de ces Indiens que j'ai avec moi, que réside le Roi, qui porte sur lui beaucoup d'or. Je veux aller demain si avant, que je trouverai certainement la peuplade ; je verrai le Roi, et je parlerai à ce souverain, qui, d'après le témoignage de ces Indiens, tient sous sa domination toutes les îles voisines, porte des vêtemens, et est tout couvert d'or. Néanmoins je n'ajoute pas grande foi à leur dire, tant parce que je ne les comprends pas bien, que parce que je vois qu'ils ont si peu d'or dans leur pays, que pour peu que ce Roi en porte, il leur paraît que c'est beaucoup. Ce cap, que j'appelle *cabo Fermoso,* est, autant que je puis croire, une île séparée de *Saometo,* et je pense même qu'il y en a entre elles une autre petite. Mais mon dessein n'est pas de visiter ces pays si en détail, parce que je n'y réussirais pas en cinquante ans, et que je veux, au contraire, voir et découvrir, le plus que je pourrai, des pays

nouveaux, et être de retour auprès de Vos Altesses au mois d'avril, s'il plaît à notre Seigneur. Il est vrai que, quand j'aurai trouvé des lieux où il y aura de l'or et des épices en quantité, je m'arrêterai jusqu'à ce que j'en aie fait la plus forte provision possible, et c'est pour ces raisons que le seul but de mes courses est la recherche de ces productions.

Samedi 20 octobre

« Aujourd'hui, dès que le soleil parut, je levai les ancres de l'endroit où j'avais été mouiller avec mon navire près de cette île de *Saometo,* au cap du sud-ouest, auquel je donnai le nom de *cap du Lac (cabo de la Laguna),* comme j'avais donné à l'île celui de l'*Isabelle (la Isabela),* et je naviguai au nord-est et à l'est du côté du sud-est et du sud, où je compris, par ce que disaient les Indiens que j'emmène, que se trouvaient la bourgade et le Roi de cette île, mais je rencontrai partout si peu de fond, que je ne pus continuer cette navigation. Je vis que c'était faire un très grand tour que de suivre la route du sud-ouest, et je me déterminai, pour cette raison, à retourner par la route nord-nord-est, du côté de l'ouest, route que j'avais déjà suivie, et à tourner cette île pour *la reconnaître*[1]. J'eus si peu de vent que je ne pus prendre terre le long de la côte que dans la nuit ; et comme il est dangereux de mouiller près de ces îles, à moins que ce ne soit de jour, et qu'on ne voie bien clairement où on jette l'ancre, parce que tout le fond est inégal et présente ici du sable et là des écueils, je mis en panne

1. Il y a ici une lacune dans l'original. Il paraîtrait qu'il manque le mot *(reconocerla), la reconnaître,* que nous avons ajouté pour donner un sens à la phrase. (M. F. de Nav.)

toute la nuit du dimanche. Les caravelles mouillèrent, parce qu'elles arrivèrent de bonne heure à terre, et elles crurent qu'avec des signes qu'elles avaient coutume de faire, je viendrais mouiller aussi ; mais je ne le voulus pas.

Dimanche 21 octobre

« À dix heures j'arrivai ici au cap de l'îlot, et j'y mouillai ainsi que les caravelles. Après avoir mangé, je me rendis à terre, et je ne trouvai sur la côte d'autre peuplade qu'une maison dont la crainte avait, je crois, fait fuir les habitans à notre approche, parce que tous leurs ustensiles domestiques y étaient en place. Je ne permis à mes gens de toucher à rien, et j'allai visiter cette île avec mes deux capitaines et plusieurs de mes gens. Si les autres que j'ai déjà vues sont très belles, très vertes et très fertiles, celle-ci l'est beaucoup plus encore. Elle est remplie de grandes forêts verdoyantes, et il y a ici de grands lacs, dans lesquels on trouve, ainsi qu'à leur circonférence, de superbes futaies ; elles y sont, ainsi que dans toute l'île, extrêmement vertes, et l'herbe est ici en ce moment comme en Andalousie au mois d'avril. Les troupes de perroquets, si nombreux qu'ils obscurcissent le soleil ; le chant des oiseaux d'espèces si variées, et par leur forme et par la couleur de leur plumage, et qui ressemblent si peu à celles que nous possédons en Europe ; la diversité des arbres et des fruits dont ils sont chargés, et les parfums dont l'air est embaumé, tous ces objets me remplissaient d'étonnement et d'admiration, et semblaient devoir retenir dans ce séjour l'homme qui les a vus une fois. J'étais on ne peut plus désespéré de ne pas les connaître, parce que je suis bien certain qu'ils ont tous beaucoup de valeur, aussi j'emporte des échantillons de

tout, même des herbes. Me promenant autour de ces lacs, je vis un serpent[1] ; nous le tuâmes : j'en apporte la peau à Vos Altesses. Aussitôt qu'il nous aperçut, il se précipita dans le lac ; mais comme il n'est pas très profond, nous l'y poursuivîmes, et nous le perçâmes à coups de lance : sa longueur est de sept palmes, et je crois que dans ce même lac il y en a beaucoup d'autres. Je viens d'apprendre ici à connaître l'aloès (*liñaloe*), et je suis déterminé à en faire porter demain dix quintaux à mon navire, parce qu'on me dit qu'il est d'un grand prix[2]. Étant allés de même à la recherche de bonne eau, nous arrivâmes à une peuplade, située ici près, à une demi-lieue environ de l'endroit où j'ai mouillé. À peine les habitans nous eurent-ils aperçus qu'ils prirent tous la fuite, abandonnèrent leur maison, et cachèrent dans la montagne leurs vêtemens (*ropa*) et tout ce qu'ils avaient. Je ne laissai rien prendre à personne, pas

---

1. C'était sans doute une *yüana* (iguana). (Bartolomé de Las Casas.)

2. On ne doit jamais prendre à la lettre les dénominations d'histoire naturelle que l'on trouve dans les voyageurs qui ne sont pas naturalistes de profession, ni même dans les naturalistes antérieurs à l'époque où la science a obtenu une nomenclature fixe ; ce ne sont jamais que des à-peu-près, fondés même souvent sur des ressemblances assez éloignées.
Ainsi, par le nom de *baleine* (journée du 21 septembre, page 43), Colomb peut très bien avoir voulu désigner un cachalot ou quelque autre grand cétacé. Lorsqu'il dit que les baleines sont ordinairement près des côtes, il n'a probablement entendu cela que des baleines et des autres cétacés qui venaient encore assez communément, à l'époque où il écrivait, dans le golfe de Biscaye.
Il y a un grand nombre d'espèces d'aloès, et de plantes semblables à l'aloès. L'Amérique en possède que Colomb pourrait bien avoir prises pour de l'aloès de l'ancien continent ; mais puisqu'il en fait porter plusieurs quintaux dans son navire, il est probable qu'il a voulu parler du bois d'aloès. Or le bois d'aloès, autrement appelé *agallochum,* n'a rien de commun avec l'aloès ; c'est un arbre de la famille des euphorbes, dont le bois brûle avec une odeur agréable. Colomb aura pris quelque bois odoriférant pour du bois d'aloès. (C. R.)

même la valeur d'une épingle. Quelques uns des habitans vinrent ensuite à nous ; il y en eut même un qui s'approcha tout-à-fait : je lui donnai quelques grelots et quelques petites perles de verre : il parut très satisfait et on ne peut plus joyeux de ce présent ; et afin d'augmenter la bonne intelligence, et pour les mettre un peu à contribution, je lui fis demander de l'eau ; alors, dès que je fus de retour à mon navire, ils vinrent sur la plage avec leurs calebasses remplies d'eau, et ils furent très contens de pouvoir nous en offrir. Je leur fis donner une autre petite branche de perles de verre, et ils dirent qu'ils reviendraient demain. Je voulais remplir d'eau toutes les tonnes des vaisseaux, pour partir d'ici si le temps me le permettait, et faire le tour de cette île jusqu'à ce que j'aie pu prendre langue avec ce Roi, et voir si je puis avoir de lui l'or qu'il porte, et partir après pour une autre très grande île qui doit, à ce que je crois, être *Cipango,* d'après les renseignemens que me donnent mes Indiens, qui l'appellent *Colba*[1], qui assurent qu'il y a un grand nombre de très grandes embarcations et beaucoup de gens de mer, et que cette île n'est pas fort éloignée d'une autre qu'ils appellent *Bosio*[2], qu'ils disent être aussi fort grande. Je visiterai également dans ma tournée les îles intermédiaires, et selon que je trouverai une bonne provision d'or et d'épiceries, je déterminerai ce que j'aurai à faire. Quant à présent ma résolution est d'aller à la terre ferme, à la ville de *Guisay,* et de remettre les lettres de Vos

---

1. *Colba* se trouve sans doute mis par erreur dans l'original pour *Cuba,* ainsi qu'il est prouvé plus avant. (M. F. de Nav.)

2. Il est probable que c'est *Bohio,* ainsi que l'amiral nomme cette île plus loin, et non *Bosio. (Idem.)*

Altesses au *Grand Can,* de lui demander sa réponse, et de m'en revenir dès que j'en serai porteur.

Lundi 22 octobre

« Je suis resté ici toute cette nuit et toute cette journée, espérant que le Roi ou autres personnes de cette île viendraient, et m'apporteraient de l'or ou autre chose de prix. Il vint effectivement un grand nombre de ces insulaires, semblables à ceux des autres îles, nus et peints comme eux, en blanc, en rouge, en noir et de mille autres couleurs différentes ; ils apportaient des zagaies et quelques pelotes de coton pour les échanger, ce qu'ils firent ici avec quelques mariniers, qui leur donnèrent en retour des morceaux de verre, de tasses cassées, et d'écuelles de terre. Quelques uns d'entre eux portaient des morceaux d'or suspendus à leurs narines, et les donnaient volontiers pour un grelot de ceux qui ont la forme d'épervier, et pour de petites perles de verre. Mais ces morceaux d'or sont si petits, que ce n'est rien : il est vrai qu'ils les donnaient pour la plus petite chose qu'on leur offrait, qu'ils regardaient notre arrivée comme une grande merveille, et nous croyaient venus du ciel. Nous fîmes de l'eau pour les vaisseaux dans un lac qui est ici près du cap de l'Îlot *(cabo del Isleo),* c'est le nom que je lui donnai. Martin Alonso, capitaine de la *Pinta,* tua dans ce même lac un autre serpent pareil à celui d'hier, long de cinq palmes, et je fis prendre ici tout l'aloès qu'on put trouver.

Mardi 23 octobre

« Je voulais partir aujourd'hui pour l'île de *Cuba,* que les renseignemens qui m'ont été donnés par ces gens, sur sa

grandeur et ses richesses, me font présumer devoir être *Cipango.* Mais je ne m'arrêterai pas ici, et je ne *ferai pas*[1] le tour de cette île pour me rendre à sa bourgade principale, ainsi que j'avais déterminé de le faire, dans le but de voir ce Roi ou seigneur, et de prendre de lui des informations, parce que je vois qu'il n'y a pas ici de mines d'or, et qu'il faut pour faire le tour de ces îles une grande diversité de vents, lesquels ne changent pas de direction au gré des hommes. Comme il convient d'ailleurs que j'aille où l'on peut faire une grande opération et un grand commerce, je pense qu'il ne serait pas raisonnable que je m'arrêtasse, mais que je dois poursuivre ma route et visiter beaucoup de contrées jusqu'à ce que j'en trouve une féconde en productions et où il y ait beaucoup d'avantages à retirer, quoique je pense que celle-ci est fertile en épiceries. Mais je ne les connais pas, ce dont j'ai la plus grande peine du monde, car je vois mille espèces d'arbres qui ont chacun un fruit différent, et qui sont aussi verts en ce moment que ceux d'Espagne le sont aux mois de mai et juin. J'en dirai autant des plantes ainsi que des fleurs ; et parmi tout cela nous n'avons pu connaître que cet aloès, dont j'ai ordonné qu'on mît aujourd'hui dans les vaisseaux une grande quantité pour la porter à Vos Altesses. Je n'ai point appareillé, et je n'appareille pas pour me rendre à Cuba, parce qu'il n'y a pas de vent, mais, au contraire, un calme plat et beaucoup de pluie. Il a plu encore hier beaucoup ; mais il n'a fait aucun froid : nous avons même de la chaleur pendant le jour, et les nuits sont tempérées comme celles d'Espagne au mois de mai en Andalousie.

---

1. Il y a ici dans l'original une lacune que nous avons remplie par les mots *ferai pas.* (De V. L.)

Mercredi 24 octobre

« Cette nuit vers minuit je levai les ancres de l'endroit où j'avais mouillé, près de l'île *Isabelle* ou *cap de l'Îlot,* qui est du côté du nord, afin de me diriger vers l'île de *Cuba,* qui, d'après ce que j'avais ouï dire par mes Indiens, était très grande, où l'on faisait un commerce fort étendu, et où il y avait de l'or, des épiceries, de grands navires et des marchands. Mes Indiens me dirent que je m'y rendrais en suivant le rumb ouest-sud-ouest, et je pense qu'ils ne se trompent pas, parce que si je m'en rapporte aux signes que me firent tous les Indiens de ces îles et ceux que j'ai dans mes vaisseaux, car je n'entends pas leur langage, c'est l'île de *Cipango,* dont on compte des choses si merveilleuses ; et sur les sphères que j'ai vues, ainsi que sur les peintures de mappemondes, elle est située dans ces environs. Ainsi je naviguai jusqu'au jour à l'ouest-sud-ouest ; dès qu'il parut le vent se calma, il plut, et ce temps dura presque toute la nuit. Le vent eut peu de force jusqu'après midi : à cette heure, il se leva et recommença à souffler fort agréablement *(amoroso)* ; il poussait en poupe toutes les voiles de mon vaisseau, la grande voile, les deux bonnettes, le perroquet, la civadière, la misaine, la voile d'artimon et la chaloupe. Je filai ainsi rapidement dans la direction indiquée jusqu'à la nuit ; je me trouvai alors dans le rumb du cap Vert de l'île *Fernandina,* qui est à la partie méridionale de l'ouest de cette île. Il était à mon nord-ouest et à une distance de sept lieues de moi. Comme il faisait un vent impétueux, et que je ne savais pas combien de chemin il y avait jusqu'à ladite île de *Cuba,* et que je ne voulais pas aller la nuit à sa recherche, parce que la mer est autour de toutes ces îles ou sans profondeur, ou couverte de bas-fonds ; qu'on ne peut

mouiller qu'à deux portées de fusil, et qu'en outre le fond est tantôt de sable et uni, tantôt parsemé de rochers, et qu'il devient, pour ces raisons, impossible d'attérir avec sûreté, si ce n'est en voyant de ses propres yeux le parage où l'on se trouve, je me déterminai à ferler *(amainar)* toutes les voiles, excepté celle de perroquet *(trinquete),* et à naviguer avec elle seule. Par momens le vent croissait beaucoup, et me faisait parcourir un grand espace sans que je susse où il me poussait ; l'obscurité était profonde et il pleuvait. J'ordonnai de ferler le perroquet, et nous ne fîmes pas cette nuit deux lieues, etc., etc. »

Jeudi 25 octobre

L'amiral navigua après le lever du soleil à l'ouest-sud-ouest jusqu'à neuf heures, et il fit environ cinq lieues ; il changea ensuite de route et se dirigea à l'ouest. L'escadre fit huit milles à l'heure jusqu'à une heure après midi, et depuis ce moment jusqu'à trois heures, elle fit quarante-quatre milles. On vit alors la terre ; c'étaient sept à huit îles[1] placées en long, toutes du nord au sud ; l'amiral en était éloigné de cinq lieues.

Vendredi 26 octobre

L'amiral était au sud desdites îles. Il n'y avait pas d'eau dans un intervalle de cinq à six lieues ; ce fut là qu'il mouilla. Les

1. Ces îles doivent être les *Caies* orientales et méridionales du *grand banc de Bahama,* au pied desquelles la sonde trouve des rochers au sud, où Colomb mouilla dans la journée du 26 octobre, et d'où il partit pour découvrir l'île de *Cuba*, comme en effet il l'aperçut et entra, le 28, dans le *port de Nipe*. (M. F. de Nav.)

Indiens qu'il avait à bord lui dirent que de ces îles à *Cuba* il y avait pour un jour et demi de navigation dans leurs *pirogues,* qui ne sont que des canots formés d'un tronc d'arbre creusé et sans voiles. Il partit de ces îles pour *Cuba,* parce que, d'après les renseignemens que lui donnaient les Indiens sur la grandeur de cette île, et sur l'or et les perles qu'on y trouvait, il pensait bien que c'était elle, c'est-à-dire *Cipango.*

Samedi 27 octobre

Après le lever du soleil l'amiral fit lever les ancres de ces îles, qu'il appela *les îles de Sable (las islas de Arena),* à cause du peu de profondeur qu'avait la mer depuis leur côte sud jusqu'à la distance de six lieues. Il fila huit milles par heure au sud-ouest jusqu'à une heure après midi. Il avait alors fait quarante milles ; jusqu'à la nuit on en fit environ vingt-huit dans le même rumb ; elle allait commencer lorsqu'ils virent terre. Ils ne firent aucun mouvement, et se tinrent en observation toute la nuit, pendant laquelle la pluie tombait par torrens. Ils firent ce samedi dix-sept lieues au sud-sud-ouest jusqu'au coucher du soleil.

Dimanche 28 octobre

L'amiral partit de là pour chercher l'île de Cuba au sud-sud-ouest, se dirigeant vers la partie de cette île dont il était le moins éloigné. Il entra dans un fleuve superbe, où il ne courait aucun danger de bas-fonds ni d'autres inconvéniens. Il trouva beaucoup de profondeur et une eau très limpide *(muy limpio)* jusqu'à terre, pendant toute la distance qu'il parcourut le long de la côte. Ce fleuve avait douze

brasses à son embouchure, qui a assez de largeur pour qu'on y puisse courir des bordées *(barloventear).* L'amiral mouilla dans l'intérieur à une portée de fusil environ, et dit qu'il ne vit jamais de choses si magnifiques. Le fleuve présentait sur ses bords et dans toute la longueur de son cours des arbres très beaux, très verts, très différens des nôtres, chargés de fleurs et de fruits variés, et sur lesquels on apercevait des oiseaux et de petits moineaux qui chantaient très agréablement. Il y avait une grande quantité de palmiers différens de ceux de Guinée et des nôtres, d'une hauteur moyenne, dont l'extrémité inférieure n'était pas recouverte d'une membrane, et dont les feuilles sont très larges et servent aux habitans pour couvrir leurs maisons ; le sol était très uni. L'amiral sauta dans la chaloupe, alla à terre, et arriva à deux maisons qu'il crut appartenir à des pêcheurs. À son approche toutes les personnes qu'elles renfermaient prirent la fuite. Il trouva dans l'une d'elles un chien qui n'aboya pas du tout, et dans toutes les deux des filets en fil de palmier et en cordes, un hameçon de corne, des harpons en os, d'autres instrumens de pêche, et plusieurs feux dans l'intérieur. Il crut qu'un certain nombre de personnes se réunissaient dans chaque maison ; il ordonna qu'on ne touchât à rien de tout ce qu'elles renfermaient, ce qui s'exécuta. L'herbe était aussi grande qu'elle l'est au mois d'avril et de mai en Andalousie. Il trouva beaucoup de pourpier et du cresson sauvage *(verdolagas muchas y bledos).* Il retourna à la chaloupe, et remonta le fleuve à une assez grande distance. Il dit que c'était grand plaisir de voir ces verdures, ces futaies, et il ajoute, en parlant du chant des oiseaux, qu'il ne pouvait s'en éloigner sans être tenté de revenir. Il dit aussi que cette île est la plus belle qu'aient jamais vue les yeux humains ; qu'elle est pleine de bons ports, de fleuves pro-

fonds, et qu'il paraissait que les eaux de la mer ne devaient jamais s'élever et s'étendre sur la plage, parce que l'herbe, qui ne vient pas où la mer est houleuse, y croissait presque jusqu'au bord de l'eau. Il n'avait pas encore éprouvé, dans toutes ces îles, que la mer y devînt agitée : il dit que cette île est remplie de montagnes très belles et très hautes, quoique de peu de longueur : le reste de son sol est à peu près de la même élévation qu'en Sicile. Elle est parfaitement arrosée, ainsi qu'il put le comprendre d'après le rapport des Indiens qui étaient avec lui, et qu'il avait pris dans l'île de *Guanahani* : ils lui firent entendre par signes qu'elle est coupée par dix grands fleuves, et qu'ils ne peuvent en faire le tour en vingt jours dans leurs canots. Au moment où l'amiral se rendait à terre avec ses vaisseaux, deux pirogues ou canots *(almadias)* sortirent, mais dès que les Indiens qui les montaient virent que les matelots espagnols entraient dans la chaloupe et ramaient pour venir sonder le fleuve et y chercher un mouillage, ils s'enfuirent. Les Indiens disaient qu'il y avait dans cette île des mines d'or et des perles. L'amiral remarqua un lieu propre à leur formation, et plusieurs coquillages bivalves *(almejas),* qui en sont l'indication. Il pensait que des gros navires du *Grand Can* s'y rendaient, et que de là à la terre ferme il y avait dix jours de route. L'amiral donna à ce fleuve et à ce port le nom de *Saint-Sauveur (San-Salvador).*

Lundi 29 octobre

L'amiral leva l'ancre de ce port, et navigua au couchant pour aller, dit-il, à la ville, où il lui paraissait que les Indiens disaient qu'était le Roi. Il découvrait une pointe de l'île à six lieues au nord-ouest, et une autre à dix lieues à l'ouest.

Après avoir fait une lieue, il vit un fleuve dont l'embouchure n'était pas si grande que celle de l'autre, et auquel il donna le nom de *fleuve de la Lune (rio de la Luna).* Il navigua jusque vers le soir, et vit un autre fleuve beaucoup plus grand que les autres, ainsi que les Indiens le lui affirmèrent par signes, et à peu de distance il aperçut de belles peuplades : il appela ce fleuve, *fleuve des Mers (rio de Mares).* Il envoya deux chaloupes à une peuplade pour prendre langue, et fit entrer dans l'une d'elles un des Indiens qu'il amenait, parce qu'ils se faisaient déjà un peu comprendre, et manifestaient leur contentement de vivre dans la société des chrétiens. À l'aspect de ces derniers, hommes, femmes, enfans, tous prirent la fuite, abandonnant leurs maisons et ce qu'ils y avaient. L'amiral défendit de toucher à quoi que ce fût : il dit que les maisons étaient plus belles que toutes celles qu'il avait vues jusqu'alors, et qu'il croyait que plus il approcherait de la terre ferme, et mieux elles seraient construites. Ces maisons, faites en forme de pavillon, sont très grandes, et ressemblaient aux tentes d'un campement sans alignement de rues ; elles sont placées, au contraire, çà et là, nettoyées et très propres à l'intérieur, avec des meubles très ornés. Elles sont toutes recouvertes de très beaux branchages de palmier. On y trouva beaucoup de statues à figure de femme, et plusieurs têtes en forme de masques très bien travaillées. Je ne sais s'ils ont cela comme ornement ou comme objet de culte. Il y avait, dans leurs maisons, des chiens qui n'aboyaient jamais, et des oiseaux sauvages apprivoisés. Il y avait aussi des filets merveilleusement travaillés, des hameçons et des instrumens de pêche : on ne toucha à rien. L'amiral présuma que tous les habitans de la côte devaient être des pêcheurs qui transportaient le poisson dans l'intérieur de l'île, parce qu'elle est très

grande, et si belle qu'il ne se lassait pas d'en faire l'éloge. Il dit qu'il trouva des arbres et des fruits d'une saveur délicieuse, et il ajoute qu'il doit y avoir des vaches et d'autres troupeaux, parce qu'il vit des ossemens qui lui parurent avoir appartenu à une tête de vache. On entendit toute la nuit le chant des oiseaux, des moineaux, et le cri des grillons, ce dont tout le monde se réjouissait. L'air était doux et embaumé ; pendant toute la nuit il ne fait ni froid ni chaud. Mais il dit que dans la traversée des autres îles à celle-ci, il faisait grand chaud ; qu'ici, au contraire, le climat était tempéré comme au mois de mai. Il attribue la chaleur qu'il faisait dans les autres îles à ce qu'elles ne présentent aucune espèce d'élévation *(por ser muy llanas),* et à ce que les vents qui y règnent sont fort chauds, parce qu'ils viennent de l'est. L'eau de ces fleuves est un peu salée. On ne put savoir où les Indiens allaient puiser l'eau douce qu'ils avaient dans leurs maisons. Les vaisseaux pouvaient manœuvrer dans ce fleuve, soit pour y entrer, soit pour en sortir, et les Indiens ont, à cet effet, de très bons signaux ou marques : il a à son embouchure sept à huit brasses de profondeur et cinq dans l'intérieur. L'amiral dit que toute cette mer doit être tranquille comme le fleuve de Séville, et l'eau de nature à favoriser la formation des perles : il trouva de grands limaçons ou colimaçons *(caracoles),* qui n'avaient pas de saveur, et qui différaient en cela de ceux d'Espagne. Ici l'amiral décrit la situation du fleuve et du port dont il a parlé plus haut, et qu'il nomma *San-Salvador.* Les montagnes qu'il aperçut sont belles et hautes comme *la roche des Amoureux (peña de los Enanorados)* ; l'une d'elles est surmontée d'un monticule qui ressemble de loin à une belle mosquée. Cet autre fleuve et son port, dans lequel l'amiral se trouvait alors, a, du côté du sud-est, deux montagnes

assez rondes *(redondas),* de forme sphérique, et, du côté de l'ouest-nord-ouest, un beau cap plat dont l'avancement est prolongé.

Mardi 30 octobre

L'amiral sortit du *fleuve de Mares,* au nord-ouest, et après avoir fait quinze lieues, il vit un cap tout couvert de palmiers, et il lui donna le nom de *cap de Palmiers.* Les Indiens qui étaient à bord de la caravelle *Pinta,* dirent que derrière ce cap il existait un fleuve[1], et que de ce fleuve à *Cuba* il y avait quatre journées de marche[2]. Le capitaine de la *Pinta* dit qu'il pensait que cette *Cuba* était une ville, et que ce pays était un grand continent, s'étendant beaucoup au nord, et que le Roi de cette contrée était en guerre avec le *Grand Can,* qu'ils appelaient *Cami,* de même qu'ils donnent à son pays ou à sa ville le nom de *Fava,* et beaucoup d'autres noms. L'amiral résolut d'aller à ce fleuve, d'envoyer un présent au Roi du pays, et de lui faire remettre la lettre du Roi et de la Reine catholiques ; il se proposait de confier cette mission à un marinier qui avait parcouru la Guinée, chargé d'une commission semblable ; en outre, plusieurs Indiens de *Guanahani,* qui se trouvaient à bord des navires espagnols, voulaient aller avec lui, pourvu qu'on les reconduisît ensuite dans leur pays. L'amiral, d'après son

1. *Rio Máximo. (Idem.)*

2. Tous n'allaient qu'en tâtonnant faute de comprendre les Indiens. Je crois que la *Cuba* dont les Indiens leur parlaient, était la province de Cubanacan, dans cette île de Cuba qui a des mines d'or, etc. (Bartolomé de Las Casas.)
Ce ne peut être que Cuba, la capitale de l'île. (M. F. de Nav.)

calcul, était à quarante-deux degrés au nord de la ligne équinoxiale *(hacia la banda del norte)*[1], à moins que l'écriture du manuscrit dans lequel j'ai puisé ce renseignement ne soit altérée. Il dit qu'il devait faire tous ses efforts pour se rendre auprès du *Grand Can,* qu'il croyait demeurer dans ces environs ou dans la ville de *Cathay*[2], appartenant à ce prince, qui est, dit-il, fort puissant, ainsi qu'on le lui assura avant son départ d'Espagne. Il ajoute que tout ce sol est bas, mais très beau, et que la mer y est très profonde.

Mercredi 31 octobre

L'amiral navigua en louvoyant toute la nuit du mardi. Il vit un fleuve dans lequel il ne put entrer, parce que son embouchure avait trop peu de profondeur ; les Indiens croyaient cependant que les vaisseaux pourraient y entrer avec autant de facilité que le font leurs canots. En poursuivant sa route, l'amiral trouva un cap qui s'avançait beaucoup en mer, et était entouré de bas-fonds[3]. Il vit une baie *(concha o bahia)* qui pouvait contenir de petits bâtimens, et il ne put y pénétrer, parce que le vent était devenu tout-à-

---

1. Les quartiers de réduction *(quadrantes)* de ce temps marquaient la double hauteur, et, par conséquent, les 42° auxquels l'amiral dit qu'il se trouvait au nord de la ligne équinoxiale doivent se réduire à 21° de latitude nord. Ce qui est, à peu de différence près, le parallèle auquel naviguait alors Colomb. (M. F. de Nav.)

2. Marco Polo fait la description du grand royaume de Cathay, et c'est sous ce nom que l'on connaît la Chine encore aujourd'hui en beaucoup d'endroits de l'Orient, ainsi que le dit le docteur Robertson. *Recher. hist. sur l'Inde,* section III. *(Idem.)*

3. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui *Boca de Carabelas grandes* (embouchure des grandes Caravelles), et *punta del Maternillo* (pointe du Maternille). *(Idem.)*

fait nord, et que toute cette côte s'étend du nord-nord-ouest au sud-est. Il vit ensuite un autre cap qui formait un prolongement encore plus considérable. Pour ces motifs, et comme l'aspect du ciel annonçait un vent violent, il fut obligé de retourner au *fleuve de Mares.*

Jeudi 1er novembre

Dès le lever du soleil l'amiral envoya les chaloupes à terre, vers les maisons construites dans cet endroit. Ses gens reconnurent que tous leurs habitans avaient pris la fuite ; cependant quelque temps après un homme parut. L'amiral ordonna qu'on le laissât se rassurer, et les barques s'en retournèrent ; mais lorsqu'il eut mangé, il renvoya à terre un des Indiens qu'il avait à bord. Dès que ce dernier aperçut celui dont nous venons de parler, il lui cria de loin de n'avoir pas peur, que ces étrangers étaient de bonnes gens, qu'ils ne faisaient de mal à personne, et n'étaient pas des sujets du *Grand Can* ; qu'au contraire, ils avaient fait des cadeaux dans plusieurs des îles où ils étaient allés. Il se jeta ensuite à la nage, et arriva à terre ; deux des Indiens qui s'y trouvaient le prirent chacun sous le bras, et le conduisirent à une maison, où ils obtinrent de lui des informations ; et lorsqu'ils furent certains qu'on ne leur ferait pas de mal, ils se rassurèrent, et il en vint aussitôt à l'escadre un bon nombre dans plus de seize pirogues ou canots ; ils apportaient du coton filé et beaucoup de petits objets. L'amiral ordonna de ne rien prendre, afin qu'ils sussent qu'il ne cherchait autre chose que de l'or, qu'ils appellent *nucay* ; ainsi tout le reste du jour les Indiens allèrent et vinrent de terre au vaisseau, et plusieurs des chrétiens se rendirent à terre en toute sûreté. L'amiral ne vit de l'or à aucun d'eux,

mais il dit qu'il y en avait un qui portait un morceau d'argent ouvragé suspendu à son nez, ce qui fut pour lui un signe que ce métal se trouvait dans l'île. Ces Indiens firent aussi connaître, par signes, qu'avant trois jours beaucoup de marchands de l'intérieur des terres viendraient à l'escadre pour y acheter des objets qu'apportaient les chrétiens, et leur donneraient des nouvelles du Roi de ce pays, qui, ainsi que purent le faire comprendre leurs signes, était à quatre journées de là, parce qu'ils avaient envoyé plusieurs d'entre eux par toute la contrée, pour y annoncer l'arrivée de l'amiral. « Ces Indiens, dit l'amiral, sont de la même espèce que ceux que nous avons trouvés jusqu'à présent ; ils ont les mêmes mœurs et les mêmes usages, et je ne sache pas qu'ils aient aucun culte. Jusqu'à présent je n'ai vu faire à ceux que j'emmène aucune prière ; mais ils disent bien le *Salve* et l'*Ave Maria* avec les mains levées au ciel, comme on le leur enseigne, et ils font le signe de la croix. Tous ces Indiens ont un seul et même langage, et sont tous amis. Je crois que tous ces pays ne sont que des îles dont les habitans sont en guerre avec le *Grand Can,* qu'ils appellent *Cavila* : ils donnent à son royaume le nom de *Bafan,* et ils vont nus comme tous les autres. » Voilà ce que dit l'amiral, et il ajoute que le fleuve est très profond, et que les bâtimens peuvent aller en bordée *(con el bordo)* de son embouchure jusqu'à terre avec leur équipage. L'eau douce ne s'y trouve qu'à une lieue de la mer ; mais elle est très douce. « Il est certain, ajoute l'amiral, que c'est là la terre ferme, et que je suis ici devant *Zayto* et *Guinsay,* éloigné de cent lieues[1], plus ou moins de l'une et de l'autre *de ces deux cités,*

1. Je ne comprends pas ce baragouinage *(esta algaravia).* (Bartolomé de Las Casas.)

et ceci est bien démontré par la mer, qui vient d'une autre manière qu'elle n'est venue jusqu'à présent ; et hier, en allant au nord-ouest, je trouvai qu'il faisait froid. »

Vendredi 2 novembre

L'amiral résolut d'envoyer à terre deux Espagnols ; l'un se nommait Rodrigo de Jerez, et demeurait à Ayamonte ; l'autre s'appelait Louis de Torres, qui avait vécu avec le gouverneur de Murcie, était juif, et savait, dit-on, l'hébreu, le chaldéen, et même un peu l'arabe. Il envoya avec eux deux Indiens, l'un de ceux qu'il avait amenés avec lui de *Guanahani,* et l'autre de l'une de ces maisons qui dépendaient des peuplades situées sur les rivages du fleuve. Il leur donna des colliers de perles pour qu'ils achetassent à manger si les vivres venaient à leur manquer, et fixa pour leur retour un terme de six jours. Il leur remit en outre des échantillons d'épiceries pour voir s'ils en trouveraient quelques unes, avec des instructions sur ce qu'ils devaient faire pour obtenir des informations sur le Roi de ce pays, et sur ce qu'ils devaient lui dire de la part du Roi et de la Reine de Castille, et comme quoi ils envoyaient l'amiral pour lui remettre de leur part leurs lettres et un présent, afin de connaître l'état de son empire et sa puissance, pour lier amitié avec lui et lui rendre tous les services qu'il pourrait désirer d'eux, etc. Il leur recommanda de recueillir des

---

(suite de la note de la page 92)
Comme l'amiral était persuadé que cette terre était l'extrémité du continent de l'Inde, il se croyait aussi à une distance de cent lieues des villes qu'il cite. Marco Polo fait la description de *Guinsay* ou *Giunsay* au chap. 98 de la relation de son voyage. (M. F. de Nav.)

renseignemens sur certaines provinces, sur certains ports et sur certains fleuves sur lesquels l'amiral avait déjà quelques données ; de savoir à quelle distance ils étaient de son mouillage, etc., etc., etc. Ici l'amiral mesura cette nuit la hauteur avec un quartier de réduction *(quadrante),* et il trouva qu'il était à 42 degrés de la ligne équinoxiale ; il dit qu'il trouva pour son compte qu'il avait fait depuis l'île de Fer onze cent quarante-deux lieues[1], et il affirme de nouveau que l'endroit où il est appartient à la terre ferme.

Samedi 3 novembre

Le matin, l'amiral entra dans la chaloupe, et comme le fleuve forme à son embouchure un grand lac qui produit un port fort extraordinaire et très profond, nullement embarrassé de pierres, et ayant de chaque côté une plage bien boisée et très commode pour fixer les vaisseaux sur la côte *(para poner navíos á monte),* afin de procéder à leur réparation ou à leur nettoyage, il remonta le fleuve jusqu'à ce qu'il y trouvât l'eau douce, et il fit ainsi à peu près deux lieues. Il monta ensuite sur un monticule pour découvrir un peu le pays, mais il ne put rien voir à cause des grandes futaies qui étaient très fraîches et très odoriférantes, et c'est ce qui lui fait dire qu'il y a sans doute ici des plantes aromatiques. Il dit que tout ce qu'il voyait était si magnifique, que ses yeux ne pouvaient se lasser d'admirer tant de beautés, et ses oreilles d'entendre le chant des oiseaux et des petits moineaux *(pajaritos).* Ce jour-là, plusieurs pirogues ou canots vinrent aux vaisseaux pour échanger des pelotes

1. La véritable distance parcourue était de 1 105 lieues. (M. F. de Nav.)

de coton filé et des filets, de ceux dans lesquels ils dormaient, qui sont des hamacs.

Dimanche 4 novembre

Dès le lever de l'aurore, l'amiral entra dans la chaloupe, et descendit à terre pour chasser et tuer quelques uns des oiseaux qu'il avait vus la veille. À son retour, Martin Alonso Pinzon vint à lui avec deux morceaux de cannelle, et lui dit qu'un Portugais qu'il avait dans son vaisseau, avait vu un Indien qui en portait deux très grosses bottes, mais qu'il n'avait pas voulu l'échanger à cause de la peine que l'amiral avait portée contre quiconque ferait des échanges ; il disait en outre que cet Indien portait des choses qui étaient rouges et grosses comme des noix. Le contremaître de la *Pinta* dit qu'il avait trouvé des cannelliers. L'amiral se rendit aussitôt aux endroits désignés, et il trouva que ce n'en était pas. Il montra à quelques Indiens de la cannelle et du poivre, qu'il avait apparemment apportés de Castille comme échantillon. Il dit qu'ils les reconnurent, et lui indiquèrent, par signes, qu'il y avait près de là beaucoup de ces productions dans le chemin du sud-est. Il leur présenta de l'or et des perles, et plusieurs vieillards répondirent qu'il y avait de l'or en quantité dans un lieu qu'ils nommaient *Bohio*[1], dont les habitans le portaient au cou, aux oreilles, aux bras, aux jambes, et qu'on y trouvait aussi des perles. Il entendit en outre qu'ils disaient qu'il y avait de grands navires et des marchandises, et que tout cela était au sud-

1. Les Indiens de ces îles appelaient les maisons *bohio,* et c'est pour cela que je crois que l'amiral ne comprenait pas bien, car il devrait ici parler de l'île Espagnole qu'ils appelaient *Haïti.* (Bartolomé de Las Casas.)

est ; qu'il y avait aussi des hommes avec un seul œil, et d'autres avec un museau de chien ; qu'ils mangeaient les hommes, et qu'aussitôt qu'ils en prenaient un, ils lui tranchaient la tête, buvaient son sang, et lui coupaient la tête, buvaient son sang, et lui coupaient les parties génitales. L'amiral résolut de retourner à bord, et d'y attendre les deux hommes qu'il avait envoyés, pour se décider à aller à la recherche de ces contrées dans le cas où ils n'apporteraient pas une bonne nouvelle au sujet de l'objet de leur excursion. L'amiral dit en outre : « Ces gens sont fort doux, timides, très craintifs, et nus, ainsi que je l'ai déjà dit ; ils n'ont pas d'armes, et ils ne sont assujettis à aucune loi. Ces pays sont très fertiles ; ils sont remplis de *mames,* qui ressemblent à des carottes[1], ont le goût de châtaignes, et que les habitans cultivent avec beaucoup de soin, ainsi que les haricots : ces terres produisent aussi des féves d'une espèce différente des nôtres, beaucoup de coton qu'ils ne sèment pas, mais qui vient naturellement dans les montagnes, sur de grands arbres ; et je crois qu'ils le récoltent en tout temps, parce que je vis sur un même arbre des capsules ouvertes, d'autres qui s'ouvraient, et d'autres en fleurs. Ce pays produit en outre mille autres espèces différentes de

---

1. Les *ajes* ou *patates* (batatas), ne sont autre chose que les *mames* dont il est ici question. (Bartolomé de Las Casas.)
Oviedo, dans son *Histoire naturelle des Indes,* chap. 82, distingue les *ajes* des *patates* : les *ajes,* dit-il, sont d'un violet tirant sur le bleu ; les patates sont plus grises et meilleures. Il ne leur donne pas le nom de *mames.* (M. F. de Nav.)
Le *mammea* ou *mammei* croît aux Antilles ; son fruit, qui est ordinairement de la forme et de la grosseur d'une pomme calville, devient exquis, si on enlève l'écorce, qui est très amère. On le sert sur toutes les tables. On fait aussi avec les fleurs une liqueur excellente que les habitans du pays nomment *eau de créole.*
Note extraite du *Dictionnaire raisonné et abrégé d'hist. natur.,* par d'anciens professeurs, Paris, Fournier, 1807. (D. L. R.)

fruits qu'il m'est impossible de décrire, et toutes ces productions doivent être d'un grand avantage. » Ce sont les propres paroles de l'amiral.

Lundi 5 novembre

Au point du jour, l'amiral ordonna qu'on fixât sur la côte *(poner á monte),* pour les réparer, son navire ainsi que les autres, mais pas tous ensemble, de manière qu'il en restât toujours deux pour la sûreté de l'équipage, quoique, disait-il, ces gens-là fussent bien sûrs, et qu'on pût sans danger mettre tous les bâtimens ensemble en réparation. Sur ces entrefaites, le contre-maître de la *Niña* vint demander une récompense à l'amiral, parce qu'il avait découvert de la gomme lentisque *(almaciga),* mais il n'en apportait point l'échantillon, parce qu'il l'avait perdu. L'amiral lui en promit une, et chargea Rodrigo Sanchez et le maître Diego d'aller visiter les arbres sur lesquels elle se trouvait. Ils rapportèrent un peu de cette gomme, que l'amiral garda pour la présenter au Roi et à la Reine ; il garda aussi, dans le même but, des branches de l'arbre, et il dit que c'était bien du vrai mastic ou gomme de lentisque[1], mais qu'il fallait la recueillir en temps convenable, et que l'on pourrait en

1. Le lentisque croît naturellement dans les contrées les plus chaudes du continent ; il n'y perd pas ses feuilles ; mais dans les pays même tempérés il est très sensible aux gelées. On le multiplie surtout dans l'île de Chio, pour en tirer le *mastic,* résine fameuse, et d'un très grand usage en Turquie. Le plus beau mastic est en petits grains clairs, transparens, d'un blanc jaunâtre, d'une odeur agréable, soit naturellement, soit qu'il s'écoule par les incisions qu'on fait à l'arbre. Sa récolte dure tout l'été, mais à plusieurs intervalles. Les habitans de l'île de Chio et les femmes turques le mâchent continuellement, pour donner à leur haleine une odeur de baume, fortifier les gencives, et blanchir les dents. (D. L. R.)

récolter dans ces environs mille quintaux par an. Il trouva, à ce qu'il dit, beaucoup de bois qui lui parut être de l'aloès ; il ajoute en outre que ce port de *Mares* est un des meilleurs du monde, que l'air y est excellent, et que les habitans sont très doux ; il est dominé par un cap de rochers assez élevé, et propre à la construction d'une forteresse, où les marchands seraient à l'abri des attaques des autres nations, si le pays offrait des richesses, et devenait assez important pour qu'on la fit bâtir. Et il ajoute : « Que notre Seigneur, dans les mains de qui sont toutes les victoires, veuille bien disposer de tout ce qui lui plaira. » Il rapporte qu'un Indien leur fit entendre par signes que la gomme était bonne pour les douleurs d'estomac.

Mardi 6 novembre

L'amiral rapporte qu'hier dans la nuit, les deux hommes qu'il avait envoyés pour reconnaître l'intérieur arrivèrent, et dirent qu'après avoir fait douze lieues, ils avaient trouvé un village de cinquante maisons, qui pouvaient renfermer mille habitans, parce que beaucoup demeuraient ensemble sous le même toit. Ces maisons ressemblent à de grandes tentes de campagne *(alfaneques).* Ils dirent aussi que les habitans les avaient reçus, selon leur habitude, avec la plus grande solennité, et que tous les hommes et toutes les femmes étaient venus les voir ; qu'on les avait logés dans les meilleures maisons ; que les Indiens leur baisaient les pieds et les mains, qu'ils semblaient frappés d'admiration, et qu'ils leur faisaient comprendre qu'ils les croyaient descendus du ciel ; ils leur offraient en même temps à manger ce qu'ils avaient. Les deux Espagnols racontèrent que dès le moment qu'ils arrivèrent, les plus distingués du village

les portèrent sur leurs bras à la maison principale, leur offrirent des siéges sur lesquels ils les firent asseoir, et que tous les habitans s'assirent par terre autour d'eux. L'Indien qui les avait accompagnés leur fit connaître la manière de vivre des chrétiens, en les assurant que c'étaient de bonnes gens. Ensuite les hommes sortirent, et les femmes entrèrent à leur tour, prirent la même posture autour d'eux, leur baisèrent les pieds et les mains, et les tâtèrent pour reconnaître s'ils étaient d'os et de chair comme elles-mêmes. Elles les priaient de rester avec elles au moins cinq jours. Ils leur montrèrent la cannelle, le poivre *(pimenta)* et autres espèces que l'amiral leur avait données, et elles leur firent entendre par signes qu'il y en avait une grande quantité près de là, du côté du sud-est, mais que là où ils étaient, elles ignoraient s'il en existait. Ils reconnurent que ces Indiens avaient peu de villes, mais que s'ils eussent voulu y consentir, plus de cinq cents personnes, tant hommes que femmes, seraient venues les accompagner, parce qu'ils croyaient qu'ils retournaient au ciel. Cependant il vint avec eux un des principaux de la peuplade avec son fils et un serviteur. L'amiral causa avec eux, et leur fit la meilleure réception ; il leur désigna plusieurs îles qu'il y avait dans les environs ; il eut envie de les mener au Roi et à la Reine, mais il dit qu'il ne sait quel caprice s'empara de cet Indien, mais que par crainte sans doute, et de nuit, il voulut s'en retourner à sa peuplade, et l'amiral ajoute que comme il avait son bâtiment *ballé en terre (en seco en tierra),* et qu'il ne voulait pas le mécontenter, il le laissa s'en aller. Ce chef promit de revenir au point du jour, mais on ne le revit plus. Les deux chrétiens trouvèrent en route beaucoup de gens qui revenaient dans leurs villages, et les hommes de même que les femmes portaient à la main un charbon allumé et

des herbes pour prendre les parfums, ainsi qu'ils en avaient coutume[1]. Ils ne trouvèrent sur le chemin aucun village composé de plus de cinq maisons, et partout ils recevaient la même réception. Ils virent beaucoup d'espèces d'arbres, d'herbes et de fleurs odoriférantes ; ils observèrent plusieurs variétés d'oiseaux différens de ceux d'Espagne, excepté les perdrix et les rossignols qui chantaient[2], et des oies qui abondent beaucoup dans cet endroit. Des chiens qui n'aboyaient pas furent les seuls animaux quadrupèdes qu'ils aperçurent. La terre est très fertile, très cultivée, et semée de mames, de haricots, de féves très différens des nôtres, et de panis *(panizo).* Ils virent aussi beaucoup de coton brut, filé et travaillé, et en trouvèrent dans une seule maison plus de cinq cents arrobes (d'Espagne), ce qui leur

---

1. Dans l'*Histoire des Indes* écrite par l'évêque Casas, chap. 66, on trouve cette circonstance plus détaillée.
« Ces deux chrétiens trouvèrent, dit-il, sur leur route beaucoup de monde, tant hommes que femmes, qui se rendaient dans leurs chaumières ; les hommes portant toujours dans les mains un charbon allumé et certaines herbes pour se parfumer. C'étaient des herbes sèches renfermées dans une certaine feuille également sèche, et de la forme de ces mousquets *(a manera de mosquete)* dont les enfans se servent le jour de la Pentecôte. Ils étaient allumés par un bout, tandis qu'ils suçaient l'autre et l'absorbaient ; et buvant intérieurement la fumée par l'aspiration, cette fumée les endormait et les enivrait pour ainsi dire par les narines : de cette manière, ils ne sentaient presque pas la fatigue. Les espèces de *mousquets (mosquetes),* que nous appellerons ainsi, se nommaient dans leur langue *tabacos.* J'ai connu des Espagnols dans cette île espagnole, qui s'habituèrent à en faire usage et comme on leur faisait des reproches à ce sujet, en leur disant que c'était mal, ils répondaient qu'il ne dépendait pas d'eux de l'abandonner ; je ne sais quelle faveur et quel bien ils en retiraient. Telle est l'origine de nos cigarres. Qui aurait cru alors que la consommation en deviendrait si commune et si générale, et que sur ce vice nouveau et singulier s'établirait un des revenus les plus productifs pour l'État ? » (M. F. de Nav.)

2. Le rossignol proprement dit n'existe pas en Amérique, mais il y a une foule d'oiseaux à bec fin qui ont pu être pris pour lui. (C. R.)

fit croire qu'on pouvait en réunir là tous les ans quatre mille quintaux. L'amiral dit qu'il croyait qu'on ne le plantait pas, et qu'il produisait toute l'année : il est très fin, et la capsule très grosse. Ces gens donnaient à vil prix tout ce qu'ils avaient, au point qu'ils échangeaient une grande corbeille de coton pour un bout de ruban, ou pour toute autre chose. Ce sont des gens, continue l'amiral, sans malice et peu belliqueux ; les hommes et les femmes vont nus comme quand ils vinrent au monde : il est vrai que ces dernières portent un petit morceau de coton qui leur couvre les parties sexuelles, mais pas davantage ; elles sont faciles à approcher, pas trop noires, beaucoup moins même que celles des Canaries. « Je suis convaincu, sérénissimes princes, dit l'amiral, que dès le moment que des personnes dévotes et religieuses entendront leur langue, ils deviendront tous chrétiens. J'espère, avec la grâce de Dieu, que Vos Altesses se détermineront promptement à y en envoyer, pour réunir à l'Église de si grands peuples, et qu'ils les convertiront à la foi, de même qu'elles ont détruit ceux qui n'ont pas voulu confesser le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et que lorsqu'elles termineront leur carrière (car nous sommes tous mortels), la plus grande tranquillité régnera dans leurs États délivrés de l'hérésie et des mauvaises doctrines, et qu'elles seront reçues devant l'Être suprême, que je supplie de leur accorder une longue vie, d'ajouter à leurs États de plus grands royaumes et seigneuries, et de leur donner la volonté et la disposition d'augmenter la sainte religion chrétienne comme elles l'ont fait jusqu'à présent. Ainsi soit-il. Aujourd'hui j'ai mis le bâtiment à flot, et je me dépêche pour partir le jeudi, au nom de Dieu, pour le sud-est, où je vais chercher de l'or et des épiceries, et découvrir des terres. »

Ce sont les propres paroles de l'amiral, qui espérait partir le jeudi ; mais les vents étant contraires, il ne put mettre à la voile que le 12 novembre.

Lundi 12 novembre

L'amiral partit du port et du fleuve de *Mares* à la fin du quart de l'aube *(al rendir del cuarto de alba)* pour se rendre dans une île qui, suivant les Indiens qui l'accompagnaient, s'appelait *Babeque,* et où, d'après leurs signes, les habitans ramassaient la nuit, sur la plage, de l'or avec des bougies allumées *(con candelas de noche),* et en faisaient ensuite des lingots avec un marteau, et que pour y arriver il fallait diriger la proue à l'est-quart-sud-est. Après avoir fait huit lieues le long de la côte, il trouva devant lui un fleuve, et à quatre lieues plus loin, un autre qui semblait plus considérable et plus grand qu'aucun de ceux qu'il avait trouvés jusqu'alors. Il ne voulut pas s'arrêter ni entrer dans aucun d'eux par deux considérations ; la première et la principale, parce que le temps et le vent étaient favorables pour aller chercher ladite île de *Babeque* ; l'autre, parce que, s'il eût existé sur les côtes de la mer quelque ville fameuse et très peuplée, on l'aurait distinguée ; que, pour remonter les rivières, il fallait de petits bâtimens, tandis que les siens étaient trop grands ; qu'ainsi on perdrait beaucoup de temps, et que de semblables fleuves sont des découvertes qu'il faut faire par soi-même. Cette côte était très peuplée, surtout près du fleuve, qu'il nomma *fleuve du Soleil (rio del Sol).* Il dit que la veille, qui était un dimanche, il lui avait paru qu'il convenait de prendre quelques habitans des bords de cette rivière pour les présenter aux Rois catholiques, afin qu'ils apprissent notre langue, et qu'ils puissent

ainsi nous instruire de ce qu'il y avait dans ce pays, en sorte qu'ils seraient devenus les interprètes des chrétiens, et auraient en même temps adopté nos habitudes et notre foi, « parce que je vois et je sais, dit l'amiral, que ces gens n'ont aucun culte ; qu'ils ne sont pas idolâtres, mais au contraire très doux ; qu'ils ignorent le mal, ne savent pas se tuer les uns les autres, ni se priver de leur liberté ; qu'ils sont sans armes, et si craintifs, qu'il suffit d'un de nous pour en faire fuir une centaine, même en jouant avec eux ; qu'ils sont crédules ; qu'ils savent qu'il y a un Dieu dans le ciel, et qu'ils sont convaincus que nous en sommes descendus. Quelque prière que nous leur disions de faire, ils s'empressent de la faire, ainsi que le signe de la croix ✠ ; ainsi Vos Altesses doivent se décider à les faire chrétiens, et je crois que si l'on commence, en peu de temps on sera parvenu à convertir à notre sainte religion une multitude de peuples, et Vos Altesses auront ajouté de grands pays à leurs États, et l'Espagne acquerra d'immenses richesses, parce qu'il y a beaucoup d'or dans ces contrées, et que ce n'est pas sans raison que les Indiens qui m'accompagnent disent qu'il y a dans ces îles des endroits où l'on découvre l'or enfoui dans la terre ; que les habitans en portent au cou, aux oreilles, aux bras et aux jambes, après en avoir formé des bracelets très gros. Il y a aussi, disent-ils, des pierres précieuses et des perles, et beaucoup d'épiceries ; et dans le fleuve de *Mares,* d'où je suis parti cette nuit, il se trouve sans doute une quantité considérable de gomme, quantité qui pourra s'augmenter quand on voudra, en plantant des mêmes arbres, qui prennent racine à l'instant, et qui sont très nombreux et très grands : ils ont le fruit et la feuille comme le lentisque, excepté que les arbres et les feuilles sont plus grands que ceux dont parle Pline, et que moi-

même j'ai vus à l'île de Chio, dans l'Archipel. J'ordonnai de faire des saignées à plusieurs de ces arbres pour reconnaître s'ils rendraient de la résine, et en emporter ; mais comme il a plu tout le temps que j'ai été dans ledit fleuve, je n'en ai pu recueillir qu'une très petite quantité, que je porte à Vos Altesses. Peut-être cela vient-il de ce que ce n'était pas le temps convenable pour saigner les arbres, qui est, je crois, à la sortie de l'hiver, et quand ils commencent à fleurir, tandis que dans ce moment leur fruit est déjà presque mûr. On tirera aussi beaucoup de coton de ce pays, et je crois qu'il s'y vendrait très bien, sans qu'on eût besoin de le porter en Espagne, mais seulement dans les grandes villes du *Grand Can,* que nous découvrirons sans doute, et dans plusieurs autres appartenant à d'autres grands seigneurs, qui seraient heureux de servir Vos Altesses. On portera dans ces villes, pour les y échanger, des objets d'Espagne et des pays d'Orient ; car ceux-ci sont, par rapport à nous, à l'Occident. On trouve aussi beaucoup d'aloès, quoique ce ne soit pas un article d'un commerce bien lucratif. Quant à la gomme du lentisque, il faut bien comprendre qu'on doit y attacher un grand prix, car on n'en trouve que dans ladite île de Chio, où je crois, si ma mémoire ne me trompe pas, qu'on en retire cinquante mille ducats. Il existe à l'embouchure de ce fleuve le meilleur port que j'aie vu jusqu'à présent : propre, large et profond, et dans un endroit sûr, avec un emplacement convenable pour construire une ville et un fort, de manière que les vaisseaux puissent arriver jusqu'au pied des murs. Le pays est tempéré et élevé, et les eaux sont très bonnes. Hier une pirogue vint à mon bord, portant six jeunes gens, dont cinq entrèrent dans mon navire ; je les y fis retenir, et je les emmène. Ensuite, j'envoyai à une maison qui est du

côté ouest du fleuve ; on m'en ramena sept femmes, tant petites que grandes, et trois petits enfans. Je prends le parti de les emmener aussi, dans l'espoir que mes Indiens se conduiront mieux en Espagne, ayant des femmes de leur pays, que n'en ayant pas, parce que très souvent il est arrivé qu'en conduisant en Portugal des hommes de la Guinée pour qu'ils apprissent la langue portugaise, lorsqu'ils revenaient, et que l'on croyait en tirer parti dans le pays à cause du bon traitement et des cadeaux qu'on leur avait faits, ils s'échappaient dès le moment qu'ils étaient à terre, et ne reparaissaient plus. D'autres cependant ne le faisaient pas ainsi ; mais ayant leurs femmes, ils se prêteront à exécuter ce dont on les chargera, et ces femmes apprendront aux nôtres leur langue, laquelle est la même dans toutes ces îles des Indes, où tous s'entendent, et qu'ils parcourent avec leurs canots. Ce n'est pas comme en Guinée, où il y a mille dialectes qui ne sont pas entendus par les peuplades les plus voisines. Cette nuit le mari d'une des femmes, qui était en même temps père de trois enfans, un garçon et deux filles, vint à bord, et me pria de lui permettre d'aller avec eux ; cela me fit beaucoup de plaisir : ils sont tous consolés, d'où j'infère qu'ils sont tous parens : le mari a environ quarante à quarante-cinq ans. » Ce sont les propres expressions de l'amiral. Il dit aussi plus haut qu'il faisait un peu froid, et qu'à cause de cela il ne convenait pas de naviguer en hiver du côté du nord pour faire des découvertes. Le lundi il navigua jusqu'au coucher du soleil, et fit dix-huit lieues à l'est-quart-sud-est, jusqu'à un cap qu'il nomma *cap de Cuba*[1].

---

1. Ce cap, selon le voyage que fit Colomb à l'est depuis sa sortie du fleuve de *Mares (Nuevitas),* doit être la *pinta de Mulas,* pointe des Mules. (M. F. de Nav.)

Mardi 13 novembre

L'amiral tint toute la nuit son navire en panne *(a la corda),* comme disent les marins, ce qui est aller en louvoyant presque sans avancer ; il fit gouverner ainsi parce qu'il voulait voir un havre, ce qui est une ouverture de montagnes, c'est-à-dire l'espace compris entre deux éminences ; il commença, en effet, au coucher du soleil, à voir ce havre, que formaient deux très grandes montagnes[1], et il paraissait que la terre de Cuba s'éloignait avec celle de Bohio *(parecia que se apartaba la tierra de Cuba con aquella de Bohio),* ce que disaient par signes les Indiens que l'amiral emmenait avec lui. Lorsqu'il fit jour, il dirigea ses voiles vers la terre, et passa une pointe qui, la nuit précédente, lui avait paru à une distance de deux lieues. Il entra dans un grand golfe qui était à cinq lieues sud-sud-ouest, et il en restait cinq autres à faire pour arriver à un cap où, au milieu de deux grandes montagnes, existait une échancrure qu'il ne put reconnaître assez exactement pour déterminer si c'était un port *(entrada de mar).* Comme il désirait aller à l'île que les Indiens appelaient *Babeque,* laquelle était à l'est de la position où il se trouvait, et renfermait beaucoup d'or, à ce qu'il croyait, d'après les renseignemens qui lui avaient été donnés ; ne voyant aucune grande peuplade pour se garantir de la rigueur du vent, qui soufflait avec plus de violence qu'il n'avait fait jusqu'alors, il résolut de se remettre en mer et de suivre le rumb de l'est par le vent qui était nord, ce qu'il exécuta. Il filait huit milles par heure, et depuis dix

---

1. L'une de ces montagnes était le *cap de Cuba,* qui s'appelle la *pointe de Mahici.* (Bartolomé de Las Casas.)
Ces montagnes étaient *celles du Cristal et celles du Mao.* (M. F. de Nav.)

heures du matin qu'il prit cette direction, jusqu'au coucher du soleil, il fit à l'est, depuis le *cap de Cuba,* cinquante-six milles, qui font quatorze lieues. Et jusqu'à l'autre île dite de Bohio *(Y de la otra tierra del Bohio),* qui se trouvait pour lui sous le vent, il découvrit que, depuis le cap du golfe susdit, il y avait, selon son estime, quatre-vingts milles, qui font vingt lieues, et que les côtes de ce pays s'étendaient dans les directions de l'est-sud-est et de l'ouest-nord-ouest.

Mercredi 14 novembre

Toute la nuit d'hier, l'amiral ne navigua qu'en prenant beaucoup de précautions et en louvoyant, parce que, disait-il, il n'était pas prudent de naviguer de nuit entre ces îles avant de les avoir reconnues. Les Indiens qu'il emmenait avec lui lui dirent, hier mardi, qu'il y avait trois journées, depuis le fleuve de *Mares* jusqu'à l'île de *Babeque,* journées par lesquelles on doit entendre celles que leurs pirogues ou canots peuvent faire, et qui sont d'environ sept lieues. D'un autre côté, le vent diminuait : l'amiral avait à suivre la direction de l'est, et ne pouvait marcher qu'à celle du quart-sud-est. Enfin, par suite d'autres inconvéniens que l'amiral énumère ici, il fut obligé de rester en place jusqu'au lendemain matin. Dès que le jour parut, il se détermina à aller chercher un port, parce que le vent, de nord qu'il était, était devenu nord-est ; et, dans le cas où il n'en eût pas rencontré, il se serait trouvé dans la nécessité de retourner en arrière, aux ports qu'il laissait dans l'île de Cuba. Il arriva à terre, après avoir fait cette nuit vingt-quatre milles à l'est-quart-sud-est. Il parcourut, au sud[1], … milles jusqu'à terre,

1. Il y a dans l'original une lacune semblable. *(Idem.)*

où il vit beaucoup de baies *(entradas),* d'îlots et de ports ; et comme le vent était violent et la mer très grosse, il n'osa pas se hasarder d'aborder : il longea, au contraire, la côte au nord-ouest-quart-ouest, cherchant s'il y avait un port, et il vit qu'il y en avait plusieurs, mais difficiles à reconnaître. Enfin, après avoir fait ainsi soixante-quatre milles, il en trouva un dont l'entrée était très profonde et large d'un quart de mille. C'était un bon port[1], dans lequel une belle rivière avait son embouchure. Il y entra, et tourna la proue au sud-sud-ouest, puis ensuite au sud, jusqu'à ce qu'il arrivât au sud-est. Ce port était partout de bonne largeur et très profond. L'amiral y vit tant d'îles, qu'il ne put les compter toutes ; elles étaient assez grandes, très élevées et couvertes d'une multitude d'arbres de mille espèces différentes et d'une quantité infinie de palmiers. Il fut grandement émerveillé de voir tant d'îles si belles et si élevées, et il assure au Roi et à la Reine que les montagnes qu'il a vues depuis avant-hier sur ses côtes, et celles de ces îles, sont telles, qu'il ne croit pas qu'il y en ait dans le monde de plus hautes ni d'aussi belles, sous un ciel si pur, et dont le sommet soit plus dépouillé de brouillards et de neige *(sin niebla ni nieve).* Il ajoute qu'au pied de ces montagnes la mer est extrêmement profonde, et qu'il croit que les îles près desquelles il se trouve sont ces îles innombrables qui, dans les mappemondes, sont placées au bout de l'Orient. Il dit aussi qu'il croyait qu'il y avait dans ces îles de grandes richesses, des pierres précieuses et des épiceries ; qu'elles s'étendent beaucoup vers le sud et s'élargissent de tout côté. L'amiral leur donna le nom de *mer de Notre-Dame*

1. Il nous paraît que ce doit être le port de *Tanamo* dans l'île de Cuba. *(Idem.)*

(mar de Nuestra-Señora), et il donna celui de *port du Prince (puerto del Principe)* au port qui est près de l'embouchure de l'entrée de ces îles. Il pénétra peu avant dans ce port, et uniquement pour l'examiner du dehors, et il en remit l'examen plus complet à une autre tournée qu'il fit le samedi de la semaine suivante, comme on le verra à l'article de ce jour. L'amiral dit ensuite tant et de telles choses sur la fertilité, la beauté et la hauteur des îles qu'il trouva dans ce port, qu'il prie le Roi et la Reine de ne pas s'étonner s'il en fait un si grand éloge, parce qu'il leur assure qu'il croit ne pas en dire la centième partie de ce qu'elles méritent. Quelques unes d'elles paraissent toucher au ciel et se terminer en pointe de diamant. Il semble que d'autres aient sur leur cime une grande hauteur pareille à une table ; et la mer est si profonde au pied de chacune d'elles, qu'une très grande caraque[1] y pourrait arriver. Elles sont toutes boisées et sans roches.

Jeudi 15 novembre

L'amiral résolut de parcourir ces îles avec les embarcations des vaisseaux. Il en dit des merveilles. Il y trouva du mastic de lentisque *(almaciga)* et une grande quantité d'aloès, et il s'aperçut que plusieurs racines de lentisque, dont les Indiens font leur pain, étaient travaillées *(y algunas dellas eran labradas de las raices de que hacen su pan, etc.)*[2], et qu'on

1. Les vaisseaux de la plus grande dimension étaient déjà désignés ou connus sous ce nom dans le XIIIe siècle, ainsi que le témoigne le roi Alphonse *le Sage (el Sabio),* part. II, titre XXIV, loi 7. *(Idem.)*

2. Il s'agit peut-être ici de la racine de manioc. (C. R.)

avait allumé du feu dans quelques endroits. Il ne vit pas d'eau douce ; il y avait plusieurs habitans qui s'enfuirent ; et dans toute la route qu'il suivit, il trouva quinze ou seize brasses de profondeur, et partout un fond de sable sans aucune roche, ce que désirent beaucoup les marins, parce que les rochers coupent les câbles des ancres des vaisseaux.

Vendredi 16 novembre

Comme l'amiral plantait une croix dans tous les endroits où il allait, îles, provinces, villes et autres lieux, il entra dans une chaloupe et se rendit à l'embouchure de ces ports. Il y trouva, sur une pointe de terre, deux grands madriers, l'un plus long que l'autre, et posés en croix l'un sur l'autre avec tant d'égalité, qu'il dit qu'un menuisier n'aurait pu les placer dans une proportion plus juste. Après avoir adoré cette croix, il en fit faire une très grosse et très haute avec les mêmes madriers. Il trouva des roseaux *(cañas)* sur cette plage, et comme il ignorait quels lieux avaient pu les produire, il s'imagina qu'ils devaient être apportés par quelque rivière qui les jetait sur la plage, et il ne se trompait pas. Il alla à une cale dans l'intérieur du port, du côté du sud-est (une cale est une entrée étroite par laquelle l'eau de la mer pénètre dans les terres). Là il y avait une élévation de pierre et de roche semblable à un cap, au pied de laquelle la mer était très profonde, en sorte que le plus grand bâtiment du monde aurait pu y aborder jusqu'à terre ; et il y avait un endroit, espèce d'encoignure *(lugar o rincon),* où six vaisseaux pouvaient être sans ancres, et tout aussi en sûreté que dans une salle. Il parut à l'amiral qu'on pourrait construire, à peu de frais, une forteresse dans cette position, où elle serait très convenablement placée s'il se faisait un jour un

commerce de quelque importance dans cette mer, parsemée d'une multitude d'îles. Quand il fut de retour à son vaisseau, il trouva les Indiens qu'il avait à bord occupés à pêcher de très gros limaçons qui se trouvent dans ces mers, et il fit entrer ses gens dans les mêmes parages pour chercher s'il y avait des avicules perlières ou moules de perles *(nacaras),* qui sont les coquillages où naissent les perles. Ils trouvèrent en effet beaucoup de ces coquillages, mais sans perles ; l'amiral supposa que cela provenait de ce que le temps de leur production, qu'il croyait être vers mai ou juin, était passé[1]. Les marins trouvèrent un animal qui paraissait être un *taso* ou *taxo*[2], et entre autres poissons qu'ils prirent avec des filets, ils en pêchèrent un qui ressemblait parfaitement à un cochon, non comme une thonine, mais qui, au rapport de l'amiral, était tout écaillé, très dur et n'avait rien de mou que la queue et les yeux. Il avait sous l'écaille un trou destiné à la sortie des excrémens. L'amiral le fit saler pour l'emporter en Espagne et le montrer au Roi et à la Reine[3].

Samedi 17 novembre

L'amiral entra dès le matin dans la chaloupe, et alla voir les îles qu'il n'avait pas trouvées dans la direction du sud-ouest.

---

1. Je ne sais pas positivement s'il y a une saison où les coquilles produisent plus de perles ; mais cela pourrait bien être, et il se pourrait surtout qu'on l'ait cru, ce qui, pour l'époque dont il s'agit, sera revenu au même. *(Idem.)*

2. Pourquoi *taxo* ne serait-il pas le blaireau (*taxus* en latin, *taisson* en vieux français) ? L'animal dont il s'agit ici est probablement le *coati. (Idem.)*

3. Ce poisson dur et à groin de cochon, est ou un cofre (*ostracion,* Lin.) ou un baliste. C'est probablement un cofre, d'après la description. *(Idem.)*

Il en vit beaucoup d'autres très fertiles et d'un aspect très riant, au milieu desquelles la mer était très profonde. Plusieurs de ces îles étaient arrosées par des ruisseaux d'eau douce, qu'il jugea être formés par des fontaines qui coulaient du sommet des montagnes de ces îles. Il prolongea sa tournée et trouva une petite rivière dont l'eau était très belle et très douce, et qui était très fraîche, parce que le terrain de son lit est sec et sablonneux *(por lo enjuto della).* Il y avait une prairie superbe et une grande quantité de palmiers très élevés, et beaucoup plus hauts que tous ceux que l'amiral avait vus jusqu'alors. Il trouva de grosses noix, de la même espèce que celles de l'Inde, à ce qu'il dit, je crois, et de gros rats[1], également semblables à ceux de l'Inde, et des écrevisses énormes. Il vit beaucoup d'oiseaux, et sentit une odeur de musc excessivement forte, ce qui lui fit croire qu'il devait y avoir de ces animaux dans ces îles[2]. Aujourd'hui les deux plus âgés des six jeunes gens qu'il avait pris vers le fleuve de *Mares,* et dont il avait ordonné l'embarquement à bord de la caravelle *Niña,* trouvèrent moyen de s'enfuir.

Dimanche 18 novembre

L'amiral partit de nouveau dans les chaloupes avec une bonne partie des gens de ses vaisseaux, et alla planter la

---

1. Ce devaient être des agoutis. (Bartolomé de Las Casas.)
Oviedo, dans son *Traité abrégé de l'Histoire naturelle des Indes,* chap. 6, dit que les agoutis sont comme des rats, ou ont avec eux quelque affinité ou ressemblance de famille ; et que les *cories* sont comme des lapins ou de petits lapereaux, ne font pas de mal, sont très jolis, et de différentes couleurs. (M. F. de Nav.)

2. Il n'y a point de *musc* en Amérique ; mais comme il existe dans le nouveau continent beaucoup d'animaux à odeur musquée, il n'est pas étonnant que Chr. Colomb ait cru que ceux dont il parle étaient de véritables *muscs.* (C. R.)

croix qu'il avait fait faire avec les deux madriers dont il a été déjà parlé (elle était très haute et très belle), à l'entrée de l'intérieur du *port du Prince,* déjà mentionné, dans un lieu apparent et dégarni d'arbres. Il dit que la mer croît et décroît dans ces parages beaucoup plus que dans tout autre port de ceux qu'il a vus dans ces mers, et que ce n'est pas fort étonnant, vu le grand nombre d'îles qui s'y trouvent. Il ajoute que la marée y est à rebours des nôtres, parce que, dans ce port, la marée est basse, quand la lune y est au sud-ouest-quart-sud. L'amiral ne quitta pas ce lieu, parce que c'était un dimanche.

Lundi 19 novembre

La flottille partit avant le lever du soleil, par le calme. Vers midi il venta un peu est. L'amiral navigua au nord-nord-est. À la chute du jour le *port du Prince* se trouvait au sud-sud-ouest, et à une distance d'environ sept lieues de l'endroit où était l'amiral. Il vit, précisément à l'est, l'île de *Babeque,* dont il était à soixante milles à peu près. Il navigua toute cette nuit au nord faiblement est *(al nordeste escaso),* fila soixante milles, et en fit douze autres jusqu'à dix heures du matin du mardi, ce qui revient en somme à dix-huit lieues, et au nord-est-quart-nord.

Mardi 20 novembre

Le *Babeque,* ou les îles du *Babeque,* se trouvaient à l'est-sud-est, d'où venait le vent, qui était par conséquent contraire à la navigation de l'amiral. Voyant qu'il ne changeait pas, et que la mer commençait à devenir houleuse, il résolut de retourner au *port du Prince,* d'où il était parti, et qu'il lais-

sait déjà à vingt-cinq lieues derrière lui. Il ne voulut pas aller à l'îlot qu'il appela *Isabelle (Isabela),* dont il n'était qu'à douze lieues, et auquel il aurait pu aller attérir dans cette journée, pour deux raisons : la première, parce qu'il aperçut au sud deux îles qu'il voulait visiter ; la seconde, parce qu'il craignait que les Indiens qu'il avait à bord, et qu'il avait pris à *Guanahani,* nommé par lui *San-Salvador,* et situé à huit lieues seulement de cette île, *Isabela,* ne se sauvassent, se trouvant si près de leur patrie. Il dit qu'il avait besoin de ces Indiens pour les emmener en Castille ; et il pense qu'ils étaient persuadés qu'il les laisserait retourner dans leur pays dès qu'il aurait trouvé de l'or. L'amiral arriva donc dans les parages du *port du Prince,* mais il n'y put aborder, parce qu'il était nuit et que les courans l'en firent décliner au nord-ouest. Il changea encore de direction et tourna la proue au nord-est par un vent fort, mais qui s'adoucit et changea au troisième quart de la nuit. Alors l'amiral tourna la proue est-quart-nord-est. Le vent était sud-sud-est, et devint plein sud au lever de l'aurore ; mais bientôt après il frisa le sud-est *(toboca en el sueste).* L'amiral, au lever du soleil, marqua le *port du Prince,* qu'il avait au sud-ouest, presque quart-ouest, et dont il n'était guère qu'à quarante-huit milles, qui font douze lieues.

Mercredi 21 novembre

Au point du jour on navigua à l'est avec un vent sud : on fit peu de chemin, parce que la mer était contraire ; et à l'heure des vêpres on n'avait fait que vingt-quatre milles, ensuite le vent devint est ; on navigua au sud-quart-sud-est, et au coucher du soleil on avait fait douze milles. L'amiral se troua alors à quarante-deux degrés de la ligne

équinoxiale[1], partie du nord, comme dans le port de *Mares*; mais il dit ici qu'il ne se servira pas de son quartier de réduction *(quadrante)* jusqu'à ce qu'il soit arrivé à terre, et qu'il ait pu le rectifier et le mettre en état. De manière que selon l'amiral ce port devait n'être pas très éloigné, et il avait raison, parce que cela n'était pas possible, à moins que ces îles ne soient à [2] … degrés. Ce qui le portait à croire néanmoins que son quartier de réduction était encore juste, c'est qu'il marquait le nord aussi haut qu'en Castille. Si cela était exact, il devait être bien près de la Floride, et se trouver à la hauteur de cette contrée. Que devenaient, dans ce cas, et où étaient les îles qu'il avait vues la veille et celles vers lesquelles il se dirigeait ? Ce qui le confirmait dans son opinion, c'est qu'il faisait bien chaud, à ce qu'il dit : mais il est clair que s'il eût été près des côtes de la Floride, l'atmosphère, au lieu d'être chaude, eût été froide, au contraire ; et il n'est pas moins évident qu'on ne croit pas qu'il puisse faire chaud en aucun lieu de la terre, situé à *quarante-deux degrés de la ligne*[3], à moins que ce ne soit par suite d'une cause extraordinaire, *per accidens,* ce dont je ne sache pas qu'il y ait encore eu d'exemple. De cette chaleur que l'amiral dit qu'il éprouvait en cet endroit, il inférait que dans ces Indes et dans les parages qu'il parcourait il devait y avoir beaucoup d'or. Martin Alonso Pinzon avec la caravelle *Pinta,* qu'il commandait, se sépara ce jour-là des deux

---

1. Il n'était qu'à 21° de latitude nord. Voyez la note 1, page 90. (M. F. de Nav.)

2. Il y a une lacune semblable dans l'original. *(Idem.)*

3. D'après l'explication donnée par M. de Navarrete (note 1, page 90), les observations de Las Casas n'ont aucun fondement, puisque Colomb se serait trouvé à 21° de l'équateur, et qu'alors il n'est pas étonnant que ce grand navigateur ait écrit qu'à cette latitude la chaleur était assez forte. (D. L. R.)

autres bâtimens, non seulement sans en avoir reçu l'ordre, mais même contre la volonté de l'amiral. Suivant ce dernier, Pinzon agit ainsi par avarice, et parce qu'il avait conçu l'espoir de trouver une grande quantité d'or, avec l'assistance d'un Indien que l'amiral avait fait embarquer à bord de la *Pinta*. Il partit ainsi sans attendre, sans être forcé de s'éloigner par aucun mauvais temps, mais seulement parce qu'il le voulut bien, et de propos délibéré. De plus, l'amiral dit ici : « Pinzon m'a fait et dit bien d'autres choses. »

Jeudi 22 novembre

Pendant la nuit du mercredi il navigua au sud-quart-sud-est par le vent d'est, et fut presque pris de calme : au troisième quart il venta nord-nord-est : l'amiral suivait encore le rumb du sud pour voir cette terre qui lui restait encore à visiter dans cette direction ; mais quand le soleil parut il s'en trouva aussi loin que le jour précédent par suite des courans contraires, et il était encore à quarante milles de la terre. Cette nuit Martin Alonso Pinzon suivit la route de l'est pour aller à l'île de *Babeque,* où les Indiens disent qu'il y a beaucoup d'or. Il naviguait en vue de l'amiral, dont il n'était guère éloigné que de seize milles. Pendant toute la nuit, l'amiral ne perdit pas de vue la terre ; il fit plier ou ferler quelques unes de ses voiles, et tenir toute la nuit le fanal allumé, parce qu'il lui parut que Pinzon venait à lui, ce qu'il aurait fort bien pu faire s'il l'eût voulu, car la nuit était très belle et très claire, et il faisait un vent doux et frais.

Vendredi 23 novembre

L'amiral navigua toute la journée vers la terre, toujours au

sud, par un vent mou, et le courant, loin de lui permettre d'y aborder, l'en tint tellement éloigné, qu'il n'en était pas plus près au coucher qu'au lever du soleil. Le vent était nord-est, et assez bon pour aller au sud, s'il eût été moins faible. Près de ce cap s'en trouve un autre avec lequel il forme embranchement, cap dont le prolongement suit aussi la direction de l'est, et qui fait partie d'une terre que les Indiens qui étaient à bord appelaient *Bohio.* Ils disaient qu'elle était très grande et qu'elle contenait une race qui n'avait qu'un œil au front, et des habitans qu'ils nommaient *cannibales,* qui paraissaient leur inspirer une grande frayeur. Dès qu'ils virent que l'amiral prenait le chemin de cette contrée, la peur les empêchait de parler, parce qu'ils prétendaient que c'étaient des gens qui les mangeaient, et qui étaient très bien armés. L'amiral dit qu'il croit bien qu'il y a en cela quelque chose de vrai, mais que ce devaient être des gens un peu civilisés, puisqu'ils étaient armés. Il pensait qu'ils avaient sans doute fait prisonniers quelques autres Indiens, dont les compatriotes, voyant qu'ils ne revenaient pas, s'étaient imaginé qu'ils avaient été mangés. Ces Indiens n'avaient-ils pas, d'ailleurs, eu la même idée des chrétiens et de l'amiral les premières fois que quelques uns d'entre eux les aperçurent ?

Samedi 24 novembre

L'amiral navigua toute cette nuit, et vers trois heures du jour il prit terre à l'île Plate[1], dans le même lieu où il avait relâché la semaine dernière, quand il allait à l'île de

1. C'est la caïe de *Moa.* (M. F. de Nav.)

Babeque. D'abord, il n'osa pas s'approcher de terre, parce qu'il lui paraissait que la mer se brisait avec violence dans l'intérieur de ce havre, formé par des montagnes. Il arriva enfin à la mer de Notre-Dame, où il y avait une si grande quantité d'îles, et il entra dans le port situé près de l'embouchure de l'entrée des îles. Il dit que s'il eût connu ce port auparavant, et ne se fût pas occupé à visiter les îles de la mer Notre-Dame, il n'aurait pas été dans la nécessité de retourner sur ses pas, quoiqu'il regarde, ajoute-t-il, ce temps comme bien employé, puisqu'il l'avait été à voir les îles dont il vient de parler. Aussitôt qu'il fut arrivé à terre, il envoya la chaloupe et sonda le port ; il y trouva une longue barre *(muy buena barra)* de six brasses de profondeur ; le port en avait jusqu'à vingt, et il était si propre, que le fond était tout sable. L'amiral y entra en tournant la proue au sud-ouest ; mais ensuite il se dirigea vers l'ouest, laissant du côté du nord l'île Plate, qui, avec celle qui lui est presque contiguë, forme dans la mer un lac dans lequel pourraient tenir tous les vaisseaux d'Espagne[1], qui y seraient certainement à l'abri de tous les vents et très en sûreté, même sans amarres. Cette entrée du côté du sud-est, que l'on franchit en tournant la proue au sud-sud-ouest, a, du côté de l'orient, une sortie très profonde et très large ; il est en conséquence facile de passer au milieu desdites îles, ce que peut faire, pour en prendre connaissance, tout navigateur venant du nord, sans se détourner de sa traversée directe. Lesdites îles sont au pied d'une grande

1. Ce doit être le port que Colomb appela *Santa-Catalina* (Sainte-Catherine), parce qu'il arriva la veille de la fête de cette sainte. (Bartolomé de Las Casas.)
Ce ne peut être que le port caïe de *Moa,* dont la description qu'en fait ici l'amiral est très exacte. (M. F. de Nav.)

montagne[1] qui s'étend de l'est à l'ouest ; et celle où l'amiral aborda est très longue, plus longue même et plus élevée que toutes les autres îles semées sur cette côte, où il y en a une infinité ; elle est bordée à l'extérieur, le long de ladite montagne, par un rocher à peu près semblable à une espèce de banc qui arrive jusqu'à l'entrée. Tout ceci est du côté du sud-est ; du côté de l'île Plate il y a aussi un autre rocher beaucoup plus petit que celui du sud-est. Ainsi donc il y a entre ces deux îles, comme cela a déjà été dit, une grande largeur et beaucoup de profondeur. Aussitôt qu'ils furent entrés dans l'intérieur du même port, ils virent, du côté du sud-est, un grand et superbe fleuve qui contenait plus d'eau que tous ceux qu'ils avaient vus jusqu'alors, et dont l'eau se conservait douce jusqu'à la mer. Il existe un banc de sable à son embouchure ; mais en pénétrant dans l'intérieur, il a huit et neuf brasses de profondeur ; ses rives, ainsi que celles des autres fleuves, sont garnies de palmiers et de beaucoup d'autres arbres.

Dimanche 25 novembre

Avant le lever du soleil l'amiral monta dans la chaloupe, et alla voir un cap ou pointe de terre[2] située au sud-est de la petite île Plate, à une distance d'une lieue et demie, parce qu'il lui paraissait qu'il devait y avoir quelque bonne rivière. En effet, à l'entrée du cap, du côté du sud-est, et après avoir fait un trajet de deux portées d'arbalète, il aperçut un grand ruisseau d'une eau très limpide, qui descen-

1. Les chaînes de montagnes de *Moa. (Idem.)*

2. C'est la pointe du *Mangle* ou du *Guarico. (Idem.)*

dait depuis le haut jusqu'au pied d'une montagne, en faisant un grand bruit ; il alla à ce ruisseau, et il y vit briller quelques pierres tachetées de couleur d'or[1]. Il se ressouvint alors qu'à l'embouchure du fleuve *Tejo*, près de la mer, on trouva de l'or, et il lui parut certain qu'il devait y en avoir ici[2]. Il fit choisir plusieurs de ces pierres pour les porter au Roi et à la Reine. Au moment où on faisait ce choix, les mousses jetèrent des cris en disant qu'ils voyaient des forêts de pins[3]. L'amiral regarda du côté de la montagne, et il en vit de si beaux et de si grands, qu'il n'exagérait nullement en disant qu'ils étaient droits comme des fuseaux, et d'une grosseur ainsi que d'une élévation prodigieuses. Il se réjouit de voir qu'on pouvait construire des vaisseaux en ce pays, et qu'il y avait de quoi y faire des planches et des mâts pour les plus grands vaisseaux d'Espagne ; il vit des chênes et des arbousiers, et un beau fleuve, et il appareilla pour faire des moulins à scier des planches *(sierras de agua)*. L'élévation et la beauté des montagnes rendaient la terre et l'air plus tempérés en ce lieu, que l'amiral ne les avait trouvés jusque-là. Il vit sur la plage beaucoup d'autres pierres, toutes roulées par le fleuve ; les unes étaient couleur de fer, et les autres, selon l'opinion de plusieurs personnes de l'équipage, provenaient de mines d'argent. C'est là qu'il prit une antenne

---

1. Ce devaient être des pierres de marguerite *(piedras de margarita)*. (Bartolomé de Las Casas.)
Beaucoup de sortes de pierres peuvent avoir des taches couleur d'or, dues à des pépites, à des mica, ou à quelques autres substances. Une semblable discussion n'indique rien de précis. (C. R.)

2. Il n'y a aucun doute qu'il y en avait. (Bartolomé de Las Casas.)

3. Il est vrai qu'il y a en cet endroit des pins admirables. *(Idem.)*

et un mât pour la misaine de la caravelle *Niña*. Il arriva à l'embouchure du fleuve, et entra dans une anse *(una cala)*[1] très vaste et très profonde, située au pied de ce cap, du côté du sud-est, et dans laquelle tiendraient cent vaisseaux sans ancres ni amarres. Le port qui la termine est tel, que les yeux n'en ont jamais vu de semblable. Les montagnes de ce cap sont très hautes ; de chacune d'elles descendent en abondance des eaux limpides, et elles sont toutes remplies de pins, et couvertes, ainsi que les plaines, de petits bois remplis de divers arbres très variés, et tous plus beaux les uns que les autres. L'amiral laissait derrière lui deux ou trois fleuves. Il fait au Roi et à la Reine un éloge pompeux de tout ce pays, et il annonce qu'il a éprouvé une jouissance et une satisfaction extrêmes de l'avoir vu, et surtout d'avoir trouvé de si beaux pins, parce qu'on pouvait construire en cet endroit autant de vaisseaux qu'on désirerait, en y apportant toutes les matières, objets et agrès nécessaires, excepté du bois et de la poix-résine, que l'on trouve là en quantité. L'amiral affirme que son éloge n'équivaut pas à la centième partie de la vérité : il dit qu'il plut à notre Seigneur de lui montrer toujours une chose meilleure qu'une autre, et que jusqu'à présent il avait été toujours de bien en mieux dans toutes ses découvertes, tant à l'égard du sol, des arbres, des plantes, des fruits et des fleurs qu'en ce qui est relatif aux personnes ; et il ajoute qu'il a trouvé partout des différences, et dans les productions et dans les habitans, et qu'il n'est pas d'endroit où il n'ait remarqué ces gradations. Il a observé la même chose dans les ports et dans la qualité des eaux. Il dit enfin que puisque toutes ces merveilles

1. C'est le port de *Jaragua*. (M. F. de Nav.)

excitent à un si haut degré l'admiration de ceux qui les voient, elles feront bien plus d'impression sur l'esprit de ceux qui en liront seulement la description ; et que personne même ne pourra, sans les voir, croire à leur réalité.

Lundi 26 novembre

Dès le point du jour l'amiral leva les ancres du port de Sainte-Catherine *(Santa-Catalina)* où il était dans l'île Plate, et il navigua le long de la côte par un faible vent sud-ouest dans la direction du cap *del Pico*[1], qui était au sud-ouest. Il arriva à ce cap un peu tard, parce que le temps devint calme ; et quand il fut arrivé, il aperçut un autre cap au sud-est-quart-est éloigné d'environ soixante milles. Il donna à ce dernier le nom de cap de *Campana*[2], et il n'y put arriver de jour, parce que le temps redevint encore entièrement calme. Il fit dans toute cette journée trente-deux milles, qui équivalent à huit lieues. Il reconnut, pendant ce court trajet, des ports très remarquables[3] dont il prit note et dont tous les mariniers étaient émerveillés. Il reconnut en même temps cinq grands fleuves, car il longeait toujours la côte pour bien voir tout ce qui s'y trouvait. Tout ce pays est formé de montagnes très hautes et très belles, qui ne sont ni arides ni composées de rochers ; elles sont toutes, au contraire, aisées à parcourir, et on y voit de très belles val-

1. C'est la pointe du *Mangle* ou du *Guarico. (Idem.)*

2. C'est la pointe *Vaez*. *(Idem.)*

3. Parmi les neuf ports que l'amiral dit qu'il reconnut et signala dans cette partie de la côte, on doit distinguer le golfe *Yamanique,* et les ports de *Jaragua,* de *Taco,* de *Cayaganucque,* de *Nava* et de *Maravi*. *(Idem.)*

lées ; et ces vallées, ainsi que les montagnes, étaient couvertes d'arbres élevés et verts, qui faisaient plaisir à voir, et qui paraissaient être des forêts de pins. Derrière le susdit cap *del Pico,* du côté du sud-est, il y avait deux petites îles, qui ont chacune environ deux lieues de circonférence ; on y trouve trois superbes ports et deux grands fleuves. L'amiral ne vit sur toute cette côte, depuis la mer, aucune peuplade : il serait cependant possible qu'il y en eût ; ce que plusieurs indices portent à croire, car, en quelque endroit qu'on descendit à terre, on trouvait des signes, et en particulier des restes de feux, qui prouvaient qu'elle était habitée. L'amiral crut que la terre qu'il avait vue ce jour-là au sud-est du cap de *Campana* était l'île que les Indiens appelaient *Bohio* ; et il se fondait sur la distance qui sépare ledit cap de cette île. Il dit que tous les insulaires qu'il a trouvés jusqu'à ce jour ont une crainte extrême des habitans de *Caniba* ou *Canima,* qu'ils disent demeurer dans cette île de *Bohio,* laquelle doit être très grande, ainsi qu'elle le paraît ; et il croit que les cannibales vont attaquer dans leur pays, et prendre jusque dans leurs propres maisons les autres insulaires, qui sont très lâches et ne savent faire usage d'aucune arme pour leur défense. L'amiral pensait que le voisinage de ces hommes de *Caniba* est le motif qui a déterminé les Indiens qu'il avait à bord à ne pas construire leurs bourgades sur les côtes de la mer ; et il ajoute que lorsque ces derniers le virent prendre la direction de *Bohio,* ils furent tellement frappés de l'idée qu'ils allaient être mangés, que cette crainte, dont rien ne pouvait les guérir, les empêchait de parler. Ils disaient que les anthropophages n'avaient qu'un œil et une figure de chien, et l'amiral croyait qu'ils mentaient, et que ces prétendus cannibales devaient être des sujets du *Grand Can,* qui venaient prendre les insulaires pour les réduire en captivité.

Mardi 27 novembre

Hier, au coucher du soleil, l'amiral arriva près d'un cap, qu'il appela *Campana.* Quoique le ciel fût clair et serein, et quoiqu'il eût sous le vent cinq ou six ports admirables, il ne voulut pas néanmoins aller à terre pour ne pas retarder la marche de son voyage et l'accomplissement de son but principal. Le vent d'ailleurs était faible, et il s'arrêtait toujours plus qu'il ne voulait, entraîné par le désir et la jouissance qu'il avait de voir et d'admirer la beauté et la fraîcheur de ces pays, de quelque côté qu'il y pénétrât. Pour toutes ces raisons, il se tint cette nuit en panne et temporisa jusqu'au jour. Et comme les courans, extrêmement rapides, l'avaient repoussé cette nuit à plus de cinq ou six lieues au sud-est, vis-à-vis de l'endroit où il se trouvait à la chute du jour, endroit qui lui avait paru être la terre de *Campana,* et que, d'un autre côté, le cap auquel il avait donné ce nom lui semblait formé par une grande ouverture, qu'il croyait séparer une terre d'une autre, et faire comme une île au milieu, il résolut de retourner sur ses pas par le vent sud-ouest, et il arriva au lieu où l'ouverture avait paru se trouver. Il reconnut que ce n'était qu'une grande baie[1], à l'extrémité de laquelle, du côté du sud-est, se trouve un cap sur lequel est une montagne[2] haute et carrée, qui de loin paraissait une île. Le vent devint nord, et l'amiral reprit alors la direction du sud-est pour courir la côte et découvrir tout ce qu'il y avait à y voir. Il vit bientôt au pied de ce cap de *Campana* un port admirable et un

1. C'était le port de *Baracoa. (Idem.)*

2. C'était le mont de *Yunque. (Idem.)*

grand fleuve, et à un quart de lieue de là un autre fleuve, et encore à une demi-lieue de celui-ci un autre fleuve, et à une autre demi-lieue de ce dernier un autre fleuve, et à une lieue de là un autre fleuve, et une autre lieue après encore un fleuve qui n'était séparé que par un quart de lieue d'un autre fleuve, à une lieue duquel s'en trouvait un dernier très grand et à une distance d'environ vingt milles du cap de *Campana* situé au sud-est de tous ces fleuves. La plupart de ces fleuves ont des embouchures grandes, larges et propres *(limpias)* ; leurs ports admirables sont capables de contenir des bâtimens de la plus grande dimension, et n'ont ni bancs de sable, ni rochers, ni récifs. Arrivant ainsi en longeant la côte au sud-est du dernier de ces fleuves, il trouva une grande peuplade[1], la plus grande qu'il eût encore rencontrée jusqu'à ce jour ; et il vit venir au rivage de la mer une multitude infinie de gens entièrement nus et armés de zagaies, qui poussaient de grands cris. Comme il désirait parler avec eux, il ferla les voiles, aborda, et envoya les chaloupes du vaisseau et de sa caravelle, disposées de manière à ce que ceux qui les montaient ne pussent faire aucun mal aux Indiens ni en recevoir de leur part, et il prescrivit à ses gens de leur donner quelques petits objets choisis parmi les marchandises de pacotille qu'il avait apportées. Les Indiens firent mine de ne pas les laisser sauter à terre et de vouloir leur résister, mais voyant que les chaloupes s'approchaient davantage de terre, et que ceux qui étaient dedans n'avaient pas peur d'eux, ils s'éloignèrent du bord de la mer. Les chrétiens croyant que les Indiens n'auraient pas peur si deux ou trois d'entre eux

1. Celle de *Baracoa*. *(Idem.)*

seulement descendaient des chaloupes, ne sortirent qu'au nombre de trois, en criant à ces sauvages de ne rien craindre, et cela dans leur langue, car ils en avaient appris quelques mots par la conversation de ceux qui étaient à bord ; mais ils se mirent tous à fuir, sans qu'il en restât un seul grand ni petit. Les trois chrétiens allèrent aux maisons, qui sont de paille et de la forme de toutes celles qu'ils avaient vues : ils ne trouvèrent dedans ni habitans ni meubles, ni quoi que ce soit. Ils retournèrent à leurs vaisseaux, et levèrent les voiles vers le milieu du jour pour se rendre à un beau cap qu'ils découvraient à l'est, et dont ils pouvaient être éloignés d'environ huit lieues. L'amiral, après avoir fait une demi-lieue dans la même baie, vit du côté du sud un port très remarquable[1], et du côté du sud-est des terres merveilleusement belles, semblables à une plaine couverte de monticules et entourée de grandes montagnes. On apercevait dans cette vaste plaine de grands feux, de grandes peuplades, et des terres parfaitement labourées, ce qui détermina l'amiral à se diriger vers ce port, et à tenter de prendre langue avec les habitans, ou de communiquer avec eux d'une manière ou d'autre. Il dit que ce port était tel, que s'il avait loué les autres, il devait louer celui-ci beaucoup plus encore à cause des terres dont il est entouré, de leur température, des peuplades qu'elles renferment et de leurs environs. Il dit des merveilles de la beauté de la terre et de celle des arbres, parmi lesquels se trouvent beaucoup de pins et de palmiers[2], et il n'en dit pas

1. C'est le port de *Baracoa*. *(Idem.)*

2. Partout où il y a des palmiers d'une grande hauteur, la terre est très fertile. (Bartolomé de Las Casas.)

moins de la grande plaine qui s'étend vers le sud-est, et dont la superficie n'est pas entièrement plate *(no es llana de llano),* mais offre une plaine composée de monticules aplatis et peu élevés. Cette plaine de laquelle sortent plusieurs gros ruisseaux qui descendent de ces monticules est, selon l'amiral, la plus belle chose du monde. Quand le vaisseau eut abordé, l'amiral sauta dans la chaloupe pour sonder le port, qui a à peu près la forme d'une écuelle, et quand il fut près de son entrée sud, il trouva l'embouchure d'un fleuve qui avait assez de largeur pour qu'une galère y entrât. Cette embouchure était tournée de manière qu'on ne l'apercevait qu'au moment même où l'on allait y entrer, et lorsqu'on y était arrivé, on voyait qu'elle avait une largeur de cinq brasses, ce qui était la dimension en longueur de la chaloupe ; elle en avait huit de profondeur. En la parcourant, c'était une chose merveilleuse de voir la fraîcheur de ce climat, la beauté des arbres qui couvraient les deux rives du fleuve, dont les eaux limpides, et les environs peuplés d'une multitude d'oiseaux, et offrant partout le spectacle le plus agréable, rendaient ce lieu si enchanteur que l'amiral écrit qu'il crut qu'il ne pourrait s'en arracher. Il disait aux hommes qui l'accompagnaient que pour faire au Roi et à la Reine le récit de ce qu'ils voyaient, mille langues ne suffiraient pas plus pour le raconter que sa main pour l'écrire, car il lui semblait qu'il se trouvait au milieu d'illusions et de prestiges. Il exprimait le désir que beaucoup d'autres personnes prudentes et de considération vissent toutes ces merveilles, sur lesquelles il est certain, dit-il, qu'elles porteraient un jugement aussi avantageux que lui *(no encarecieran estas cosas menos que él).* Ici l'amiral dit de plus les paroles suivantes : « Quels seront les avantages que l'on peut retirer de la possession de ce pays, c'est ce que je n'écris pas. Il est

certain, grand Roi et grande Reine, qu'il doit y avoir une infinité de choses très avantageuses là où se trouvent de telles terres. Mais je ne m'arrête dans aucun port, parce que je veux voir le plus de contrées qu'il me sera possible, afin d'en faire la description à Vos Altesses. J'éprouve malheureusement l'inconvénient de ne pas savoir la langue qu'on y parle, et leurs habitans ne me comprennent pas, et ni moi ni les miens nous ne les comprenons pas davantage. Quant aux Indiens que j'emmène avec moi, bien souvent j'entends le contraire de ce qu'ils veulent me dire[1], et je n'ai pas non plus beaucoup de confiance en eux, parce qu'ils ont déjà tenté plusieurs fois de s'enfuir. Quant à présent, s'il plaît à notre Seigneur, je verrai le plus que je pourrai, et petit à petit je parviendrai à comprendre la langue et à connaître les lieux, et je ferai enseigner cette langue à des personnes de ma maison, car j'ai remarqué qu'elle est la même jusqu'à présent, et c'est plus tard qu'on connaîtra tous les avantages que peuvent procurer toutes ces contrées, et qu'on travaillera à rendre tous les habitans chrétiens, ce qui sera facile et d'une prompte exécution, car ils n'ont aucun culte et ne sont pas idolâtres. Vos Altesses feront construire dans ces parages des villes et des forteresses, et ces pays seront bientôt convertis. Je certifie à Vos Altesses qu'il ne me paraît pas qu'il puisse y avoir sous le soleil un pays plus fertile, d'une température plus agréable et plus régulière, mieux pourvu d'eaux abondantes, bonnes et saines, et bien différentes de celles des rivières de Guinée, qui n'engendrent que la maladie et la contagion. Car, grâce à notre Seigneur, pas un seul des gens de mon équi-

1. Ce défaut d'intelligence a donné lieu, dans cette relation, à beaucoup de fautes dans les citations ou dans l'orthographe des noms propres. (M. F. de Nav.)

page n'a éprouvé jusqu'à ce jour le moindre mal de tête, pas un seul n'a été au lit pour cause de maladie, à l'exception d'un seul qui souffrait de la pierre, qui en avait souffert toute sa vie, et qui s'est trouvé guéri après les deux premières journées de notre séjour dans ce pays ; ce que je dis se rapporte à l'équipage des trois vaisseaux. Aussi, dès qu'il aura plu à Dieu que Vos Altesses envoient ici des hommes instruits, ou qu'il y en vienne, elles reconnaîtront la vérité de tout ce que j'avance, lorsque j'ai parlé plus haut de la découverte que je fis d'une position favorable pour la construction d'une ville et d'une forteresse près du fleuve de *Mares,* en raison de la bonté du port qu'il y a en cet endroit, et de la beauté de ses environs. Il est certain que tout ce que j'ai dit alors était la pure vérité ; mais il n'y a pas de comparaison entre ces lieux et ceux où je me trouve en ce moment. On ne peut en établir non plus entre la *mer de Notre-Dame* et les parages que je parcours en ce moment, parce qu'ici il doit y avoir dans l'intérieur des terres des peuplades considérables, une immense population et une infinité de choses du plus grand intérêt ; et ici surtout, comme dans tout ce que j'ai découvert précédemment, et dans tout ce que j'espère encore découvrir avant mon retour en Castille, je dis que la chrétienté aura de grands rapports à établir, et l'Espagne, à laquelle tout doit être soumis, bien plus que les autres États. J'ajoute que Vos Altesses ne doivent permettre à aucun étranger[1] de mettre le pied dans ce pays et d'avoir la moindre communication s'il n'est chrétien et catholique, car tel a été le but des découvertes

1. Voyez avec quel fondement nos lois des Indes ont adopté ce conseil de Colomb, d'autant plus impartial qu'il était donné par un étranger, quoique déjà naturalisé en Espagne. *(Idem.)*

que j'ai faites par ordre de Vos Altesses, et elles n'ont été entreprises que pour servir à la propagation et à la gloire de la religion chrétienne. » Ce sont les propres paroles de l'amiral. Il entra dans le fleuve à l'embouchure duquel il était, et en faisant le tour du port[1], il vit de chaque côté de cette embouchure de charmantes plantations et une espèce de jardin délicieux ; puis en remontant le fleuve, il découvrit plus haut qu'il donnait une partie de ses eaux à divers bras, et il trouva une pirogue ou canot fait d'une seule pièce et aussi grand qu'une fuste[2] de douze bancs. Ce canot était très beau, placé sur des madriers dans un chantier ou hangar construit en bois et couvert de grandes feuilles de palmiers, de manière que ni le soleil ni l'eau ne pouvaient l'endommager. L'amiral dit que la bonté du port, des eaux et des terres, la beauté des environs et l'abondance du bois rendaient ce lieu extrêmement propre à la construction d'une ville et d'une forteresse.

Mercredi 28 novembre

L'amiral resta ce jour-là dans ce port, parce qu'il pleuvait et que le temps était très couvert. Il eût pu cependant courir toute la côte, parce que le vent, qui était sud-ouest, lui aurait soufflé en poupe ; mais comme il ne pouvait bien voir la terre, et qu'il est dangereux de longer une côte qu'on ne connaît pas bien, il jugea plus prudent de ne pas partir. Les gens de l'équipage descendirent à terre pour laver leur linge,

1. Le port de *Baracoa*. *(Idem.)*

2. La fuste est une sorte de bâtiment long et peu élevé sur l'eau, qui va à l'aviron et à la voile. (D. L. R.)

et quelques uns d'entre eux trouvèrent de grandes peuplades, mais dont toutes les maisons étaient vides, parce que tous les habitans avaient pris la fuite. Ces mariniers revinrent le long d'un autre fleuve, situé plus bas, et plus grand que celui à l'embouchure duquel étaient les vaisseaux.

Jeudi 29 novembre

Comme il pleuvait et que le ciel était toujours très couvert, on ne partit pas encore. Quelques uns des chrétiens arrivèrent à une autre peuplade située vers le nord-ouest, et ne trouvèrent dans les maisons ni aucune personne ni aucune espèce de chose, mais ils rencontrèrent dans le chemin un vieillard qui n'eut pas la force de les éviter. Ils le prirent, lui dirent qu'ils ne voulaient pas lui faire de mal, et lui donnèrent quelques objets de pacotille, puis le laissèrent aller. L'amiral aurait voulu le voir pour le faire habiller et pour obtenir de lui quelques informations, car il s'intéressait beaucoup au bonheur de cette contrée ; il était charmé des avantages qu'elle présentait pour l'établissemen d'une colonie, et il jugeait qu'elle devait être garnie de grandes peuplades. Les gens de l'équipage trouvèrent dans une maison un pain de cire[1] que l'amiral apporta au Roi et à la Reine. Il dit qu'où il y a de la cire il doit y avoir aussi mille autres bonnes choses. Les mariniers trouvèrent aussi dans une maison une tête d'homme placée dans un panier d'osier *(cestillo)* et recouverte d'un autre panier également d'osier, le tout suspendu à un pilier de la maison. Ils en trouvèrent une autre disposée absolument de la même

1. Cette cire était venue du Yucatan dans ce pays, et cela me fait croire que cette terre dépendait de Cuba. (Bartolomé de Las Casas.)

façon dans un autre hameau. L'amiral crut que ces têtes devaient être celles de quelques uns des principaux habitans de ces lieux, parce que ces maisons y étaient construites de manière à ce qu'un grand nombre de personnes logeassent dans une seule, d'où il inférait que tous devaient être parens et descendus d'une souche commune.

Vendredi 30 novembre

L'amiral ne put partir, parce que le vent, qui soufflait de l'est, était contraire au chemin qu'il voulait suivre. Il envoya huit hommes bien armés, et avec eux deux des Indiens qu'il avait à bord, pour qu'ils vissent les peuples de l'intérieur du pays, et y prissent langue. Ils arrivèrent à beaucoup de maisons, dans lesquelles ils ne trouvèrent personne ni aucune chose, car tous les habitans avaient pris la fuite. Ils virent quatre jeunes gens qui étaient occupés à creuser *(cavando)* dans leurs champs, et qui se mirent à fuir dès qu'ils aperçurent les chrétiens, qui ne purent les attraper. Les mariniers firent, à ce qu'ils disent, beaucoup de chemin. Ils virent un grand nombre de peuplades, une terre très fertile, toute labourée, et de grands fleuves ou rivières. Ils remarquèrent auprès de l'une d'elles une très belle pirogue ou canot fait d'une seule pièce, long de quatre-vingt-quinze palmes, et dans lequel cent cinquante personnes pouvaient se placer aisément et naviguer.

Samedi 1er décembre

La même cause, celle du vent contraire, et une grande pluie qui survint empêchèrent l'amiral de partir. Il fit placer et fixer sur des roches vives une grande croix, à l'entrée de ce

port, qu'il appela, je crois, *Puerto Santo.* Ce port est défendu par une pointe qui se trouve à son entrée vers la partie du sud-est. Celui qui voudra y pénétrer, devra se porter davantage du côté de la pointe nord-ouest plutôt que de celle du sud-est, parce qu'il y a à la vérité, au pied de l'une et de l'autre, le long de chacune des roches qui les dominent *(junto con la peña),* douze brasses de profondeur sur un fond très propre *(muy limpio)* ; mais à l'entrée du port, et en inclinant vers la pointe du sud-est, il y a un bas-fond qui est presque à fleur d'eau, et assez éloigné de la pointe pour qu'on puisse passer au milieu, s'il y avait nécessité, car au pied du bas-fond comme au pied du cap, la profondeur est de douze à quinze brasses, et en entrant dans le port il faut tourner la proue vers le sud-ouest.

Dimanche 2 décembre

Le vent fut encore contraire et par conséquent l'amiral ne put pas partir. Il dit qu'il souffle toutes les nuits un vent de terre, mais que tous les vaisseaux qui seraient dans ce port n'y doivent pas craindre la tempête la plus terrible, parce que les bas-fonds qui sont à l'entrée empêchent ce vent d'y faire le moindre dégât, etc. L'amiral dit, en outre, qu'un de ses mousses trouva, à l'embouchure du fleuve, certaines pierres qui paraissaient contenir de l'or ; qu'il les emporte pour les montrer au Roi et à la Reine, et qu'il y a de grands fleuves à une portée d'escopette de ce port.

Lundi 3 décembre

Comme le temps était toujours contraire, l'amiral ne partit pas encore, et résolut d'aller voir un très beau cap, situé

à un quart de lieue du port du côté du sud-est. Il alla avec les chaloupes et quelques hommes armés. Il y avait au pied du cap l'embouchure d'un beau fleuve[1] ; il tourna sa proue vers le sud-est pour y entrer, et reconnut que cette embouchure était large de cent pas et profonde d'une brasse ; mais en pénétrant dans l'intérieur du fleuve, la profondeur était de douze, de cinq ou de quatre brasses, et toujours au moins de deux, et tous les vaisseaux qui sont en Espagne pourraient s'y ranger. Laissant un bras de ce fleuve, l'amiral alla au sud-est, et trouva une petite anse, dans laquelle il vit cinq pirogues très grandes que les Indiens appellent canots. Elles étaient à peu près semblables à des fustes, très belles, et si bien travaillées, que l'amiral dit que c'était un plaisir de les regarder. Toutes les terres qu'il vit et découvrit du pied de la montagne étaient parfaitement cultivées. Accompagné de ses gens il était sous des arbres très épais, et suivant avec eux un chemin qui aboutissait à ces canots, ils arrivèrent à un chantier très bien ordonné, et si bien couvert que ni le soleil ni l'eau ne pouvaient endommager les canots qui s'y construisaient. Il y en avait un, creusé comme tous les autres dans une seule pièce de bois, qui était bien aussi grand qu'une fuste de dix-sept bancs. C'était un plaisir d'en voir la beauté et d'admirer tout le travail dont il était orné. L'amiral monta ensuite sur une montagne, dont il trouva que le sommet était une surface plane et semée de beaucoup de fruits de la terre, parmi lesquels on remarquait de très belles citrouilles *(calabazas)*. Il se plut à examiner toute la cime de cette montagne, au milieu de laquelle on voyait une grande peuplade : il

1. Le fleuve *Boma*. (M. F. de Nav.)

s'avança et se trouva tout à coup au milieu de ses habitans, qui ne s'y attendaient nullement, et qui tous, hommes et femmes, se mirent à fuir dès qu'ils l'aperçurent. Celui des Indiens que l'amiral avait à son bord, et qui l'accompagnait en cette occasion, rassura ces habitans, en leur disant qu'ils n'eussent aucune crainte, que ces étrangers étaient de bonnes gens. L'amiral leur fit donner des grelots, des bagues de laiton et des billes de verre jaunes et vertes, ce qui les rendit très contens. Ayant vu qu'ils n'avaient ni or ni aucune autre chose précieuse, l'amiral jugea qu'il convenait de les laisser tranquilles, ce qu'il fit après s'être assuré que toute la contrée était peuplée, et que tous les naturels s'étaient enfuis de peur. L'amiral certifie au Roi et à la Reine que dix hommes en feraient fuir dix mille. Ils sont si lâches et si craintifs qu'ils ne portent d'autres armes que des bâtons, au bout desquels en est ajusté un autre très court, très aigu et durci au feu. L'amiral résolut de s'en retourner. Il dit qu'il leur ôta adroitement leurs bâtons en les leur faisant tous échanger, ce qu'ils firent volontiers. Dès qu'il fut de retour avec ses gens dans l'endroit où ils avaient laissé les chaloupes, il envoya quelques chrétiens à l'endroit par où ils étaient montés, parce qu'il croyait y avoir aperçu une grande ruche *(colmenar)*. Avant qu'ils fussent revenus beaucoup d'Indiens se réunirent, et vinrent à l'endroit où étaient les chaloupes dans lesquelles l'amiral était déjà rentré avec tout son monde. L'un d'eux s'avança dans la rivière près de la poupe de la chaloupe, et fit un long discours que l'amiral ne comprenait pas, mais il remarqua que pendant qu'il dura les autres Indiens levaient de temps en temps les mains vers le ciel et poussaient un grand cri. L'amiral pensait qu'ils l'assuraient que son arrivée leur faisait beaucoup de plaisir, mais il vit bientôt l'Indien qu'il avait avec lui

changer de couleur, et devenir jaune comme de la cire et tout tremblant. Puis cet Indien lui dit par signes qu'il fallait qu'il sortît promptement du fleuve, parce qu'on voulait les tuer ; il s'approcha ensuite d'un chrétien qui avait une arbalète armée qu'il montra aux Indiens, et l'amiral comprit qu'il leur disait que les chrétiens les tueraient tous, parce que cette arbalète portait loin et donnait la mort. Il prit aussi une épée, la tira du fourreau, et la montra en faisant les mêmes menaces, qui firent immédiatement prendre la fuite à tous les Indiens, et néanmoins l'Indien tremblait toujours, tant il avait peu de cœur et de courage, quoiqu'il fût grand et vigoureux. L'amiral ne voulut pas sortir du fleuve ; il le fit, au contraire, remonter, et s'avança dans les terres jusqu'à l'endroit où se trouvaient un grand nombre d'Indiens, tous peints en rouge, et nus comme leur mère les avait mis au monde. Quelques uns avaient sur la tête des panaches et d'autres plumes, et tous portaient un faisceau de zagaies. « Je m'approchai d'eux, je leur donnai quelques bouchées de pain, puis je leur demandai leurs zagaies, et je leur donnai en retour, aux uns un petit grelot, aux autres une bague de cuivre, à d'autres enfin des billes, de manière que tous s'apaisèrent et vinrent aux chaloupes, où ils cédaient avec joie tout ce qu'ils avaient pour la moindre chose qu'on leur donnât en échange. Les mariniers avaient tué une tortue dont l'écaille était en morceaux dans la chaloupe. Les mousses en donnaient un morceau gros comme l'ongle aux Indiens, qui leur remettaient en retour un faisceau de zagaies. Ces gens (dit l'amiral) ressemblent aux Indiens que j'ai déjà trouvés ; ils ont la même croyance, sont persuadés que nous venons du ciel, donnent tout ce qu'ils ont pour la moindre bagatelle qu'on leur présente, sans dire que c'est peu ; et je crois qu'ils en feraient de

même des épiceries et de l'or s'ils en avaient. Je vis une belle maison, pas très grande, et qui avait deux portes comme elles sont presque toutes ; j'y entrai, et j'y vis un ouvrage admirable, comme qui dirait des espèces de chambres faites d'une certaine manière que je ne pourrais décrire, et à la partie supérieure desquelles étaient suspendus des limaçons et d'autres choses. Je crus que c'était un temple ; j'appelai les Indiens, et je leur demandai par signes s'ils y faisaient leurs prières ; ils me dirent que non. L'un d'eux monta en haut, et il nous offrit tout ce qu'il y avait : j'en acceptai quelque chose. »

Mardi 4 décembre

L'amiral mit à la voile avec un vent faible, et sortit de ce port, qu'il nomma *puerto Santo.* À une distance de deux lieues il vit un beau fleuve dont il a parlé hier ; il longea la côte, qui, après qu'il eut passé le cap sus-mentionné, s'étendait de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest jusqu'au *cap Joli (cabo Lindo)*[1], qui est à l'est-quart-sud-est du cap *del Monte,* et en est éloigné de cinq lieues. Une lieue et demie après le cap *del Monte,* il y a un grand fleuve un peu étroit, qui paraissait avoir une bonne entrée, et qui est très profond ; trois quarts de lieue plus loin, l'amiral vit un autre fleuve extrêmement large, et dont le cours doit être immense. Son embouchure, où l'on ne trouve aucun banc de sable, avait bien une largeur d'une centaine de pas et une profondeur de huit brasses, par conséquent une bonne entrée. L'amiral envoya une chaloupe pour la sonder et l'exami-

1. C'est la pointe *del Fraile. (Idem.)*

ner, et les marins qu'il chargea de cette commission reconnurent, outre sa largeur et sa profondeur, que l'eau douce de ce fleuve pénètre assez avant dans la mer, et qu'il est un des plus considérables qu'ils eussent vus jusqu'alors. Ils jugèrent qu'il devait y avoir un grand nombre de peuplades le long de ses rives. Après le cap *Lindo,* il y a une grande baie qui serait un bon passage par est-nord-est, sud-est et sud-sud-ouest.

Mercredi 5 décembre

L'amiral resta toute la nuit en panne *(anduvo á la corda)* sur le cap *Lindo,* où il était au coucher du soleil, pour voir la terre, qui s'étendait vers l'est, et dès le point du jour il vit un autre cap[1] à deux lieues et demie à l'est. Après l'avoir passé, il reconnut que la côte tournait au sud, puis inclinait vers le sud-ouest, et il découvrit ensuite un cap très beau et très haut, situé dans ladite direction, et qui était éloigné de sept lieues du précédent ; il aurait voulu y aller, mais comme il désirait passer à l'île de *Babeque,* qui se trouvait au nord-est, d'après les indications fournies par les Indiens qu'il avait à son bord, il renonça à ce projet ; il ne put cependant pas se rendre non plus à Babèque, parce que le vent était nord-est. En poursuivant sa route, il aperçut terre vers le sud-est[2]. C'était une île très grande, sur laquelle il dit que les Indiens lui avaient donné des renseignemens, et qu'ils nommaient *Bohio.* Cette île était très peuplée. Il dit

1. C'est la pointe de *los Azules. (Idem.)*

2. C'est l'île Espagnole, à ce qu'il paraît. (Bartolomé de Las Casas.)
Cela est exact. (M. F. de Nav.)

aussi que les habitans de *Cuba* ou *Juana*[1] et des autres îles, ont une grande peur de ceux de Bohio, parce qu'ils prétendent qu'ils mangent les hommes. Les Indiens lui racontaient encore par signes d'autres choses très merveilleuses. L'amiral ne dit pas qu'il y ajoutât foi, mais qu'il pensait que les habitans de l'île de Bohio devaient avoir plus d'intelligence et d'adresse que les autres Indiens, puisqu'ils les faisaient prisonniers ; et il ajouta que ces derniers n'avaient ni cœur ni courage. Comme le temps était nord-est, inclinant un peu vers le nord, il se détermina à abandonner l'île de *Cuba* ou *Juana,* que sa grandeur lui avait fait croire jusqu'alors être un continent, car il avait longé l'une de ses côtes pendant un espace de cent vingt lieues au sud-est *(por que bien habria andado en un parage ciento y veinte leguas).* Il partit donc, et se dirigea vers le sud-est-quart-est, parce que la terre qu'il avait vue se montrait au sud-est. Il assurait sa marche en prenant ce rumb, car le vent tourne toujours du nord au nord-est, et du nord-est à l'est et au sud-est. Le vent devint très fort, et l'amiral déploya toutes ses voiles ; la mer était belle et unie, le courant aidait tellement à la navigation, que depuis le matin jusqu'à une heure après midi, l'amiral fit huit milles par heure, et il ne s'était pas écoulé tout-à-fait six heures pendant cet intervalle, parce qu'on dit que, dans ces contrées, les *nuits durent près de quinze heures*[2]. Il fila ensuite deux milles par heure, et à peu près de même jusqu'au coucher du soleil, qu'il se trouva avoir

1. Une conséquence de ce passage, c'est que l'amiral aurait donné à l'île de Cuba le nom de *Juana.* (Bartolomé de Las Casas.)

2. La partie la plus septentrionale de Saint-Domingue est à environ 20° de latitude nord. Lorsque le soleil est au solstice d'hiver, sa déclinaison est de 23° 27', et la nuit, qui alors est la plus longue de l'année, n'est pas de plus de 13 h 14',

fait quatre-vingt-huit milles, qui font vingt-deux lieues, le tout au sud-est. Comme la nuit s'approchait, il détacha la caravelle *Niña,* qui était bonne volière, pour qu'elle allât en avant, et vînt voir le port avant la chute complète du jour. Étant arrivée à l'embouchure dudit port[1], qui ressemblait à la baie de Cadix, comme il était déjà nuit, elle envoya sa chaloupe pour le sonder à la lumière. Avant que l'amiral arrivât à l'endroit où la caravelle attendait en louvoyant que la chaloupe lui fît le signal pour entrer dans le port, la lumière de cette chaloupe s'éteignit ; alors la caravelle n'en apercevant plus, courut au large, et en alluma une autre, afin que l'amiral la vît. Lorsque ce dernier se fut approché, ils lui racontèrent ce qui s'était passé, et pendant ce temps les gens qui montaient la chaloupe allumèrent une autre lumière. La caravelle s'avança vers elle, mais l'amiral ne put s'approcher : il passa donc toute cette nuit à courir des bordées sur la côte.

Jeudi 6 décembre

Lorsque le jour parut, l'amiral se trouva à quatre lieues du

(suite de la note de la page 139)
c'est-à-dire d'une heure trois quarts plus courte que quinze heures. Si le rapport fait à Colomb vient des habitans, ainsi qu'on peut le supposer, cette différence n'a rien de surprenant ; il est à regretter que Colomb ne nous ait pas fait connaître en combien de parties les peuples de Saint-Domingue divisaient la journée, ou bien s'il avait converti les parties du jour telles qu'ils les comptaient en heures semblables aux nôtres. Au reste, il est étonnant que Christophe Colomb, l'un des plus savans cosmographes de son temps, se soit contenté de rapporter, comme l'ayant entendu dire, une chose qu'il lui était sinon facile, du moins très possible de calculer avec une certaine précision. (De R. L.)

1. C'est le port du *môle de Saint-Nicolas* dans l'île Espagnole. (M. F. de Nav.)

port. Il lui donna le nom de *port Marie (puerto Maria)*[1], et il donna celui de *cap de l'Étoile (cabo del Estrella)*[2] à un très beau cap qu'il vit au sud-quart-sud-ouest, et qui lui parut être l'extrémité la plus méridionale de cette île : ce cap en était cependant éloigné de vingt-huit milles. L'amiral aperçut une autre terre située à l'est, et qui lui parut être une petite île, à une distance de quarante milles. Il découvrait encore, à l'est-quart-sud-est, un autre cap très beau et très bien fait, auquel il donna le nom de *cap de l'Éléphant (cabo del Elefante)*[3] : il s'en trouvait à cinquante-quatre milles. L'amiral vit aussi à l'est-sud-est un autre cap, qu'il appela *cap de Cinquin (cabo de Cinquin),* et dont il était éloigné de vingt-huit milles. Il aperçut au sud-est, inclinant vers le quart-est, une grande coupure, ou ouverture, ou havre, qu'il prit pour un fleuve[4], et qui n'était pas à plus de vingt milles de l'endroit où il le découvrait. Il lui sembla qu'entre le cap de l'*Éléphant* et celui de *Cinquin,* il y avait une grande entrée[5], et quelques uns des mariniers disaient que c'était un îlot séparé de l'île par les eaux ; et, en effet, c'était une petite île, à laquelle l'amiral donna le nom d'*île de la Tortue (isla de la Tortuga).* L'autre grande île paraissait être une terre très élevée, non hérissée de montagnes, mais plate et unie comme de belles campagnes. Elle semblait

1. C'est le port *Saint-Nicolas. (Idem.)*

2. C'est le cap *Saint-Nicolas. (Idem.)*

3. C'est la pointe *Palmista. (Idem.)*

4. C'est le grand port à l'Écu *(puerto Escudo). (Idem.)*

5. C'est le canal de l'*île de la Tortue. (Idem.)*

être cultivée, sinon entièrement, au moins en très grande partie ; et les terres ensemencées ressemblaient aux champs de froment de la campagne de Cordoue au mois de mai. Tout l'équipage vit cette nuit un grand nombre de feux, et le lendemain il n'en vit pas moins, qui étaient allumés par des postes qui paraissaient se tenir sur leurs gardes contre des gens avec lesquels ils seraient en guerre. Toute la côte de cette terre s'étend vers l'est. À l'heure de vêpres, l'amiral entra dans ledit port, et lui donna le nom de *port de Saint-Nicolas (puerto de San-Nicolao),* en l'honneur de ce saint, dont ce jour était la fête[1]. En pénétrant dans ce port, il fut émerveillé de sa beauté et de sa bonté ; et quoiqu'il ait beaucoup vanté les ports de Cuba, il dit néanmoins que celui-ci ne leur cède en rien, mais qu'il leur est au contraire supérieur, et qu'il n'en existe aucun qui lui ressemble. Il a une lieue et demie de large à son embouchure et à son entrée *(en boca y entrada tiene, etc.),* et il faut, pour y pénétrer, tourner la proue au sud-sud-est. On peut cependant la tourner du côté que l'on veut quand on est dans la grande largeur du port. Il se prolonge de cette manière au sud-sud-est l'espace de deux lieues, et, à son entrée, il est surmonté, du côté du sud, par une espèce de promontoire, après lequel ses bords ne sont plus dentelés jusqu'au cap, où se trouve une plage magnifique, et un champ planté d'arbres de mille espèces, tous chargés de fruits, que l'amiral croyait être des épiceries et des noix muscades, quoiqu'elles ne fussent pas mûres, et qu'on n'en pût reconnaître

---

1. Je ne comprends pas comment l'amiral, après avoir donné à ce port, ainsi qu'il l'a dit plus haut, le nom de *port Marie,* lui donne maintenant celui de *Saint-Nicolas.* (Bartolomé de Las Casas.)
Ce port conserve encore aujourd'hui le nom de *Saint-Nicolas.* (M. F. de Nav.)

l'espèce. Un fleuve était au milieu de cette belle plage, qu'il fécondait. La profondeur de ce port est merveilleuse, car jusqu'à la longueur d'une[1] …, avant d'arriver à terre, la ligne de sonde *(la sondaresa ó plomada)*[2], entrée en mer de quarante brasses, ne touchait pas le fond ; et dans l'espace compris depuis l'endroit marqué par cette longueur jusqu'à terre *(y hay hasta esta longura, etc.),* la profondeur est de quinze brasses sur un fond très propre ; et la profondeur dudit port est dans l'intérieur la même d'un bout à l'autre, et sur un fond également propre et uni, jusqu'au point où l'on peut aborder *(dentro á una pasada de tierra).* Telle est aussi toute la côte : profonde, propre, sans un seul bas-fond ; et tout le long du rivage, au pied de la terre et à la distance d'une rame de chaloupe, elle a encore une profondeur de cinq brasses. Après avoir parcouru ce port dans sa longueur, et en suivant la direction du sud-sud-est, longueur dans laquelle mille caraques peuvent courir des bordées à l'aise, un bras du port entre une grande demi-lieue dans la terre en tournant au nord-est ; et sa largeur, qui est d'environ vingt-cinq pas, est toujours aussi égale que si ledit bras eût été creusé par la main des hommes, et mesuré au cordeau. Lorsqu'on a pénétré dans ce bras du port, on ne peut plus voir l'embouchure de sa grande entrée, de manière que le port paraît être un port fermé. La profondeur de ce bras est de onze brasses, depuis le commencement jusqu'à la fin ; le fond est tout vase ou sable pur, et le long de chaque rivage,

---

1. Il y a une lacune semblable dans l'original. *(Idem.)*

2. La ligne de sonde est une corde de la grosseur du petit doigt, dont la longueur est de plus de cent brasses, et au bout de laquelle sont attachés des plombs de différentes grosseurs. Cet instrument sert à mesurer la profondeur de la mer, et à reconnaître la qualité de son fond. *(Idem.)*

la moindre profondeur qu'il y ait jusqu'au moment où les bâtimens touchent la terre *(hasta tierra y poner los bordos en las yerbas),* est de huit brasses. Tout ce port est d'un aspect agréable et riant, quoiqu'on n'y voie pas d'arbres. Toute cette île parut à l'amiral avoir plus de rochers qu'aucune de celles qu'il eût encore vues. Les arbres y étaient plus petits que dans les autres, et il y en avait beaucoup de l'espèce des arbres d'Espagne, comme des yeuses ou chênes-verts, des arbousiers et autres ; il en était de même des plantes et des herbes. Cette terre est très élevée ; toute la campagne est unie ; l'air y est excellent, et on n'a pas encore eu de froid comme dans cette île, quoiqu'il ne faille pas dire froid en parlant de ce climat, mais seulement par comparaison à celui des autres contrées déjà parcourues. Vis-à-vis de ce port est une vallée superbe, arrosée au milieu par le fleuve dont on a déjà parlé. L'amiral dit qu'il doit y avoir de grandes peuplades dans ces environs, ainsi que le faisait croire le grand nombre de pirogues ou canots qui étaient dans le port, et sur lesquels naviguent les Indiens. La plupart de ces bâtimens étaient aussi grands que des fustes de quinze bancs. Au premier aspect des navires européens, les Indiens de cette île prirent la fuite, comme avaient fait ceux des autres. Les insulaires qui se trouvaient à bord avaient un tel désir de retourner dans leurs foyers, que l'amiral dit qu'il croyait qu'en quittant cette île, il se verrait forcé de les y conduire, car ils le regardaient déjà comme suspect parce qu'il ne prenait pas le chemin de leurs îles. C'est pour cette raison que l'amiral fait observer qu'il ne croyait pas ce qu'ils disaient, et que d'ailleurs il ne les comprenait pas mieux qu'ils ne le comprenaient lui-même. Il ajoute que les habitans de l'île où l'on se trouvait en ce moment, leur inspiraient la plus grande frayeur du monde.

Il dit en outre, que pour prendre langue avec les habitans de cette île, il eût été nécessaire qu'il s'arrêtât quelques jours dans ce port, mais qu'il ne le faisait pas, pour découvrir et reconnaître de nouvelles contrées, et parce qu'il doutait que le temps se soutînt long-temps aussi favorable. Il espérait, en notre Seigneur, que les Indiens qu'il avait à bord sauraient la langue de ceux de cette île, et ceux-ci la leur *(sabrian su lengua y el la suya)* ; qu'il pourrait ensuite revenir et s'entretenir avec ces insulaires, et qu'il plairait à Dieu de lui faire trouver et acquérir par échange une grande quantité d'or avant son retour en Espagne.

Vendredi 7 décembre

À la fin du quart de l'aube, l'amiral mit à la voile, et sortit de ce *port de Saint-Nicolas.* Il navigua deux lieues au nord-est par le vent sud-ouest jusqu'à un cap formé par le *Carénage.* Il laissait au sud-est un promontoire, et au sud-ouest le *cap de l'Étoile,* dont il était éloigné de vingt-quatre milles. De là il longea la côte à l'est jusqu'au *cap Cinquin,* à quarante-huit milles duquel il se trouvait à peu près. Il est vrai qu'il fit les vingt premiers dans la direction de l'est-quart-nord-est, et que tout le long de cette côte la terre est très élevée et la mer très profonde. Elle a en effet vingt à trente brasses jusqu'au pied du rivage, et quand on en est éloigné d'une portée d'escopette on ne trouve déjà plus le fond. L'amiral fit lui-même aujourd'hui avec beaucoup de facilité *(mucho á su placer)* toutes ces épreuves le long de la côte par un vent favorable de sud-ouest. Il dit que le promontoire dont il a parlé plus haut n'est éloigné du *port de Saint-Nicolas* que d'une portée d'escopette ; et que si on le séparait de la terre en creusant un canal il deviendrait une

petite île d'environ trois ou quatre milles de circonférence. Toute cette contrée est très élevée, et les arbres n'y sont pas plus grands que nos chênes-verts et nos arbousiers, et le terroir y ressemble beaucoup à celui de Castille. Deux lieues avant d'arriver au susdit *cap Cinquin,* il trouva une petite rade[1], semblable à l'ouverture d'une montagne, et découvrit de là une immense vallée toute semée d'une plante qui ressemblait à l'orge. Il jugea qu'il devait y avoir beaucoup de peuplades dans cette vallée, derrière laquelle se trouvent de très larges et très hautes montagnes ; et lorsqu'il arriva au *cap Cinquin,* il avait celui de la *Tortue* au nord-est, et il en était à environ trente-deux milles[2]. Près de ce *cap Cinquin,* à une portée d'escopette, se trouve en mer une roche qui sort de l'eau et s'élève assez pour qu'on puisse la voir très distinctement. Lorsque l'amiral fut près dudit cap, il avait celui de l'*Éléphant* à l'est-quart-sud-est, et en était à une distance d'environ soixante-dix milles[3]. Tout le rivage était fort élevé. Six lieues plus loin l'amiral trouva un grand golfe *(una grande angla)*[4], d'où il découvrit dans l'intérieur des terres de très grandes vallées, de belles campagnes et des montagnes très élevées, toutes semblables à celles de Castille. À huit milles de ce golfe, il vit un fleuve

---

1. L'original porte *un agrezuela,* et M. de Navarrete pense que c'est pour *abrezuela* ou *anglezuela.* (D. L. R.)

2. Il devait se trouver au nord, à une distance de onze milles. (M. F. de Nav.)

3. Il y a encore erreur au sujet de cette distance, car elle ne doit être que de quinze milles. *(Idem.)*

4. C'est le *port à l'Écu (puerto Escudo). (Idem.)*

très profond, mais étroit, pas assez cependant pour qu'une caraque n'y puisse entrer très à l'aise. L'embouchure de ce fleuve n'a, ainsi que ceux dont il a été précédemment parlé, ni bancs de sable ni bas-fonds. À seize milles de ce fleuve il trouva un port très large, long d'un quart de lieue, et tellement creux qu'il n'en put trouver le fond qu'à trois pas du rivage, où il y a quinze brasses. Et quoiqu'il fût encore de très bonne heure, car il n'était qu'une heure après midi, et que le vent fût très bon et soufflât en poupe, cependant comme le ciel annonçait une grande pluie, que le jour s'obscurcissait beaucoup, et que s'il est dangereux de naviguer par l'obscurité dans des parages connus, ce danger est encore plus grand quand ils ne le sont pas, l'amiral résolut d'entrer dans ce port, qu'il nomma *port de la Conception,* et il aborda dans un fleuve de moyenne grandeur situé au bout du port, et qui y arrive par des plaines et des campagnes d'une admirable beauté. L'amiral prit dans sa chaloupe des filets pour pêcher, et avant qu'il n'arrivât, un muge ou mulet *(lisa),* pareil à ceux d'Espagne, sauta dans sa chaloupe ; il s'en réjouit parce qu'il n'avait pas encore vu de poisson qui ressemblât à ceux de Castille. Les mariniers en pêchèrent et en tuèrent d'autres ; ils prirent aussi des soles *(lenguados)* et d'autres poissons semblables à ceux de Castille. Il se rendit à terre et vit un pays cultivé où l'on entendait le chant harmonieux du rossignol[1] et d'autres petits oiseaux qui ressemblaient à ceux de l'Espagne. Ils virent cinq hommes et les appelèrent, mais ceux-ci ne voulurent pas les attendre, et, au contraire, ils se

1. Le rossignol proprement dit n'existe pas en Amérique ; mais il y a dans le Nouveau-Monde une foule d'oiseaux à bec fin qui ont pu être pris pour lui. (C. R.)

mirent à fuir. L'amiral trouva un myrte[1] et d'autres arbres, ainsi que plusieurs plantes, comme il y en a en Castille. Au surplus, il répète que la terre et les montagnes de cette contrée ressemblent à celles de Castille.

Samedi 8 décembre

L'équipage essuya de fortes averses et un vent nord très violent dans ce port, qui est à l'abri de tous les vents à l'exception de celui du nord, lequel néanmoins n'y peut causer aucun dommage, parce que le ressac y est très impétueux, et empêche que les bâtimens ne fatiguent sur les amarres ou ne se portent sur les eaux du fleuve *(no dá lugar á que la nao labore sobre las amarras ni el agua del rio)*. Après minuit le vent devint nord-est, puis tourna à l'est, vents contre lesquels ce port est parfaitement défendu par l'île de la Tortue, qui est située vis-à-vis, à une distance de trente-six milles[2].

Dimanche 9 décembre

Aujourd'hui il a plu, et il a fait un temps d'hiver comme en Castille au mois d'octobre. L'amiral n'avait point encore vu de peuplade, et n'avait rencontré qu'une seule maison bâtie près le port Saint-Nicolas, et qui était plus belle et mieux construite que toutes celles qu'il avait vues dans les diffé-

1. La même remarque que nous venons de faire sur le rossignol, s'applique au myrte ; il existe en Amérique une foule d'arbustes auxquels un homme qui n'était pas botaniste a pu appliquer ce nom. *(Idem.)*

2. Cette distance n'est que de onze milles. (M. F. de Nav.)

rens endroits qu'il avait parcourus. L'île est très grande, et l'amiral dit qu'il ne serait pas étonné qu'elle eût deux cents lieues au moins de circonférence *(no será mucho que boje, etc.)*. Il a reconnu qu'elle est toute cultivée. Il croyait que les peuplades devaient être loin de la mer, et qu'elles sont situées de manière à ce que leurs habitans puissent voir ceux qui y arrivent. C'est pour cette raison que tous, à son approche, s'enfuyaient à temps, emportant avec eux tout ce qu'ils possédaient : ils faisaient des feux en partant, ainsi que des gens de guerre. L'embouchure de ce port a bien mille pas, ce qui équivaut à un quart de lieue ; elle n'est obstruée par aucun banc de sable ni par aucun bas-fond, car, au contraire, on n'en trouve pas le fond presque jusqu'au rivage. Sa longueur est de trois mille pas, et il est tellement propre que tout bâtiment, quel qu'il soit, peut y attérir sans crainte, et y entrer sans précaution. Il y a dans son plus grand enfoncement deux embouchures d'un nombre égal de fleuves qui y apportent peu d'eau ; et vis-à-vis se trouvent des plaines, les plus belles du monde, et presque semblables aux terres de Castille, sur lesquelles elles l'emportent encore. C'est pour cette raison qu'il donna à cette île le nom d'*île Espagnole (isla Española)*.

Lundi 10 décembre

Un vent nord-est très violent qui s'éleva, fit chasser d'un demi-câble les vaisseaux sur leurs ancres, ce dont l'amiral s'étonna beaucoup, et ce qu'il attribua à ce que les ancres avaient été jetées fort avant sur le rivage, et à ce que le vent venait sur la terre.Voyant qu'il était contraire pour suivre la direction qu'il voulait prendre, il envoya à terre six hommes bien armés avec l'ordre de s'avancer à deux ou

trois lieues dans l'intérieur pour voir si on y pourrait prendre langue. Ils partirent, et revinrent sans avoir trouvé ni maisons ni habitans : ils virent cependant quelques cabanes, des chemins très larges, et beaucoup d'endroits où de grands feux avaient été allumés. Ils virent les meilleures terres du monde, et trouvèrent un grand nombre de lentisques sur lesquels ils prirent du mastic qu'ils rapportèrent. Ils dirent qu'il y en avait beaucoup ; mais que ce n'était pas le temps de le recueillir, parce qu'il ne se coagule pas dans cette saison.

Mardi 11 décembre

Le vent, qui était encore est et nord-est, ne permit pas non plus aujourd'hui à l'amiral de partir. L'*île de la Tortue,* située en face de ce port, ainsi qu'il a déjà été dit, paraît être une assez grande île. Sa côte méridionale s'étend presque dans la même direction que celle de l'île Espagnole, située vis-à-vis, et il paraît qu'il y a de l'une à l'autre dix lieues au plus[1], en comptant depuis le *cap Cinquin* jusqu'à la tête de la Tortue, dont la côte s'étend ensuite vers le sud. L'amiral dit qu'il voulait parcourir l'espace compris entre ces îles pour jouir de la vue de l'*île Espagnole,* qui est la plus belle chose du monde, et parce que, à en croire les Indiens qu'il avait à bord, c'était le chemin pour aller à l'île de *Babeque,* qu'ils disaient être une île très grande, couverte de montagnes, remplie de vallées, et arrosée par de beaux fleuves ; et ils ajoutaient que l'île de *Bohio* était plus grande que la *Juana,* qu'ils appellent *Cuba,* et n'est pas entourée d'eau.

1. On a déjà vu qu'il n'y a que onze milles. Ce sont sans doute des erreurs de copie, commises par Bartolomé de Las Casas. *(Idem.)*

Ceci fait présumer qu'ils voulaient parler de la terre ferme placée derrière cette île *Espagnole,* qu'ils appellent *Caritaba,* et qui est un continent immense : et ils ont presque raison de penser que ce continent est peuplé de gens astucieux *(de gente astuta),* car les habitans de toutes ces îles vivent dans une crainte continuelle de ceux de *Caniba* ; « et aussi, dit l'amiral, je répète ce que j'ai dit plusieurs fois ailleurs, que *Caniba* n'est autre chose que le peuple du *Grand Can,* dont les États doivent être très voisins de ce pays. Ce monarque doit avoir des vaisseaux dans lesquels ses sujets viennent pour capturer les Indiens insulaires ; et comme ils ne reviennent pas, leurs compatriotes se figurent qu'ils ont été mangés. Chaque jour, dit encore l'amiral, nous comprenons de mieux en mieux ces Indiens, et de leur côté, ils nous comprennent mieux aussi, quoique bien souvent encore ils entendent une chose pour l'autre. » L'amiral envoya du monde à terre. Ils trouvèrent beaucoup de mastic liquide *(sin cuajarse),* ce que l'amiral attribua à l'abondance des pluies qui étaient tombées. Il dit que dans l'île de Chio on recueille le mastic au mois de mars, mais que le climat de ces contrées est si tempéré qu'on devrait l'y recueillir au mois de janvier. Ils pêchèrent beaucoup de poissons semblables à ceux de Castille ; des vandoises *(albures),* des saumons *(salmones),* des merluches *(pijotas),* des dorées *(gallos),* des saupes *(pampanos),* des chabots *(lisas),* des … *(corbinas)* et des crabes *(camarons).* Ils virent des sardines *(sardinas),* et trouvèrent beaucoup d'aloès.

Mercredi 12 décembre

L'amiral ne mit pas ce jour-là à la voile, parce que le vent continua d'être contraire. Il fit planter une grande croix à

l'entrée du port, du côté occidental, sur une élévation qui se voyait de très loin, « en signe, dit-il, de ce que ce pays appartient à Vos Altesses, et principalement en signe de Jésus-Christ notre Seigneur, et en l'honneur de la chrétienté ». Après cette opération trois matelots s'enfoncèrent dans la forêt *(metieron por el monte)* pour voir les arbres et les plantes ; et ils entendirent venir une troupe de gens qui étaient tout nus, ainsi que dans les autres îles. Ils les appelèrent, et furent à leur rencontre ; mais les Indiens prirent la fuite. Ils finirent pourtant par prendre une femme, mais ils ne purent faire une prise plus considérable. « Je leur avais en effet ordonné, dit l'amiral, de prendre quelques habitans pour leur faire honneur et pour dissiper leurs craintes, afin que s'il y avait dans le pays quelque chose d'avantageux, ce dont la beauté du sol et la douceur du climat ne permettent pas de douter, nous pussions nous en emparer plus facilement. Ils amenèrent donc à mon vaisseau cette femme, qui était fort belle et très jeune. Elle parla avec nos Indiens, car ils avaient tous une langue commune. » L'amiral la fit habiller, et il lui donna des perles de verre, des grelots et des bagues de laiton. Il la renvoya ensuite dans ses foyers, très honorablement, selon sa coutume. Il fit partir avec elle quelques personnes de son bâtiment et trois des Indiens qu'il avait à bord pour qu'ils s'abouchassent avec les habitans de cette île. Les marins qui étaient avec cette jeune femme dans la chaloupe quand ils la reconduisaient à terre, dirent à l'amiral qu'elle ne voulait déjà plus sortir du bâtiment, mais rester, au contraire, avec les autres femmes indiennes qu'elle y avait vues, et que l'amiral avait fait prendre dans le *port de Mares de l'île Juana* de Cuba. L'amiral ajoute que tous les Indiens qui étaient avec cette Indienne venaient dans un canot. C'est dans cette espèce

d'embarcation qui leur sert de caravelle qu'ils naviguent d'un endroit à l'autre ; lorsqu'ils eurent jeté les yeux sur le port en y arrivant par le fleuve, et qu'ils eurent vu les vaisseaux, ils s'en retournèrent, laissèrent leur canot dans le premier endroit venu, et prirent par terre le chemin de leur bourgade, dont la jeune Indienne montrait la situation aux matelots espagnols. Elle portait un morceau d'or passé dans les narines, ce qui est un signe qu'il y avait de l'or dans cette île.

Jeudi 13 décembre

Les trois hommes que l'amiral avait envoyés avec la femme revinrent à trois heures après minuit. Ils n'allèrent pas avec elle jusqu'à la bourgade, soit qu'elle leur parût éloignée, soit qu'ils eussent peur. Ils dirent que beaucoup d'Indiens viendraient très incessamment aux vaisseaux, parce qu'ils devaient déjà être rassurés par les nouvelles que leur aurait données la femme. L'amiral, désireux de savoir s'il y avait dans cette contrée quelque chose de profitable, et non moins désireux de prendre langue avec les habitans d'un pays si beau et si fertile, pour leur donner envie de servir le Roi et la Reine, résolut de renvoyer à la bourgade, d'après la confiance que lui inspirait le compte qu'avait dû rendre l'Indienne de l'accueil prévenant et de la bonté des chrétiens. Il choisit, à cet effet, neuf hommes qu'il jugea propres à une pareille entreprise, et qu'il fit armer de pied en cap. Il les fit accompagner par un des Indiens qu'il avait à bord. Ceux-ci allèrent à la bourgade, qui était à quatre lieues et demie au sud-est. Ils la trouvèrent située dans une immense vallée, et entièrement déserte, car dès que les habitans eurent connaissance de l'approche des chrétiens,

ils prirent tous la fuite, après avoir enfoui dans la terre tout ce qu'ils possédaient. Cette peuplade se composait de mille maisons et de plus de trois mille habitans. L'Indien que les chrétiens avaient amené courut après eux en leur criant de n'avoir pas peur, que les chrétiens n'étaient pas de Cariba, mais, au contraire, qu'ils venaient du ciel et donnaient beaucoup de choses très belles à tous ceux qu'ils trouvaient. Ce qu'il leur dit fit tant d'impression sur eux qu'ils se rassurèrent, et vinrent auprès des chrétiens au nombre de plus de deux mille. Tous accouraient ensuite auprès d'eux, et leur mettaient les mains sur la tête, signe d'un profond respect et d'une grande amitié : et ils continuèrent d'être tout tremblans, jusqu'à ce que l'Indien et les chrétiens eurent pleinement dissipé leurs craintes. Les chrétiens dirent que dès que la frayeur de ces habitans fut évanouie, ils allaient tous à leurs maisons, et en rapportaient aux chrétiens tout ce qu'ils avaient à manger, surtout du pain de *niames*[1], espèce de racines grosses comme des radis *(rábanos),* qu'ils sèment, qu'ils plantent, qui croissent dans toutes leurs terres, et qui font leur principale nourriture. Ils en font du pain, ils les font cuire ou griller, et elles ont tellement le goût de châtaignes, qu'il n'est personne qui, en mangeant ces racines, ne soit persuadé qu'il mange les fruits du châtaignier. Ils leur donnaient du pain et du poisson, et de tout ce qu'ils possédaient. Comme les Indiens que l'amiral avait à son bord avaient compris qu'il désirait

1. *Niames* ou *gnammes* : c'étaient les *ajes,* espèce de batates, dont les racines, qui avaient le goût de châtaignes, leur servaient à faire du pain. C'est ce que l'amiral répète plus loin aux journées des 16 et 21 décembre. Les Indiens appelaient *Cazabi* le pain qu'ils faisaient avec la racine de la plante nommée *Yuca.* Voyez Oviedo au chap. 5 de son *Histoire naturelle des Indes. (Idem.)*

avoir un perroquet, il paraît que l'Indien qui servait de guide aux chrétiens communiqua ce désir aux insulaires, car ils s'empressèrent de leur apporter des perroquets, et ils leur donnaient tout ce qu'ils leur demandaient sans rien vouloir en retour. Ils les priaient de ne pas s'en retourner cette nuit, et leur promettaient de leur donner beaucoup d'autres choses qu'ils avaient dans la montagne. Pendant que tous ces Indiens étaient avec les chrétiens, ils virent venir une grande multitude de gens au milieu desquels était le mari de la femme à laquelle l'amiral avait fait un si bon accueil, et qu'il avait renvoyée chez elle. Ils la portaient sur leurs épaules, et venaient remercier les chrétiens de l'honneur et des présens que l'amiral lui avait faits. Les chrétiens dirent à l'amiral que ces habitans étaient plus beaux, mieux faits et plus traitables que ceux d'aucune des îles qu'ils avaient visitées jusqu'alors ; mais l'amiral dit qu'il ne comprend pas comment ils peuvent être plus traitables que les autres, donnant à entendre que les habitans qu'ils avaient trouvés dans les autres îles déjà parcourues étaient extrêmement traitables. Les chrétiens rapportèrent que, quant à la beauté, il n'y avait pas de comparaison entre cette population et celle des autres îles, tant pour les hommes que pour les femmes ; que les individus de l'un et de l'autre sexe sont ici beaucoup plus blancs, et que parmi les femmes ils virent deux jeunes filles aussi blanches que peuvent l'être des Espagnoles. Ils dirent aussi que les plus belles et les meilleures terres de Castille ne peuvent se comparer en beauté avec celles qu'ils venaient de voir. Le souvenir que l'amiral conservait des magnifiques contrées qu'il avait visitées le portait à croire au rapport de ses gens, qui lui assuraient que la campagne qu'il avait sous les yeux n'était pas comparable à celle de la vallée qu'ils quittaient ;

et même qu'entre cette dernière et celle de Cordoue, il y avait autant de différence qu'entre le jour et la nuit. Ils ajoutaient que toutes ces terres étaient cultivées, et qu'au milieu de cet immense vallon coulait un fleuve[1] très large, dont le volume d'eau pouvait facilement arroser toutes les terres qu'il traverse à une grande distance. Tous les arbres étaient verts et chargés de fruits, les herbes très hautes et toutes fleuries, les chemins excellens et fort larges, et la température comme en Castille au mois d'avril. Ils ajoutaient que le rossignol et les autres oiseaux chantaient comme ils le font en Espagne dans ce beau mois, et que ces chants étaient doux comme le climat ; les émissaires de l'amiral étaient enchantés. Quelques oiseaux chantaient aussi pendant la nuit, et avec non moins de douceur ; on entendait de toutes parts les grillons et les grenouilles, et les poissons ressemblaient à ceux qu'on trouve en Espagne. Les mêmes émissaires virent beaucoup de lentisques, d'aloès et de cotonniers : ils ne trouvèrent pas d'or, ce qui n'est pas étonnant, vu le peu de temps de leur séjour en ces lieux. Ici l'amiral voulut compter de combien d'heures se composaient le jour et la nuit, et combien il s'en écoulait d'un soleil à l'autre : il trouva qu'il passa vingt ampoulettes, qui sont d'une demi-heure chacune ; mais il dit qu'il peut y avoir erreur dans ce compte, soit qu'on ne remplisse pas le sablier dès qu'il est vide, soit qu'une partie du sable ne passe pas. Il dit aussi qu'il trouva avec son quartier de réduction qu'il était à trente-quatre degrés de la ligne équinoxiale[2].

---

1. Celui qui porte le nom de *fleuve des trois Rivières (de los tres Rios). (Idem.)*

2. Il y a erreur dans ce calcul, car il n'y a que vingt degrés. *(Idem.)*

Vendredi 14 décembre

L'amiral sortit de ce *port de la Conception* par un vent de terre qui, peu de temps après, se calma, mais qui se fit de nouveau sentir et se calma de même chacun des jours que l'amiral navigua dans ces parages. Le vent d'orient souffla ensuite, et porta au nord-nord-est l'amiral, qui arriva à l'*île de la Tortue.* Il en vit une pointe qu'il appela la *pointe Jambe (la punta Pierna),* située à l'est-nord-est de la tête de l'île, et dont il était éloigné d'environ douze milles. Il découvrit de là une autre pointe, à laquelle il donna le nom de *pointe Élancée (punta Lanzada),* qui était dans la même direction du nord-est, et à seize milles de laquelle il se trouvait à peu près. Ainsi donc, depuis l'extrémité *(la cabeza)* de l'*île de la Tortue* jusqu'à la *pointe Aiguë (punta Aguda),* il y avait bien quarante-quatre milles, c'est-à-dire onze milles à l'est-nord-est. Il y avait dans cette distance quelques grandes portions de plage assez unies. Le territoire de cette île de la Tortue est très élevé, mais peu montueux ; il est fertile, d'un aspect agréable, entièrement et si bien cultivé, qu'il rappelle la campagne de Cordoue. Cette île est très peuplée ainsi que l'île Espagnole. Voyant que le vent lui était contraire, et qu'il ne pouvait aller à l'île *Baneque*[1], il résolut de retourner au *port de la Conception,* d'où il était parti ; mais il ne put parvenir à un fleuve qui est à deux lieues est dudit port.

Samedi 15 décembre

L'amiral partit une seconde fois du *port de la Conception* pour poursuivre sa route ; mais comme il en sortait, il

1. L'amiral dit ailleurs *Baveque. (Idem.)*

s'éleva un fort vent d'est qui lui était contraire. Il reprit donc la direction de la Tortue, arriva à cette île, et se dirigea ensuite vers le fleuve qu'il avait voulu voir hier, et auquel il n'avait pu arriver ; mais il ne fut guère plus heureux dans cette course que dans celle de la veille, car il alla attérir à une demi-lieue du fleuve, du côté opposé au vent, sur une plage où il trouva un havre commode et propre. Après y avoir amarré ses vaisseaux, il se rendit avec ses chaloupes pour voir le fleuve, et il entra dans un bras de mer qu'il rencontra une demi-lieue avant d'y arriver, mais qui n'en était pas l'embouchure. Il retourna sur ses pas, et trouva cette embouchure, dont la profondeur n'avait pas une brasse, et dont le courant était très rapide. Il y pénétra avec ses chaloupes pour examiner les bourgades qu'avaient déjà visitées ceux de ses gens qu'il avait envoyés avant-hier à la découverte. Il fit jeter le câble à terre pour remorquer, et les matelots parvinrent, en le tirant, à remonter les chaloupes à deux portées d'escopette ; mais la rapidité du courant du fleuve ne leur permit pas de les remonter davantage. L'amiral vit quelques maisons et l'immense vallée où sont les bourgades, et il dit qu'il n'avait jamais rien vu de sa vie de plus beau que cette vallée que traverse ce fleuve. Il vit aussi plusieurs individus à l'embouchure dudit fleuve, mais à l'aspect des étrangers, ils prirent tous la fuite. L'amiral dit en outre qu'il faut que ces pauvres habitans soient bien tourmentés *(aquella gente debe ser muy cazada),* puisqu'ils sont si peureux. En effet, dès qu'ils arrivent en un endroit, ils allument, dans toute l'étendue de l'île, des feux sur les hauteurs ; et cette coutume est d'un usage beaucoup plus fréquent dans cette *île Espagnole* et dans celle de la *Tortue,* qui est aussi une grande île, que dans toutes celles qu'il laissait derrière lui. Il donna à cette vallée le nom de *Vallée*

du Paradis (Valle del Paraiso), et il nomma le fleuve *Guadalquivir,* parce qu'il est, dit-il, aussi grand que le Guadalquivir à Cordoue ; que ses rivages sont couverts de pierres superbes, et qu'il est entièrement navigable.

Dimanche 16 décembre

Vers minuit, l'amiral mit à la voile par un petit vent de terre pour sortir de ce golfe. En quittant les bords de l'*île Espagnole,* il se mit à la bouline, parce qu'il vint un vent d'est vers trois heures du matin. Comme il était au milieu du golfe, il trouva un canot monté par un seul Indien, ce qui l'étonna beaucoup, car il ne pouvait comprendre comment il parvenait à se tenir sur l'eau par un vent si violent. Il fit mettre dans son bâtiment l'Indien et son canot, et après lui avoir fait mille caresses, il lui donna des billes de verre, des grelots et des bagues de laiton. Il le conduisit dans son vaisseau jusqu'à terre, à une bourgade[1] située sur le rivage de la mer, à seize milles de l'endroit où il l'avait rencontré. L'amiral y ayant trouvé un bon havre, y mouilla près de la bourgade, qui lui parut être bâtie à neuf, parce que toutes les maisons en étaient neuves. L'Indien alla à terre avec son canot, et y donna des nouvelles de l'amiral et des chrétiens, dont il vanta la douceur et la bonté ; mais ces nouvelles étaient déjà parvenues à cette bourgade, par ce qui s'était passé aux autres, où les six chrétiens s'étaient rendus. Au premier bruit de l'arrivée de l'amiral, plus de cinq cents hommes accoururent où il était, et bientôt après leur roi arriva : ils étaient tous sur la plage, très près des vaisseaux

1. *Port de la Paix (Puerto de Paz). (Idem.)*

qui étaient à l'ancre, et si près de terre, qu'ils la touchaient presque. Ils vinrent bientôt au vaisseau amiral, d'abord un à un, et ensuite plusieurs à la fois, mais ils n'apportaient avec eux absolument rien : quelques uns cependant portaient aux oreilles et aux narines des grains d'un or très fin, qu'ils donnaient aussitôt avec plaisir. L'amiral commanda qu'on leur fît honneur à tous, « parce que, dit-il, ce sont les meilleures gens du monde et les plus doux des hommes, surtout parce que j'ai grande espérance en notre Seigneur, que Vos Altesses feront d'eux tous autant de chrétiens, et qu'ils seront tous vos sujets : pour moi, je les regarde déjà comme tels ». L'amiral vit aussi le roi, qui était sur la plage, et remarqua que tous le traitaient avec déférence et respect *(le hacian acatamiento)*. Il lui envoya un présent, qu'il reçut avec beaucoup de cérémonial. C'était, dit Colomb, un jeune homme de vingt et un ans au plus, et qui avait un gouverneur âgé, et d'autres conseillers qui l'accompagnaient, le conseillaient et répondaient pour lui ; mais il ne proférait que peu de paroles. Un des Indiens de la suite de l'amiral s'entretint avec ce jeune souverain, lui dit que les chrétiens venaient du ciel, qu'ils allaient à la recherche de l'or, et voulaient aller à l'île de *Baneque.* Il répondit que c'était bien, et qu'il y avait beaucoup d'or dans ladite île ; il montra lui-même à l'alguazil de l'amiral, qui lui avait apporté le présent, le chemin qu'il fallait suivre pour aller à cette île, et il lui dit qu'il ne leur fallait pas plus de deux jours pour s'y rendre, et que s'ils avaient besoin de quelque chose de son pays, il le leur donnerait très volontiers. Ce roi et tous les officiers de sa suite, ainsi que tous les autres Indiens, allaient nus comme leurs mères les avaient mis au monde. Les femmes n'étaient pas plus couvertes, et n'en montraient ni plus d'embarras ni plus de honte. C'étaient

les plus beaux hommes et les plus belles femmes que les chrétiens eussent trouvés jusque-là. Ils étaient assez blancs, et s'ils avaient eu la coutume de se vêtir et de se préserver du soleil et de l'air, ils auraient été presque aussi blancs qu'en Espagne, car le climat de cette contrée est assez froid, et c'est bien le meilleur pays que langue puisse nommer. Le terrain y est très élevé ; ce ne sont que des plaines *(campiñas)* et des vallées, et les bœufs pourraient labourer sur la plus haute des montagnes de cette île. Il n'y a pas, dans toute la Castille, de terre qui puisse se comparer à celle-ci ni en beauté ni en bonté. Toute cette île et celle de la Tortue sont entièrement cultivées comme la campagne de Cordoue. Leurs habitans y sèment des *ajes,* qui sont de petites branches qu'ils plantent, et au pied desquelles poussent des racines assez semblables à des carottes *(zanahorias),* qu'ils râpent, pétrissent, et dont ils font du pain. Ils plantent ensuite de nouveau, dans un autre endroit, la même petite branche, qui produit encore quatre ou cinq de ces racines, qui sont extrêmement savoureuses, et dont le goût ressemble tout-à-fait à celui de nos châtaignes. L'amiral dit qu'il y a dans ce pays les plus grosses et les meilleures qu'il ait vues en aucun lieu, et il ajoute qu'il y en a en Guinée de la même espèce : celles de cet endroit n'étaient pas moins grosses que la jambe. Quant aux habitans de cette bourgade, ils étaient tous gros et vaillans *(gordos y valientes),* et non maigres, et poltrons comme les autres qu'il avait déjà trouvés ; leur conversation était affable et douce, et ils n'appartenaient à aucune secte. Les arbres avaient, dans ces environs, une sève si vigoureuse, que leurs feuilles cessaient d'être vertes, et devenaient noirâtres à force de verdir. C'était une chose merveilleuse de voir ces vallées, ces fleuves, ces belles et bonnes eaux, ces terres si propres à

produire tous les grains et tous les légumes dont on peut faire du pain ; si propres à la nourriture de bestiaux de toute espèce, dont ils n'ont aucune, quelle qu'elle soit ; si propres à faire d'excellens jardins et à produire toutes les choses du monde que l'homme peut demander. Dans la soirée le roi vint au vaisseau de l'amiral, qui le reçut avec les honneurs dus à son rang, et lui fit dire et expliquer qu'il était au service du Roi et de la Reine de Castille, qui étaient les plus puissans princes du monde. Mais ni les Indiens que l'amiral avait à son bord, et qui lui servaient d'interprètes, ni le roi, ne croyaient à rien de tout cela, parce qu'ils étaient convaincus que les chrétiens venaient du ciel, et que les royaumes des Rois de Castille étaient dans le ciel et non dans ce monde. L'amiral fit servir au roi des mets de Castille. Il commençait par en manger une bouchée, et il donnait ensuite tout le reste à ses conseillers, à son gouverneur et aux autres de ses officiers qu'il avait amenés avec lui. « Je supplie Vos Altesses de croire que ces terres et surtout celles de cette *île Espagnole* sont si bonnes et si fertiles, qu'il est impossible d'exprimer jusqu'à quel degré, et que personne ne peut le croire s'il ne le voit de ses propres yeux. Je les supplie d'être convaincues que cette île et toutes les autres ne leur appartiennent pas moins que la Castille, car il ne manque pour régner sur ces pays que de s'y établir, et d'ordonner aux habitans de faire tout ce qu'on voudra. Et en effet, suivi seulement des gens de ma flottille, qui ne sont pas en grand nombre, je puis parcourir en maître toutes ces îles, car j'ai souvent vu trois seulement de mes matelots descendre à terre, et leur seul aspect faire fuir une multitude de ces Indiens, auxquels cependant ils ne voulaient faire aucun mal. Ils n'ont point d'armes, sont fort loin d'avoir l'esprit belliqueux, vont tout nus, et

sont si peureux, que mille d'entre eux n'attendraient pas de pied ferme trois hommes résolus. Ils sont par conséquent bien propres à obéir, à exécuter les travaux qu'on leur commanderait, à ensemencer, et à faire tout ce qui serait nécessaire. Qu'on leur fasse donc bâtir des villes, qu'on leur apprenne à se vêtir, et qu'on les forme à nos usages. »

Lundi 17 décembre

Il s'éleva cette nuit un vent violent d'est-nord-est ; mais la mer ne devint pas très houleuse dans le port où avait mouillé l'amiral, parce que l'*île de la Tortue,* qui est vis-à-vis, le garantit, le protége et lui forme un puissant abri. L'amiral y resta donc pendant cette journée, et envoya les matelots pêcher avec leurs filets. Les Indiens étaient enchantés d'accompagner les chrétiens, et ils se réjouirent beaucoup de se trouver avec eux ; ils leur apportèrent certaines flèches des habitans de Caniba ou des Cannibales, qui sont formées de joncs ou roseaux fort longs, armés de petits bâtons très pointus et durcis au feu. Ils leur montrèrent deux hommes auxquels il manquait des morceaux de chair dans certaines parties du corps, et ils leur firent entendre que les Cannibales les avaient ainsi mordus et dévorés à belles dents ; mais l'amiral ne voulut pas le croire. Il renvoya à la bourgade quelques chrétiens qui échangèrent des billes de verre contre des morceaux d'un or réduit en feuilles très minces. Ils virent sur un Indien que l'amiral jugea être le gouverneur de cette province, et que les autres Indiens appelaient *cacique,* un morceau d'or aussi grand que la main, provenant sans doute de la même feuille d'or, et qu'il paraissait vouloir échanger. Il alla à cet effet à sa maison, où il fit couper cette pièce d'or en petits morceaux qu'il apporta un à un aux

chrétiens qui étaient restés sur la place, et qu'il échangea avec eux de la même manière. Après qu'il eut échangé le dernier morceau d'or, il dit par signes aux chrétiens qu'il en avait envoyé chercher davantage ailleurs, et qu'on le lui apporterait un autre jour. Cet esprit de trafic, cette réflexion, ces calculs, la culture générale des terres, les manières de ces Indiens, leurs mœurs, leurs usages, leur douceur, leur ruse *(consejo),* tout, dit l'amiral, prouve qu'ils sont plus actifs et plus intelligens que tous ceux qu'il avait vus jusqu'alors. Dans la soirée un canot monté par une quarantaine d'hommes vint de l'*île de la Tortue.* Lorsqu'il aborda à la plage, toute la population de la bourgade située sur le bord de la mer, qui était réunie, s'assit en signe de paix. Alors quelques uns des Indiens qui étaient dans le canot, puis ensuite presque tous les autres, descendirent à terre. Mais le cacique se leva seul, et par des paroles qui paraissaient être des menaces, les fit rentrer dans leur canot. Il leur jetait de l'eau, ramassait des pierres sur le rivage et les lançait dans la mer, et après que tous les Indiens de l'*île de la Tortue* se furent rembarqués dans leur canot et se furent remis en mer avec la plus grande obéissance, « le cacique, dit l'amiral, prit une pierre et la mit, pour qu'il la leur lançât, dans la main de mon alguazil, que j'avais envoyé à terre avec le notaire de la flotte et d'autres personnes, pour voir s'ils rapporteraient quelque chose d'avantageux ; mais mon alguazil ne voulut pas lancer la pierre. » C'est dans cette circonstance que le cacique montra combien il favorisait l'amiral. Aussitôt que le canot fut parti, on dit à l'amiral qu'il y avait plus d'or dans l'*île de la Tortue* que dans l'île *Espagnole,* parce qu'elle est plus près de *Baneque.* L'amiral dit ici qu'il croit qu'il n'y a de mines d'or ni dans l'île *Espagnole* ni dans celle de la *Tortue,* mais qu'on l'apporte de *Baneque,* quoiqu'en petite quan-

tité, parce que les habitans de ces deux premières îles n'ont rien à donner en échange. Le sol d'ailleurs en est si fertile, qu'ils n'ont pas besoin de beaucoup travailler la terre pour la faire produire ce qui est nécessaire à leur nourriture, et moins encore pour ce qui serait nécessaire à leur habillement, puisqu'ils vont tout nus. L'amiral croyait qu'il était bien près des lieux où la terre cachait ses plus grandes richesses, et que notre Seigneur allait le conduire dans l'endroit où naît l'or. Il était informé que du port où il se trouvait jusqu'à Baneque[1] il y avait quatre journées, ce qui pourrait faire trente ou quarante lieues, intervalle qu'on peut, par un bon vent, franchir en un seul jour.

Mardi 18 décembre

L'amiral prolongea son séjour dans ces parages, parce que le défaut de vent l'obligea à y rester ce jour-là au mouillage. Une autre raison l'y engageait aussi : le cacique avait dit qu'il apporterait de l'or, et quoique l'amiral ne pensait pas qu'il pût en donner beaucoup, attendu qu'il n'y avait pas de mines en cet endroit, il était cependant curieux de s'assurer plus positivement de la position du lieu d'où on le retirait. Dès le point du jour il fit pavoiser le bâtiment et la caravelle avec les armes et les pavillons, pour célébrer le jour de la fête de Sainte-Marie de l'O[2], ou commémo-

1. Cette île de *Baveque* ou *Baneque* n'a jamais paru ; c'était peut-être l'île de la Jamaïque. (Bartolomé de Las Casas.)

2. Il y a près de Ségovie un couvent, et une église dédiée à la sainte Vierge, sur une montagne assez élevée ; cette église est entourée de petits rochers formant un ovale ou un O ; *de là Sainte-Marie de l'O,* qui est l'une des soixante-quinze ou quatre-vingts vierges qu'on honore, en Espagne, d'un culte particulier. (De V. L.)

ration de l'Annonciation, et l'on fit de nombreuses décharges d'escopettes *(lombardas).* Le roi de cette *île Espagnole,* dit l'amiral, était parti de bonne heure de sa demeure, qui ne devait être éloignée que de cinq lieues, ainsi qu'il en pouvait juger, et il arriva vers les trois heures de l'après-midi dans le bourg, où l'attendaient déjà quelques hommes du bâtiment que l'amiral avait envoyés pour qu'ils s'assurassent s'il y arrivait de l'or. Ils remarquèrent que le roi était accompagné de plus de deux cents hommes, qu'il se faisait porter sur un palanquin soutenu par quatre hommes, et qu'il était encore jeune, ainsi que nous l'avons déjà dit. Aujourd'hui, pendant que l'amiral était à dîner sous le château *(debajo del castillo)* de son bâtiment, le roi avec toute sa suite y arriva. À cette occasion l'amiral dit au Roi et à la Reine catholiques : « Vos Altesses seraient sans doute satisfaites de la pompe de leur cortége et du respect que tout le monde leur témoigne, quoiqu'ils aillent entièrement nus. Au moment où le roi entra dans le bâtiment, il me trouva à table sous le château de la poupe ; il vint droit à moi, s'assis à mes côtés, et il ne me permit pas de me déranger, ni de me lever de table avant que j'eusse terminé mon repas. Présumant qu'il aurait du plaisir à goûter de nos viandes, j'ordonnai qu'on lui en servît de suite. Lorsqu'il entra sous le château, il fit un signe de la main pour que tous ses gens restassent en dehors ; ils s'empressèrent d'obéir à cet ordre, qu'ils exécutèrent avec les plus grandes marques de respect, et ils allèrent tous s'asseoir sur le pont, à l'exception de deux hommes d'un âge mûr, que je jugeai être, l'un son conseiller, et l'autre son précepteur, et qui vinrent s'asseoir à ses pieds. Le roi ne prenait de toutes les viandes que je lui présentais que ce qui était nécessaire pour me faire honnêteté et les goûter ; il les envoyait ensuite à ses gens, qui en

mangeaient tous. Il en fit autant des boissons ; il se contentait d'en mouiller ses lèvres, et il les donnait ensuite à ses gens ; il faisait tout cela avec un air de dignité bien remarquable ; il parlait peu ; le petit nombre de paroles qu'il proférait étaient, autant que je pouvais le comprendre, toutes bien judicieuses et bien réfléchies. Les deux personnages qui étaient à ses pieds examinaient le mouvement de ses lèvres, parlaient pour lui, s'entretenaient aussi avec lui, et toujours avec le plus grand respect. Le repas terminé, un écuyer apporta une ceinture *(un cinto)* en tout semblable, pour la forme, à celles dont on se sert en Castille, excepté que le travail n'en est pas le même. Le roi la prit et me la remit, ainsi que deux morceaux d'or ouvré, qui étaient très minces : je crois qu'ils recueillent très peu de ce métal, quoiqu'ils soient si voisins des lieux qui le produisent, et dans lesquels il se trouve en si grande abondance.

« Je m'aperçus qu'une garniture de mon lit lui plaisait ; je la lui donnai, ainsi que plusieurs beaux grains d'ambre que je portais à mon cou, des souliers de couleur et une fiole d'eau de fleur d'orange : il en fut si content, que c'était merveille, et il était, ainsi que son gouverneur et ses conseillers, très chagrin de ce que nous ne pouvions pas nous entendre ; je compris néanmoins qu'il me dit que si quelque chose d'ici me convenait, toute l'île était à mes ordres. J'envoyai chercher un collier qui portait pour médaille un *excellent d'or*[1] sur lequel étaient gravés les portraits de Vos Altesses ; je le lui montrai en lui répétant ce que je lui avais dit hier, que Vos Altesses gouvernaient la plus grande partie du monde *(todo lo mejor del mundo),* et qu'il

1. L'*excellent d'or* était une monnaie qui valait deux *castillans.* (Bartolomé de Las Casas.)

n'y avait pas de princes aussi puissans. Je lui montrai aussi les bannières royales et celles de la croix, dont il parut faire grand cas. Quels grands seigneurs doivent être Vos Altesses, dit-il à ses conseillers, puisque, sans aucune crainte, elles m'avaient envoyé dans ce pays, de si loin et du ciel ; il dit encore beaucoup d'autres choses que je ne compris pas ; mais je vis bien qu'il était émerveillé. » Lorsqu'il était déjà tard et qu'il voulut partir, l'amiral le renvoya avec distinction dans le canot, et le fit saluer de plusieurs décharges de mousqueterie. Descendu à terre, il se plaça sur son brancard, et s'en alla avec son cortége, composé, comme nous l'avons dit, de plus de deux cents hommes, et son fils le suivit, porté sur les épaules d'un Indien très distingué. Il fit donner à manger et rendre de grands honneurs à tous les marins et à toutes les autres personnes des vaisseaux, partout où on les rencontrait. Un matelot dit qu'il l'avait rencontré dans sa route, et qu'il avait vu que les objets que l'amiral lui avait donnés étaient portés devant lui par un nombre égal de personnes, qui lui paraissaient être les plus marquantes.

Le fils du roi le suivit pendant assez longtemps avec une escorte semblable à la sienne, et il y en avait une autre aussi nombreuse pour un frère du même monarque, avec la différence que ce frère marchait à pied, appuyé sur les bras de deux hommes notables. Ce dernier vint au vaisseau après le roi, et l'amiral lui donna quelques uns de ses objets d'échange. Ce fut alors que l'amiral apprit que le roi était nommé *cacique* dans la langue du pays. L'amiral dit que ce jour-là on échangea peu d'or ; mais il sut d'un vieillard qu'il y avait, à la distance de cent lieues au plus, beaucoup d'îles rapprochées *(comarcanas),* qui, autant qu'il put le comprendre, produisaient beaucoup d'or. Il fut jusqu'à dire qu'il y avait une île toute d'or, et d'autres où il abondait au point

qu'on n'avait qu'à le ramasser et le passer au tamis ; qu'on le fondait, qu'on en faisait des barres et des milliers d'ouvrages dont il expliqua la forme par signes. Ce vieillard désigna à l'amiral la direction et le parage dans lequel elles étaient situées. L'amiral résolut de s'y rendre, et dit que si ce vieillard n'était pas un personnage aussi marquant auprès du roi, il le retiendrait et l'emmènerait avec lui, ou que, s'il savait la langue, il le prierait de l'accompagner, et qu'il croyait qu'il s'y prêterait volontiers, parce qu'il paraissait bien avec lui et avec les chrétiens ; mais que, comme il tenait déjà ces gens-là pour des vassaux des rois de Castille, et qu'il n'était pas juste de leur faire violence, il se décida à n'en rien faire. Il planta une très grande croix au milieu de la place de cette peuplade ; les Indiens l'y aidèrent beaucoup, et il dit qu'ils y firent leurs prières et l'adorèrent. Les dispositions qu'ils manifestèrent font espérer à l'amiral, en notre Seigneur, que toutes ces îles se feront chrétiennes.

Mercredi 19 décembre

Cette nuit on mit à la voile pour sortir du golfe que forme en cet endroit l'*île de la Tortue* avec l'*Espagnole.* Au jour, le vent tourna à l'est, ce qui empêcha, pendant toute la journée, de sortir d'entre ces deux îles, et le soir on ne put atteindre un port qui parut[1] en vue ; on aperçut quatre pointes de terre, une grande baie et une rivière, et on reconnut un grand promontoire *(una angla muy grande)*[2] où il y avait une peuplade, et à l'opposite un vallon entre plusieurs montagnes très élevées, couvertes d'arbres, qu'il

1. Le *port de la Granja.* (M. F. de Nav.)

2. La rade du *port Margot. (Idem.)*

jugea être des pins. Il y a, sur les *Deux Frères*[1], une montagne très haute et très spacieuse *(muy gorda)* qui va du nord-est au sud-ouest, et à l'est-sud-est du *cap de Torres,* une petite île à laquelle l'amiral donna le nom de *Saint-Thomas,* parce que c'est demain la fête de ce saint. La circonférence de cette île présente des caps et des ports excellens, d'après ce que l'on put en juger de la mer. Près de l'île, et du côté de l'ouest, il y a une pointe qui entre beaucoup dans la mer haute et basse, et qu'il nomma pour cette raison le cap *Haut et Bas.* À la distance de soixante milles de *Torres,* vers l'est-quart-sud-est, il y a une montagne plus élevée qu'une autre, qui entre dans la mer[2], et qui de loin ressemble à une île, à cause d'une coupure qu'elle a du côté de la terre ; il la nomma *Mont-Caribata,* du nom de cette province. Cette montagne est très belle et bien garnie de jolis arbres verts, sans neige et sans brouillards. Le temps et la température étaient alors ici ce qu'ils sont en Castille au mois de mars, et les arbres et la verdure comme au mois de mai. Les nuits, dit-il, étaient de quatorze heures.

Jeudi 20 décembre

Aujourd'hui, au coucher du soleil, l'amiral entra dans un port qui se trouvait entre l'île de *Saint-Thomas* et le *cap de Caribata*[3], et il y mouilla. Ce port est très bon et capable de

---

1. Ces *Deux Frères* et le *cap de Torres* n'ont pas été nommés jusqu'ici. (Bartolomé de Las Casas.)

2. Montagne sur le Guarico, et celle de *Monte-Cristi,* à la distance de quarante-deux milles. (M. F. de Nav.)

3. Ce port est la *baie d'Acul. (Idem.)*

contenir tous les vaisseaux de la chrétienté ; son entrée, vue de la mer, paraît impraticable à ceux qui ne la connaissent pas, à cause des pointes de rochers dont elle est parsemée, et qui s'étendent depuis la montagne jusque tout près de l'île. Ces pointes ne se trouvent pas placées par ordre, mais, au contraire, l'une par-ci, l'autre par-là ; celles-ci en mer, celles-là près de terre. Il résulte d'une semblable disposition, qu'il faut être très attentif lorsqu'on veut y pénétrer par une des passes, qui sont très larges et assez bonnes, afin de pouvoir y entrer sans crainte : elles ont partout sept brasses d'eau ; et après avoir franchi les pointes, on y trouve, dans l'intérieur, jusqu'à douze brasses. Un vaisseau amarré avec un câble quelconque y est en sûreté contre toute espèce de vent. L'amiral dit qu'il y a à l'entrée de ce port un canal[1] situé à la partie ouest d'une petite île de sable qui contient beaucoup d'arbres, et au pied de laquelle il y a sept brasses d'eau ; mais il y a aussi beaucoup de bas-fonds dans ces parages, et il est nécessaire d'avoir les yeux ouverts jusqu'à ce qu'on soit dans le port : après cela, on ne doit craindre aucun ouragan. On aperçoit, de ce port, un grand vallon cultivé, et qui vient y aboutir de la partie du sud-est, avec une légère inclinaison ; il est entouré de très belles montagnes ornées d'arbres verts, et si élevées, qu'elles paraissent atteindre jusqu'au ciel. Il est hors de doute qu'il y en a parmi elles qui sont plus élevées que l'île de Ténériffe[2] des Canaries, que l'on regarde comme la plus haute

---

1. Je crois qu'il veut dire *une cannace (cañaveral)*. (Bartolomé de Las Casas.)
C'est bien *canal* que Colomb dit et devait dire. (M. F. de Nav.)

2. En effet, ces montagnes sont fort élevées, mais pas autant. *(Idem.)*
On ne connaît pas encore d'une manière précise la hauteur des montagnes de

que l'on puisse trouver. De ce côté de l'île de *Saint-Thomas* il y a un îlot[1] à une lieue, et un autre à une moindre distance ; tous ont des ports merveilleux, mais il faut faire attention aux bas-fonds. L'amiral aperçut aussi des peuplades, et des feux que l'on faisait sur la côte.

Vendredi 21 décembre

L'amiral alla visiter ledit port aujourd'hui, avec les embarcations des vaisseaux, et il le trouva tel, qu'il affirme qu'on ne peut lui comparer aucun de ceux qu'il avait jamais vus[2]. Il dit qu'il a tant vanté d'autres ports, qu'il ne sait plus de quelles expressions se servir pour vanter convenablement celui-ci, parce qu'il craint d'être accusé d'exagérer les choses et de les représenter sous des couleurs beaucoup plus brillantes qu'elles ne le sont en réalité. Mais il justifie ses éloges en disant qu'il a avec lui de vieux marins qui disent et diront la même chose, ainsi que quiconque naviguera ; savoir, que tous les éloges qu'il a donnés aux autres ports sont justes, et qu'il ne l'est pas moins que celui-ci est encore meilleur que tous les autres. Il continue, de plus, en

---

(suite de la note de la page 171)
Saint-Domingue ; il paraît cependant qu'on ne peut guère accorder que 1 000 à 1 100 toises aux pics les plus élevés, tels que ceux de *la Selle* et de *la Hotte,* tandis que le pic de Ténériffe a près du double de hauteur (1 900 et quelques toises). À l'époque à laquelle écrivait Christophe Colomb, on croyait que ce pic n'était surpassé par aucune autre montagne ; mais il est démontré aujourd'hui qu'il en existe un grand nombre, tant en Afrique qu'en Europe, en Amérique et surtout en Asie, avec lesquelles il ne peut entrer en comparaison. (S. B. I.)

1. L'île de *Ratas* (l'île à Rats). (M. F. de Nav.)

2. C'est en effet un bon port ; mais celui de *Nipe,* que Colomb nomma *San-Salvador,* dans l'île de Cuba, est meilleur. *(Idem.)*

ces termes : « J'ai couru les mers pendant vingt-trois ans, presque sans interruption ; j'ai vu tout le Levant et le Couchant, j'ai été au Septentrion, en Angleterre *(que dice por ir al camino de Septentrion, que es Inglaterra),* et j'ai parcouru la Guinée ; mais dans aucune de ces contrées on ne trouvera la bonté des ports[1] … toujours trouvé le[2] … meilleur que l'autre. J'ai toujours bien réfléchi à ce que j'avançais, et je répète à présent que je n'ai rien dit de trop, que celui-ci surpasse en bonté tous les autres ; qu'il peut contenir tous les vaisseaux du monde, et qu'il suffit qu'il soit fermé avec un câble, si vieux soit-il, et qu'un navire y soit amarré d'une manière quelconque, pour y être en sûreté. » Il a cinq lieues de longueur, depuis l'entrée jusqu'au fond[3]. L'amiral vit quelques terres parfaitement labourées ; elles sont au reste toutes très bien. Il ordonna à deux hommes de débarquer, et de se rendre sur une éminence pour voir s'il y avait une peuplade, car on ne pouvait pas en apercevoir de la mer. Ce soir, à dix heures environ, quelques Indiens vinrent en canot pour voir l'amiral et les chrétiens comme une chose merveilleuse. Il leur donna quelques bagatelles qui leur firent beaucoup de plaisir. Les deux chrétiens, à leur retour, désignèrent l'endroit où ils avaient aperçu une grande peuplade un peu éloignée de la mer. L'amiral ordonna de ramer vers cette direction, jusqu'à peu de distance de la terre. Il vit alors quelques Indiens qui s'approchaient de la plage ; mais comme ils parurent crain-

1. Il y a ici dans le manuscrit original une lacune d'une ligne et demie. *(Idem.)*

2. Il manque ici un mot dans l'original. *(Idem.)*

3. Ce ne sont que cinq milles. *(Idem.)*

tifs, il fit arrêter les embarcations, afin que les Indiens qui étaient à bord du vaisseau pussent leur parler et les assurer qu'on ne leur ferait aucun mal : alors ils s'approchèrent davantage de la mer, et l'amiral de la terre. Lorsqu'ils furent tout-à-fait rassurés, il en vint tant, que toute la plage en était couverte ; les hommes, comme les femmes et les enfans, faisant beaucoup de démonstrations ; les uns courant par-ci, les autres par-là pour nous chercher du pain qu'ils font de *niames,* qu'ils appellent *ajes,* et qui est très blanc et très bon. Ils nous apportèrent aussi de l'eau dans des gourdes *(calabazas),* et dans des cruchons de terre faits comme ceux de Castille ; en un mot, ils nous donnèrent tout ce qu'ils possédaient et qu'ils croyaient pouvoir être agréable à l'amiral, et tout cela de si bon cœur et avec tant de joie, que c'était merveille. « Qu'on ne dise pas, fait observer l'amiral, qu'ils donnent si libéralement parce que ce sont des objets de peu de valeur, car ceux qui donnaient des morceaux d'or, les donnaient d'aussi bon gré que ceux qui n'avaient à donner qu'une gourde pleine d'eau ; et il est facile de voir, ajoute-t-il, quand on donne de bon cœur. » Voici encore ses paroles : « Ces gens n'ont ni bâtons, ni zagaies, ni aucune arme, non plus que les autres habitans de toute cette île, que je cois très grande. Hommes et femmes vont nus comme quand ils sortirent du sein de leur mère. Dans les terres de la *Juana* et dans les autres îles, les femmes, surtout après l'âge de douze ans, portaient, pour couvrir la partie sexuelle, un morceau d'étoffe de coton assez semblable à la brayette de nos chausses ; mais ici, jeunes et vieilles sont également nues. Dans les autres endroits, les hommes cachaient leurs femmes aux chrétiens par jalousie ; mais ici c'est le contraire, et il y a de très beaux corps de femmes *(muy lindos cuerpos de mugeres)* ; et elles sont

venues les premières rendre grâces au ciel de notre arrivée, et apporter tout ce qu'elles avaient, principalement des comestibles, du pain d'*ajes,* des noisettes *(gonza avellanada)* et cinq ou six espèces de fruits. » L'amiral fit sécher quelques échantillons de chaque espèce pour les offrir au Roi et à la Reine. Dans les autres endroits, les femmes en avaient agi de même qu'ici, dit l'amiral, avant qu'on les dérobât à nos yeux *(antes que se ascondiesen)* ; et il recommanda partout d'avoir bien soin de n'offenser personne en aucune manière, et de ne rien prendre contre la volonté des Indiens ; aussi, tout ce qu'on reçut d'eux fut payé. Finalement, l'amiral dit qu'il ne peut pas croire qu'on ait jamais vu d'hommes qui eussent le cœur si bon et si généreux, et qui fussent en même temps si craintifs, et il ajoute qu'ils se privaient de tout ce qu'ils possédaient pour le donner aux chrétiens, allant même à leur rencontre pour le leur offrir dès qu'ils arrivaient.

Après cela, l'amiral envoya six chrétiens pour reconnaître la peuplade. On leur rendit tous les honneurs possibles, et on leur donna tout ce qu'on possédait, car personne ne doutait que l'amiral et tout son monde ne fussent venus du ciel. Les Indiens des autres îles qui étaient à bord du vaisseau avaient la même persuasion, quoiqu'on leur eût déjà dit à quoi ils devaient s'en tenir à cet égard. Lorsque les six chrétiens furent retournés *(despues de haber ido los seis cristianos),* plusieurs canots remplis d'Indiens vinrent pour inviter l'amiral, de la part d'un seigneur, à se rendre à sa peuplade avant de quitter le pays. Un *canot* est une barque dans laquelle ils naviguent, et ils en ont de grands et de petits. Voyant que la peuplade de ce seigneur était sur la route, sur une pointe de terre, et qu'accompagné de beaucoup de monde il attendait l'amiral, celui-ci y

alla ; et avant son retour, la plage était si couverte de monde, que c'était un objet d'admiration. Hommes, femmes, enfans, tous le priaient de ne pas s'en aller, et de rester parmi eux.

Les messagers d'un autre seigneur, qui étaient venus aussi pour l'inviter, attendaient avec leurs canots, afin qu'il ne partît pas sans voir leur maître ; il se rendit aussi chez lui. Ce seigneur, qui attendait l'amiral avec de grandes provisions de comestibles, n'eut pas plus tôt appris son arrivée, qu'il fit asseoir tout son monde, et qu'il leur ordonna ensuite de porter tous les vivres à bord des embarcations espagnoles placées près de la rive ; et lorsqu'il vit que l'amiral avait reçu tout ce qu'on lui avait apporté, tous les Indiens, ou du moins le plus grand nombre, coururent vers la peuplade, qui devait être assez proche, pour chercher une plus grande quantité de vivres, des perroquets et autres choses qu'ils avaient, et cela avec un cœur si franc, que c'était merveille. L'amiral leur donna des grains de verre, des anneaux de laiton et des grelots, non parce qu'ils demandaient quelque chose, mais parce que cela lui parut convenable, et surtout, disait-il, parce qu'il les regardait déjà comme chrétiens et comme sujets des rois de Castille, plus que les Castillans mêmes. Il ne manque, dit-il, que de connaître leur langue et de savoir leur commander, parce qu'ils obéiraient sans contradiction à tout ce qu'on leur dirait. L'amiral partit enfin pour retourner à bord, et les Indiens, hommes, femmes et enfans, poussaient des cris afin que les chrétiens ne s'en allassent pas, et restassent avec eux. Quand il fut parti, des canots remplis d'hommes le suivirent jusqu'au vaisseau ; il leur fit faire de grandes politesses, les régala et leur donna plusieurs objets qu'ils emportèrent. Il était venu en son absence un autre seigneur de la partie

de l'ouest, et quoique le vaisseau fût déjà à une demi-lieue de terre, beaucoup d'hommes s'y rendirent à la nage. Le seigneur dont je viens de parler étant déjà parti, l'amiral lui envoya quelques personnes pour lui demander des renseignemens sur ces îles ; ils furent très bien reçus par ce seigneur, qui les conduisit à la peuplade de sa résidence, et leur donna quelques morceaux d'or. Ils arrivèrent à une grande rivière, que les Indiens passèrent à la nage, et que les chrétiens ne purent passer, ce qui les obligea à s'en retourner.

Dans toute cette contrée il y a des montagnes très élevées qui semblent atteindre au ciel ; celles de l'île de Ténériffe ne paraissent rien en comparaison, pour la beauté et la hauteur[1] ; elles sont tellement couvertes d'arbres et de verdure, que c'est une merveille. Elles sont coupées par de belles plaines ; et à l'extrémité de ce port, vers le sud, il y a un vallon si grand, que l'œil ne peut pas en embrasser l'étendue, quoiqu'il n'y ait aucune hauteur qui l'empêche ; il paraît avoir quinze ou vingt lieues : une rivière le traverse, et il est entièrement cultivé et peuplé, et ses champs sont aussi verts que ceux de Castille dans les mois de mai ou de juin, quoique la nuit soit encore de quatorze heures et que le pays soit tout au nord. Ce port[2] est très bon pour tous les vents possibles, bien abrité et très profond, peuplé d'hommes excellens et très doux, sans armes ni bonnes ni mauvaises ; et tout bâtiment peut y rester sans autre crainte que celle des vaisseaux qui pourraient venir l'assaillir pendant la nuit ; car quoique son entrée ait plus de deux lieues de largeur, elle est fermée par deux récifs que l'on voit à

1. Voyez la note 2, p. 171. (D. L. R.)

2. La baie d'*Acul*. (M. F. de Nav.)

peine au-dessus de l'eau, et au milieu desquels il y a un passage qui semble fait à main d'homme, pour laisser ouverte une porte justement suffisante à l'entrée des navires. À l'embouchure il y a sept brasses d'eau jusqu'au pied d'un îlot plat qui a une plage bien boisée. L'entrée est du côté de l'ouest, et un navire peut approcher sans crainte jusqu'au bord du rocher. Il y a, du côté du nord-ouest, trois îles, et à une lieue du cap un grand fleuve ; c'est le meilleur port du monde : l'amiral le nomma *port de la mer de Saint-Thomas (puerto de la mar de Santo-Tomás),* parce que c'est aujourd'hui la fête de ce saint ; il l'appelle mer à cause de son étendue.

Samedi 22 décembre

À la pointe du jour il fit mettre à la voile pour chercher les îles que les Indiens avaient indiquées comme renfermant beaucoup d'or, et dont quelques unes (suivant leur récit) devaient renfermer plus d'or que de terre. Le temps ne le permit pas, et il fut obligé de retourner au mouillage ; il détacha une embarcation pour pêcher au filet. Le seigneur de cette contrée[1], qui possédait un village près de là, lui envoya un grand canot plein d'hommes, parmi lesquels se trouvait un de ses principaux serviteurs, pour inviter l'amiral à approcher avec ses vaisseaux, et pour lui dire qu'il lui donnerait tout ce qu'il avait. Il lui envoya par ce canot une ceinture *(cinto)* qui avait, au lieu de bourse, un mufle *(una caratula),* avec deux grandes oreilles, la langue et le nez en or battu ; et comme ces gens ont le cœur si franc, que lors-

1. C'était *Guacanagari,* souverain du Marien, où l'amiral construisit un fort et laissa trente-neuf chrétiens. (Bartolomé de Las Casas.)

qu'on leur demande quelque chose ils le donnent de la meilleure volonté du monde, il paraît que c'est leur faire une faveur que de leur demander quelque chose. Voilà ce que dit l'amiral. Ils s'approchèrent de l'embarcation *(barca),* donnèrent la ceinture à un mousse, et leur ambassade monta à bord du navire. Une partie du jour se passa avant que l'amiral pût les comprendre ; les Indiens même qui étaient avec lui ne les comprenaient pas, parce qu'il y avait une grande différence dans les noms des objets : on devina enfin, par leurs signes, l'invitation qu'ils étaient chargés de faire. L'amiral résolut de s'y rendre dimanche, quoiqu'il n'eût pas l'habitude d'appareiller à pareil jour, non par superstition, mais à cause de sa piété ; il ne partit même ce jour-là, dit-il, que par suite de l'espérance qu'il avait conçue que ces habitans se feront chrétiens, d'après les bonnes dispositions qu'ils manifestent, et qu'ils seront sujets des rois de Castille. Il ajoute qu'il les considérait déjà comme tels, et que pour qu'ils les servent avec amour, il les aime et s'applique à leur faire plaisir. Aujourd'hui, avant de partir, il envoya six hommes à une grande peuplade éloignée de trois lieues vers l'ouest, et dont le seigneur vint ces jours-ci chez l'amiral, et lui dit qu'il avait plusieurs morceaux d'or. Lorsque les chrétiens y arrivèrent, le seigneur donna la main au notaire *(escribano)* de l'amiral, que celui-ci avait mis au nombre des députés afin qu'il ne souffrît pas qu'on fît aucun tort *(cosa indebida)* aux Indiens. Ceux-ci sont en effet si bons, et les Espagnols si avides et si exigeans, qu'il ne leur suffit pas de recevoir tout ce qu'ils demandent en échange d'un bout de cordon et même pour un morceau de verre, de faïence, ou pour d'autres objets sans valeur, mais qu'ils veulent encore avoir les choses gratuitement, et les prennent même sans rien donner en échange, ce que l'amiral a toujours défendu.

Quoique, à l'exception de l'or, tout ce que les Indiens pouvaient donner fût de médiocre valeur, l'amiral considérant leur bon cœur, et voyant que pour six grains de verre ils donnaient un morceau d'or, défendit de rien recevoir d'eux sans leur donner quelque chose en échange. Lorsque le seigneur eut donné la main au notaire, il le conduisit à son habitation, accompagné de toute la population, qui était très nombreuse ; il fit donner à manger aux députés, et les Indiens leur apportèrent du coton en tissu et en pelotons filé. En les congédiant le soir, le seigneur leur donna trois oies *(tres ansares)* très grasses, et quelques morceaux d'or. Ils furent accompagnés par une multitude d'hommes, qui portèrent tous les articles qu'ils avaient échangés, et voulaient porter tous les députés sur leurs épaules, ce qu'ils firent même au passage de rivières et de quelques endroits fangeux. L'amiral ordonna de faire quelques cadeaux au seigneur, qui fut extrêmement satisfait, ainsi que tous ses vassaux, croyant fermement que les chrétiens étaient venus du ciel : ils se regardaient heureux seulement de les voir.

Il est venu, ce jour seulement, plus de cent vingt canots remplis de monde, tous apportant quelque chose, spécialement du pain, du poisson et de l'eau dans des cruchons de terre ; ils apportaient aussi des semences de diverses espèces d'épices très bonnes, dont ils jettent un grain dans une écuelle d'eau qu'ils boivent ensuite, et les Indiens qui étaient à bord du vaisseau de l'amiral disent c'est une chose très saine.

Dimanche 23 décembre

Faute de vent l'amiral ne put pas se rendre, avec les vaisseaux, au pays du seigneur qui avait envoyé pour le prier et

l'inviter ; mais il fit accompagner les trois messagers de ce seigneur, qui étaient restés pour attendre, par des embarcations montées par plusieurs de ses gens, au nombre desquels se trouvait son notaire. Pendant leur absence, il envoya deux des Indiens qui étaient avec lui aux peuplades voisines du mouillage ; ils revinrent bientôt au vaisseau avec un seigneur, qui annonça que dans cette île *(l'Espagnole)* il y avait beaucoup d'or ; qu'on venait l'y acheter des autres contrées, et qu'on y en trouverait autant qu'on voudrait. Il en vint d'autres qui confirmèrent qu'il y avait beaucoup d'or, et qui montrèrent à l'amiral la manière dont on le recueillait. Il eut beaucoup de peine à comprendre tout cela ; mais il tenait néanmoins pour certain qu'il devait y en avoir en grande abondance, et que s'il pouvait découvrir l'endroit d'où on le tirait, il en aurait à bon marché et même pour rien ; et il répéta qu'il croyait qu'il devait y en avoir beaucoup, puisque depuis trois jours qu'il était dans ce port il en avait recueilli de bons morceaux, et ne pouvait croire qu'on l'y apportât d'aucun autre pays. « Notre Seigneur, qui a toutes les choses en son pouvoir, veuille m'aider et m'accorder ce qu'il lui plaira, et ce qui sera le plus convenable à son service ! » Ce sont les paroles de l'amiral. Il dit que jusqu'à cette heure il est venu au vaisseau plus de mille personnes, et que toutes ont apporté quelque chose, et qu'avant d'aborder le vaisseau à la distance de demi-portée d'arbalète, ils se tiennent debout dans leurs canots, et crient, en montrant ce qu'ils ont en main : Prenez, prenez. Il croit aussi qu'il en vint plus de cinq cents à la nage, faute de canots, quoique nous fussions mouillés à près d'une lieue de terre. Autant qu'il pouvait en juger, il était venu, pour voir les chrétiens, cinq seigneurs, fils de chefs, avec toute leur famille, femmes et

enfans. L'amiral fit faire des cadeaux à tous, parce que, dit-il, tout sera bien employé ; et il ajoute : « Que notre Seigneur m'aide, par sa miséricorde, à trouver cet or, je dis cette mine, car il y en a ici qui disent qu'ils la connaissent. » Ce sont ses propres paroles. Pendant la nuit les embarcations revinrent, et elles nous apprirent qu'elles avaient été très loin et qu'elles avaient rencontré, au mont *Caribatan,* beaucoup de canots remplis d'hommes qui venaient de l'endroit d'où elles sortaient, afin de voir l'amiral et les chrétiens. Il regardait comme certain que, s'il pouvait être encore dans ce port pour la fête de Noël, tous les habitans de l'île (qu'il estimait être plus grande que l'Angleterre), s'y rendraient pour les voir. Ces canots accompagnèrent les chrétiens à leur bourgade, qui était, dit l'amiral d'après le rapport des Indiens, la plus grande et la plus régulièrement construite de toutes celles qu'on avait encore vues jusque-là. Elle est à trois lieues environ au sud-est de la *Punta Santa*[1]. Comme les canots vont rapidement à la rame, ils devançèrent les embarcations pour les annoncer au *cacique* (c'est ainsi qu'ils nomment leur chef) ; mais l'amiral n'avait pas encore pu comprendre si ce mot veut dire roi ou gouverneur. Ils emploient aussi, pour désigner un grand, le mot *nitayno*[2] ; mais il ne savait pas s'il signifie gentilhomme, gouverneur ou juge. Finalement, le cacique vint à eux, et toute la population, consistant en plus de deux mille hommes, se réunit dans une place qui était très propre. Le

---

1. Cette *Punta Santa* n'a pas encore été nommée. (Bartolomé de Las Casas.) C'est la pointe appelée aujourd'hui *San-Honorato* (Saint-Honoré). (M. F. de Nav.)

2. *Nitayno* était le principal et le seigneur après ce roi, comme qui dirait grand du royaume. (Bartolomé de Las Casas.)

roi rendit de grands honneurs aux hommes des vaisseaux, et chacun des gens du peuple leur donna quelque chose à boire et à manger ; après cela le roi lui-même remit à chacun d'eux quelques morceaux d'étoffes de coton, qui servent au vêtement des femmes, et des perroquets, avec plusieurs morceaux d'or pour l'amiral. Les habitans firent aussi présent aux matelots des mêmes morceaux d'étoffes de coton et des ustensiles de leurs maisons, en échange de ce qu'on voulait bien leur donner, et quelque peu que ce fût, ils le recevaient avec une joie qui prouvait qu'ils le regardaient comme des reliques. Le soir, quand les Espagnols voulurent prendre congé, le roi et le peuple les prièrent de rester jusqu'au lendemain ; mais voyant qu'ils étaient décidés à partir, ils les accompagnèrent en grand cortége, et portèrent jusqu'aux embarcations qui étaient restées au bas du fleuve, tout ce que le cacique et les habitans leur avaient donné.

Lundi 24 décembre

Avant le lever du soleil, l'amiral fit lever les ancres par un vent de terre. Parmi le grand nombre d'Indiens qui sont venus hier au vaisseau, et qui ont donné des indices sur l'existence de mines d'or dans cette île, et nommé les endroits d'où on le tire, l'amiral en vit un qui paraissait mieux disposé ou plus affectionné, et qui lui parlait avec plus de plaisir. Il lui fit des caresses, et l'engagea à venir avec lui pour lui enseigner les mines d'or. Cet Indien amena un de ses compagnons ou un de ses parens, et entre autres lieux qu'ils désignèrent comme produisant ce métal précieux, ils citèrent *Cipango,* qu'ils nomment *Civao* ; ils affirmèrent qu'il y avait là de l'or en quantité, et que le cacique

porte une bannière d'or battu, mais que cet endroit était très éloigné, vers l'est. À cette occasion l'amiral dit au Roi et à la Reine les paroles suivantes : « Je prie Vos Altesses de croire que dans le monde entier il ne peut y avoir des hommes meilleurs ni plus doux ; Vos Altesses doivent être remplies de joie, parce qu'elles en auront bientôt fait des chrétiens, et les auront formés aux bonnes mœurs de leurs royaumes ; car il ne peut y avoir de meilleures gens et un meilleur pays. Cette population est si nombreuse et ce pays si vaste, que je ne sais plus comment l'exprimer, ayant déjà parlé au degré superlatif des hommes et des terres de la *Juana,* que les habitans appellent *Cuba* ; mais il y a autant de différence de ceux-là à ceux-ci, qu'il y en a du jour à la nuit, et je ne crois pas qu'il puisse exister une personne qui, après l'avoir vu, n'en dise pas autant que moi. J'assure en vérité que c'est une merveille que les choses et les peuplades de cette *île Espagnole,* car c'est ainsi que je l'ai nommée, tandis que les naturels l'appellent *Bohio.* Tous sont d'un commerce singulièrement affable et tendre ; leur manière de parler est douce et différente de celle des autres Indiens, qui en parlant ont l'air de menacer. Les hommes et les femmes sont de belle stature, et ne sont pas noirs : il est vrai que tous se peignent, les uns en noir, les autres de diverses couleurs, mais la plupart en rouge. J'ai appris qu'ils en agissent ainsi pour se garantir des rayons du soleil. Les bourgades et les maisons sont fort jolies, et ils sont gouvernés par des seigneurs ou des juges, auxquels ils obéissent, que c'est merveille ; et tous ces seigneurs parlent peu, et ils ont des mœurs très pures *(muy lindas)* ; ils ne commandent le plus souvent que par un signe qu'ils font de la main, et on les comprend aussitôt, que c'est merveille. » Ce sont les propres paroles de l'amiral.

Celui qui veut entrer dans la mer de *Santo-Tomé,* doit prendre sa direction à une lieue de l'embouchure, sur un îlot plat[1] qui est au milieu, et que l'amiral nomma *la Amiga,* et tenir le cap droit sur elle *(llevando la proa en ella).* Arrivé à la distance d'un jet de pierre[2], il passera à l'ouest et le laissera à l'est, après quoi il suivra tout droit et sans dévier, parce que plus à l'ouest il y a un grand récif, outre trois bas-fonds dans cette mer même, et que ce récif s'étend jusqu'à portée de fusil de *la Amiga* ; il passera au milieu, et trouvera pour le moins sept brasses d'eau et de la pierraille au fond. Parvenu dans l'intérieur il verra un port, dans lequel tous les vaisseaux du monde peuvent rester sans amarres. Un autre récif et des bas-fonds avoisinent ladite île *Amiga* du côté de l'est ; ils sont très grands, s'avancent beaucoup en mer, et s'étendent pendant près de deux lieues jusqu'au cap ; mais il paraît qu'il s'y trouve aussi une passe à deux portées de mousquet de *la Amiga,* au pied du mont *Caribatan,* du côté de l'ouest ; il y a aussi un port très bon et très grand.

Mardi 25 décembre, jour de Noël

Naviguant avec peu de vent, dans la journée d'hier, depuis la mer de *Santo-Tomé* jusqu'à la *Punta Santa,* la flottille en était à une lieue à la fin du premier quart, et il était onze heures du soir lorsque l'amiral résolut de se coucher, car il

---

1. L'île à Rats *(isla de Ratas).* (M. F. de Nav.)

2. Le manuscrit porte : *con el o*^{o} *de una piedra.* M. de Navarrete pense que cette abréviation est inintelligible, et qu'il faut y substituer *con el tiro de una piedra.* On a traduit d'après cette observation. (D. L. R.)

y avait deux jours et une nuit qu'il n'avait pas reposé. Comme il faisait calme, le marin qui tenait le gouvernail prit aussi le parti de dormir, et remit la barre à un novice *(mozo grumete),* ce que l'amiral avait toujours défendu pendant tout le voyage, soit qu'il y eût du vent ou du calme, c'est-à-dire que dans aucun cas on n'abandonnât pas le timon aux novices. L'amiral était tranquille quant aux bancs et aux récifs, parce que le dimanche, lorsqu'il envoya les embarcations au roi du pays, celles-ci avaient passé à trois lieues et demie au moins à l'est de ladite *Punta Santa,* et les marins avaient observé toute la côte et les bas-fonds qui existent depuis cette *Punta Santa,* à l'est-sud-est, sur une étendue de trois lieues, et reconnu toutes les passes, ce qu'on n'avait pas fait durant tout ce voyage. Il plut à Dieu notre Seigneur qu'à minuit, comme on avait vu l'amiral se coucher et se reposer, qu'il faisait un calme plat, et que la mer était extrêmement tranquille[1], tous se couchèrent également pour dormir, en sorte que la barre du gouvernail resta dans les mains de ce jeune garçon *(de aquel muchacho),* et que le courant entraîna le vaisseau sur un des bancs. Quoiqu'il fût nuit, on les voyait et on entendait les brisans de plus d'une lieue ; et le vaisseau toucha si doucement, qu'on s'en aperçut à peine. Le novice, qui sentit le gouvernail engagé, et qui entendit le bruit des flots, se mit à crier. L'amiral se leva à ces cris avec tant de promptitude, que personne ne s'était encore aperçu qu'on était échoué. Le maître du navire *(el maestre de la nao)* qui en avait la garde se leva aussi ; l'amiral leur donna à tous l'ordre de mettre à la mer l'embarcation qu'on portait à la poupe, d'y charger

1. L'original espagnol porte : *como en una escudilla* ; littéralement : comme dans une écuelle. (D. L. R.)

une ancre, et de la jeter sur le derrière du vaisseau *(por popa)* au large. Le maître et plusieurs autres ayant sauté dans l'embarcation, l'amiral crut qu'ils faisaient ce qu'il leur avait commandé ; mais ils ne songèrent au contraire qu'à se sauver à bord de la caravelle qui était à une demi-lieue au vent ; la caravelle ne voulut pas les recevoir, en quoi elle fit très bien. Alors ils revinrent au vaisseau, mais l'embarcation de la caravelle y arriva avant eux. Lorsque l'amiral s'aperçut que ses gens fuyaient, que la marée baissait et que le vaisseau penchait déjà d'un côté, il ne vit d'autre remède que de couper le grand mât et d'alléger le navire autant que possible, pour voir si on pourrait le remettre à flot et le tirer de là ; mais comme les eaux continuaient à baisser, et que le bâtiment penchait de plus en plus du côté de la mer, il n'y eut aucun moyen d'y parvenir ; et la mer étant très calme, les *coutures*[1] seules s'ouvrirent, mais le bâtiment resta en son entier. L'amiral se rendit à bord de la caravelle pour y mettre son équipage en sûreté ; et comme il s'élevait déjà un petit vent de terre, que la nuit n'était pas encore très avancée, et qu'on ne savait pas au juste jusqu'où s'étendaient les bancs, il mit en panne en attendant le jour, et alors il passa à bord du vaisseau, et y entra du côté du banc. Il avait auparavant envoyé à terre la chaloupe avec Diégo de Arana de Cordoue, alguazil de l'escadre, et Pierre

---

1. Il y a dans l'original *conventos.* Herrera, décade I, liv. I, chap. 18, rapporte exactement *(pontualmente)* cet événement, et dit qu'on appelait *conventos* les creux qu'il y a entre les courbes d'un vaisseau *(entre costillas y costillas de una nave).* (M. F. de Nav.)
En construction navale, les *coutures* sont l'intervalle ou l'ouverture qui se trouve entre deux bordages, et que les calfats remplissent d'étoupe, pour empêcher l'eau de s'introduire dans le bâtiment.
Note extraite du *Dictionnaire de Marine,* par le vice-amiral Willaumez. (D. L. R.)

Gutierrez, officier de la maison royale *(repostero de la casa real),* pour faire part de sa mésaventure au roi qui l'avait fait inviter le samedi à se rendre avec les navires dans son port, et dont la demeure était à environ une lieue et demie dudit banc. On dit que ce roi pleura en l'apprenant, et qu'il envoya aussitôt tous ses sujets avec de très grands canots pour décharger le vaisseau ; cela se fit avec beaucoup de célérité, par suite du zèle et des bonnes dispositions que le prince y apporta. Lui-même en personne, avec ses frères et ses parens, excita l'activité, tant au vaisseau qu'à terre, pour la garde et la conservation de ce qu'on y apportait, afin qu'on ne perdît rien. De temps en temps il envoyait quelqu'un de ses parens, tout en pleurs, pour consoler l'amiral et lui dire qu'il ne s'affligeât pas, et qu'il lui donnerait tout ce qu'il possédait. L'amiral certifie à Leurs Altesses qu'en aucune partie de la Castille on ne pourrait mettre tant de soin pour tout conserver, et qu'on ne perdit pas même un bout d'aiguillette *(un agujeta).* Le roi ordonna de réunir le tout auprès des maisons en attendant qu'on en eût disposé quelques unes qu'il voulait donner pour mettre à couvert les effets retirés du navire. Il fit aussi placer tout autour des hommes armés pour veiller toute la nuit. « Lui et tout le peuple, dit l'amiral, ne cessaient de verser des larmes. Ce sont des gens aimans et sans cupidité, et tellement bons à tout *(convenibles para toda cosa),* que je certifie à Vos Altesses que je ne crois pas qu'il y ait dans le monde entier de meilleures personnes ni un meilleur pays. Ils aiment leur prochain comme eux-mêmes ; ils ont une manière de parler la plus douce et la plus affable du monde, toujours avec un sourire aimable. Hommes et femmes sont nus comme leurs mères les ont mis au monde ; mais Vos Altesses peuvent croire qu'ils ont d'excellentes mœurs ; que le roi a une

superbe représentation et un cortége merveilleux, et que tout s'y est passé avec tant de retenue et d'une manière si bien ordonnée, que cela fait plaisir à voir ; ils ont beaucoup de mémoire ; ils veulent tout voir et tout examiner, et ils demandent ce que c'est et quel en est l'usage. » C'est ainsi que s'explique l'amiral.

Mercredi 26 décembre

Aujourd'hui, au lever du soleil, le roi du pays vint à bord de la caravelle *Niña,* où se trouvait l'amiral, et lui dit presque en pleurant qu'il ne se chagrinât pas, qu'il lui donnerait tout ce qu'il possédait, et qu'il avait cédé aux chrétiens qui étaient à terre deux très grandes maisons ; qu'il leur en donnerait d'autres encore s'il était nécessaire, et autant de canots qu'il en faudrait pour charger et décharger le vaisseau, et transporter toute la cargaison à terre avec autant de monde qu'il en voudrait, et qu'il l'avait fait ainsi hier sans qu'on prît seulement une miette de pain ni aucune autre chose, « tant ils sont fidèles, dit l'amiral, et peu avides du bien d'autrui ; et à ce sujet ce roi vertueux l'emportait sur tous les autres. » Pendant que l'amiral était à causer avec lui, il vint un canot d'un autre endroit, qui apportait quelques morceaux d'or, que les gens qui le portaient offrirent pour un grelot *(un cascabel),* parce que rien ne leur plaisait autant. Le canot n'avait pas encore abordé qu'ils montraient déjà leurs morceaux d'or en criant *chuq, chuq,* pour désigner les grelots, car ils les aiment à en devenir fous. Après avoir vu cela, des canots d'un autre endroit, avant de partir, appelèrent l'amiral et le prièrent de leur faire garder un grelot, pour lequel ils apporteraient le lendemain quatre morceaux d'or aussi grands que la main.

L'amiral se réjouit d'entendre cela ; et un marin qui revenait de terre lui dit que c'était une chose étonnante que les morceaux d'or que les chrétiens qui s'y trouvaient échangeaient presque pour rien. Pour un bout d'aiguillette ils en recevaient des morceaux de la valeur de plus de deux *castillans,* et il ajoutait que cela n'était rien en comparaison de ce que ce serait dans un mois. Le roi, de son côté, se réjouit de voir que l'amiral était si content ; et s'apercevant qu'il désirait avoir beaucoup d'or, il lui fit entendre par signes qu'il savait un endroit près de là où il y en avait une grande quantité ; qu'il fût tranquille et gai, qu'il lui en donnerait autant qu'il en voudrait. L'amiral dit qu'au milieu d'autres indications, il faisait une mention spéciale de *Cipango,* qu'ils appellent *Civao,* où il y avait tant d'or, qu'on n'en faisait aucun cas ; le roi ajoutait qu'il lui en ferait apporter de là, quoiqu'il y en eût également beaucoup dans cette île *Espagnole,* qu'ils appellent *Bohio,* et que même, dans cette province de *Caribata,* il y en a encore davantage. Le roi dîna avec l'amiral à bord de la caravelle, après quoi ils se rendirent ensemble à terre, où il fit de grands honneurs à l'amiral, et lui offrit une collation de deux ou trois espèces d'*ajes* avec des chevrettes *(camarones),* du gibier et d'autres viandes, ainsi que de son pain, qu'il appelle *cazavi*[1]. Après ce repas, il le mena pour voir des plantations d'arbres verts qui environnaient les maisons ; ils y furent bientôt suivis de plus de mille personnes, qui toutes étaient nues. Le souverain portait déjà une chemise et des gants que l'amiral lui

1. Sans doute pain de *cassave.* On appelait ainsi la racine du *jatropha manihot* ou *manioc,* qui, séchée et réduite ensuite en farine, sert à faire un pain d'un si bon goût, que beaucoup d'Européens le préfèrent au pain même du plus pur froment. (De V. L.)

avait donnés, et il fit plus de cas des gants que de tout le reste. À la manière décente avec laquelle il mangeait, et à sa propreté, on reconnaissait bien sa naissance *(se mostra bien de ser de linage).* Après le repas, qui fut assez long, on apporta certaines herbes avec lesquelles il se frotta les mains ; l'amiral crut qu'il faisait cela pour les radoucir ; et on lui donna de l'eau pour les laver *(y dieronle agua-manos).* Il conduisit ensuite l'amiral sur la plage, et celui-ci envoya chercher un arc turc avec une poignée de flèches, et le fit tirer par un homme de sa compagnie qui était fort adroit à cet exercice, ce qui étonna grandement le souverain indien, qui ne savait pas ce que c'était que des armes, parce qu'ils n'en ont ni n'en usent. Cela eut lieu à l'occasion d'une conversation qu'ils eurent sur ceux de *Caniba,* qu'ils appellent *Caraïbes (Caribes),* qui viennent les faire prisonniers, et se servent d'arcs et de flèches sans pointes ferrées, car dans tout ce pays on ne connaît ni le fer, ni l'acier, ni aucun autre métal, à l'exception de l'or et du cuivre, quoique l'amiral eût vu fort peu de ce dernier.

L'amiral fit entendre par signes au chef indien que les rois de Castille ordonneraient de détruire les Caraïbes, et qu'il les lui ferait amener tous les mains liées. Il fit aussi tirer un coup d'arquebuse et d'*espingard,* dont l'effet et la force émerveillèrent le roi ; et lorsque ses gens entendirent l'explosion, ils tombèrent à la renverse. Ils apportèrent à l'amiral un grand masque qui avait de grands morceaux d'or dans les oreilles, dans les yeux et en d'autres parties ; le roi le lui donna avec d'autres joyaux, qu'il avait mis lui-même sur la tête et au cou de l'amiral, et il en donna également beaucoup aux autres chrétiens qui étaient avec lui. L'amiral en eut grande joie et consolation ; le chagrin et les angoisses que lui avait causés la perte de son navire en

furent fort adoucis, et il reconnut que Dieu notre Seigneur l'avait fait échouer afin qu'il séjournât dans cet endroit. Cela lui procura tant de choses, dit-il, qu'en vérité ce n'était pas un désastre, mais un grand bonheur, ajouta-t-il, « attendu que, si je n'eusse pas échoué, j'aurais pris le large sans m'arrêter dans cet endroit, parce qu'il se trouve placé au fond d'une grande baie[1], qui a deux ou trois bas-fonds, et je n'aurais pas laissé du monde ici ; et quand même j'aurais voulu en laisser, je n'aurais pas pu leur donner l'attirail ni les matériaux nécessaires pour construire une forteresse. Il est bien vrai que plusieurs de mes gens m'avaient demandé et fait demander la permission de rester dans ce lieu. J'ai ordonné de construire une tour et un fort bien solides avec une grande cave, non que je juge cette précaution nécessaire à l'égard des habitans, parce que je tiens pour certain qu'avec mon monde je soumettrais toute l'île, que je crois plus grande que le Portugal, et avec une population double ; mais ils sont nus, sans armes et d'une timidité insurmontable. Il est convenable que je construise ce fort, et qu'il soit tel qu'il doit être, étant si éloigné de Vos Altesses, afin que les Indiens connaissent ce que leurs sujets peuvent faire, et afin qu'ils vous obéissent avec crainte et amour. On dispose le bois dont toute la forteresse sera construite, des provisions de pain et de vin pour plus d'un an, des graines pour semer, la chaloupe du vaisseau, un calfateur, un charpentier, un arquebusier, un tonnelier et plusieurs autres hommes qui désirent ardemment, pour le service de Vos Altesses et pour me faire plaisir, connaître la position de la mine d'où on tire l'or, de manière que tout

1. Baie *del Caracol* (du Limaçon). (M. F. de Nav.)

est venu fort à propos pour faire ce commencement, et c'est d'autant plus remarquable, que lorsque le navire toucha, il le fit si doucement qu'on s'en aperçut à peine, car il n'y avait ni vagues ni vent. » L'amiral a dit tout cela. Il ajoute de plus, pour montrer que ce fut un grand bonheur et l'effet de la volonté bien prononcée de la Providence divine que le vaisseau échouât en cet endroit, afin qu'il y laissât du monde, et que si ce n'eût été par la trahison du maître et de l'équipage, qui tous ou la plupart étaient de son pays, et qui refusèrent de jeter une ancre au large afin de remettre le navire à flot, ainsi que l'amiral le leur avait commandé, le bâtiment eût été sauvé, et dans ce cas on n'aurait jamais pu, dit-il, connaître le pays comme on le connut alors et comme on devait le connaître mieux dans la suite, au moyen des hommes qu'il se proposait d'y laisser ; car son intention était toujours de découvrir de nouveaux pays, et de ne s'arrêter nulle part plus d'un jour, à moins qu'il n'y fût forcé par les vents contraires. Le vaisseau était très lourd et peu propre aux découvertes, ce qu'il attribue à ceux de Palos, qui ne tinrent pas la promesse qu'ils avaient faite au Roi et à la Reine, de fournir des bâtimens convenables pour une semblable expédition. L'amiral conclut en disant que de tout ce qui se trouvait dans le vaisseau il ne se perdit pas un bout de corde, pas une planche, pas un clou, parce qu'il était en bon état comme au départ, sauf qu'on avait dû y pratiquer des ouvertures pour en retirer les barriques à eau et les marchandises, qu'on déposa toutes à terre, bien conservées et gardées comme il a été dit ; et il ajoute qu'il espère en Dieu qu'à son retour de Castille il trouvera un tonneau d'or qu'auront obtenu par des échanges ceux qu'il projetait de laisser, et qu'ils auront découvert la mine d'or et les épices, et

cela en si grande quantité, que le Roi et la Reine pourront, avant trois ans, entreprendre et préparer la conquête de la *sainte maison (la casa santa)*. «Ce fut ainsi, dit-il, que je témoignai à Vos Altesses le désir de voir le bénéfice de mon entreprise employé à faire la conquête de Jérusalem. Vos Altesses en rirent, et dirent que cela leur plaisait, et que même sans cela elles en auraient grande envie. » Ce sont les propres paroles de l'amiral.

Jeudi 27 décembre

Au lever du soleil, le roi du pays vint à bord de la caravelle, et dit à l'amiral qu'il avait envoyé chercher de l'or ; qu'il voulait l'en couvrir tout entier avant son départ, et il le pria de ne pas partir auparavant. Le roi, ainsi que son frère et un autre parent son favori, dînèrent avec l'amiral, auquel les deux derniers dirent qu'ils voulaient aller avec lui en Castille. On vint annoncer que la caravelle *Pinta* était dans une rivière à l'extrémité de cette île ; le cacique y dépêcha aussitôt un canot dans lequel l'amiral mit un de ses marins, car il aimait tant l'amiral, que c'était merveille. Ce dernier déploya le plus d'activité qu'il put pour préparer son retour en Castille.

Vendredi 28 décembre

Afin de mettre de l'ordre et de l'activité dans la construction du fort, et de régler la discipline parmi les hommes qui devaient y rester, l'amiral descendit à terre, et il lui sembla que le roi l'avait vu entrer dans la chaloupe ; mais que, feignant de ne pas le voir, il était rentré promptement dans sa maison, d'où il envoya un de ses frères pour recevoir

l'amiral et le conduire à une de ses maisons qu'il avait cédée aux Espagnols, laquelle était la plus grande et la plus belle de cette ville. On lui avait préparé, dans cette maison, une estrade de nattes de palmier, sur laquelle on le fit asseoir, après quoi le frère du roi dépêcha un de ses écuyers pour annoncer à celui-ci que l'amiral était là, tout comme si le roi n'en eût rien su ; mais l'amiral croit qu'il feignait de ne pas le savoir, afin de pouvoir lui rendre plus d'honneurs. Lorsque l'écuyer eut rempli sa mission, le cacique accourut aussitôt chez l'amiral, et lui mit au cou une grande plaque d'or qu'il tenait à la main ; il resta avec lui jusqu'au soir, délibérant sur ce qu'il y avait à faire.

Samedi 29 décembre

Un neveu du roi, très jeune, distingué par son intelligence et par son courage *(buenos higados),* vint à la caravelle à la pointe du jour, à ce que dit l'amiral ; et comme ce dernier tâchait toujours de savoir où l'on recueillait l'or, il le demandait à tout le monde, car déjà il commençait à entendre un peu par signes. Ce jeune homme lui dit qu'à la distance de quatre journées il y avait, à l'est, une île nommée *Guarionex,* et d'autres appelées *Macorix, Mayonic, Fuma, Cibao* et *Coroay*[1], qui renfermaient beaucoup d'or ; l'amiral écrivit ces noms. Il sut plus tard, autant qu'il put le comprendre, qu'un frère du roi avait informé celui-ci de la révélation faite par son neveu, et que ce jeune homme en avait été grondé. L'amiral avait de même compris, plusieurs autres fois, que le roi tâchait de lui laisser ignorer les lieux

1. Ce n'étaient pas des îles, mais des provinces de l'île Espagnole (Saint-Domingue). (Bartolomé de Las Casas.)

où vient et où l'on recueille l'or, afin qu'on n'allât pas l'échanger ni l'acheter ailleurs que chez lui ; mais il y en a tant et en tant d'endroits, et dans cette même île Espagnole, dit l'amiral, que c'est merveille. Il faisait déjà nuit lorsque le roi lui envoya un grand masque d'or, et lui fit demander une aiguière avec un bassin à laver les mains ; l'amiral crut qu'il les lui demandait pour en commander de semblables, et ainsi il les lui envoya.

Dimanche 30 décembre

L'amiral se rendit à terre pour dîner ; il y arriva au moment où cinq rois tributaires de celui dont nous avons parlé, et qui se nomme *Guacanagari,* venaient d'arriver. Tous portaient leurs couronnes et avaient une bonne représentation. L'amiral dit à cette occasion au Roi et à la Reine, que Leurs Altesses auraient du plaisir à voir leurs bonnes manières. Lorsque l'amiral mit pied à terre, le roi alla le recevoir et lui donna le bras *(lo llevó de brazos)* jusqu'à la maison où il avait été la veille, et dans laquelle il y avait une estrade, et des siéges sur lesquels l'amiral s'assit. Le roi ôta alors sa couronne et la mit sur la tête de l'amiral, qui détacha de son cou un collier de pierres des Indes *(buenos alaqueques)* et de beaux grains de très jolies couleurs, qui paraissait très beau de tous côtés, et le passa à celui de ce souverain ; il se dépouilla en même temps d'un manteau d'écarlate fine qu'il avait mis ce jour-là, et il l'en revêtit. Il envoya aussi chercher des brodequins de couleur, qu'il lui fit chausser, et il lui mit au doigt un grand anneau d'argent, parce qu'il savait que ce prince avait fait beaucoup de démarches pour obtenir une bague d'argent qui appartenait à un marin. Le roi fut très satisfait et montra beaucoup de gaîté, et deux des

rois qui étaient avec lui se rendirent dans le lieu où il se trouvait avec l'amiral, et chacun d'eux remit à celui-ci une grande plaque d'or. Ce fut dans le même moment qu'un Indien vint annoncer que deux jours auparavant il avait laissé la caravelle *Pinta* dans un port à l'est. L'amiral retourna à bord de la caravelle, dont le capitaine Vincent Yañez lui assura qu'il avait vu de la rhubarbe ; qu'il s'en trouvait dans l'île de la *Amiga,* qui est à l'entrée de la mer de *Santo-Tomé,* à la distance de six lieues de l'endroit où ils étaient, et qu'il en avait reconnu les feuilles et la racine. On dit que la rhubarbe pousse hors de terre quelques petites branches, et donne des fruits qui ressemblent à des mûres vertes presque sèches, et que la petite branche *(el palillo)* qui touche à la racine est aussi jaune et aussi fine que la meilleure couleur qu'on puisse trouver pour peindre, et que la racine qui est sous terre ressemble à une grande poire.

Lundi 31 décembre

Ce jour a été employé à charger de l'eau et du bois pour se rendre en Espagne, afin de donner promptement avis au Roi et à la Reine, et afin qu'ils envoient des vaisseaux pour découvrir ce qui reste à découvrir ; car l'affaire paraît si grande et de tant d'importance, que c'est merveille, dit l'amiral ; et il ajoute qu'il voudrait bien ne pas partir avant d'avoir vu tout le pays vers l'est et d'avoir longé toute la côte, et, dit-il aussi, pour connaître la distance qu'il y a de la Castille, afin d'y conduire du bétail et d'autres choses. Mais comme il n'était resté qu'avec un seul bâtiment, il ne lui paraissait pas raisonnable de s'exposer aux périls des découvertes, et il se plaignait de ce que tout le mal et l'inconvénient provenaient de la séparation de la *Pinta*.

Mardi 1er janvier 1493

À minuit on détacha la chaloupe pour aller chercher de la rhubarbe à l'îlot de la *Amiga* ; elle revint dans l'après-midi, et en apporta un grand cabas *(con un seron dello)*[1] : elle ne put en apporter davantage, parce qu'on ne s'était pas muni d'une bêche pour la déterrer ; l'amiral fit toujours embarquer celle-ci pour la montrer comme échantillon au Roi et à la Reine.

Il dit que le roi du pays avait envoyé un grand nombre de canots pour chercher de l'or. Le canot expédié à la recherche de la *Pinta* est revenu sans l'avoir trouvée ; notre marin, qui avait été de l'expédition, dit qu'à vingt lieues de là il avait vu un roi qui portait sur la tête deux grandes plaques d'or, et qu'il les ôta dès que les Indiens du canot lui eurent parlé ; il vit aussi beaucoup d'or à d'autres personnes. L'amiral crut que le roi *Guacanagari* devait avoir défendu à tout le monde de vendre de l'or aux chrétiens, afin qu'il passât tout par ses mains ; mais il avait appris, ainsi qu'il le dit avant-hier, dans quels endroits il y en avait en si grande quantité qu'on n'y attachait pas de prix. Il avait aussi découvert où viennent les épiceries, qui, comme il dit, sont abondantes et valent plus que le poivre et la malaguette *(manegueta)*. Il recommanda à ceux qui devaient rester de s'en procurer autant qu'ils pourraient.

Mercredi 2 janvier

L'amiral se rendit le matin à terre pour prendre congé du roi *Guacanagari,* et partir au nom du Seigneur. Il donna à

1. Panier de jonc que l'on charge sur une bête de somme. (D. L. R.)

ce prince une de ses chemises, et lui montra la force des arquebuses et l'effet qu'elles pouvaient produire ; à cette fin il en fit charger une qu'on tira sur le flanc du bâtiment échoué. Cela fut occasionné par suite d'une conversation où il avait été question des Caraïbes *(Caribes),* avec lesquels le roi est en guerre ; celui-ci vit jusqu'où atteignit l'arquebuse, et comment la pierre traversa le flanc du vaisseau, et se perdit fort loin dans la mer. L'amiral fit faire aussi une escarmouche entre les gens armés de l'équipage, et il dit au cacique qu'il ne devait pas avoir peur des Caraïbes, quand même ils viendraient. Tout cela fut fait, dit l'amiral lui-même, afin que le roi vécût en bonne intelligence avec les chrétiens qui restaient, et afin de lui inspirer de la crainte par cette démonstration de ce qu'ils étaient en état de faire. Le cacique emmena l'amiral et ceux qui étaient avec lui pour dîner dans la maison où il était logé. L'amiral recommanda beaucoup à Diégo de Arana, à Pédro Gutierrez et à Rodrigo Escovedo, qu'il laissa pour ses lieutenans auprès des gens qui restaient, de bien administrer et gouverner pour le service de Dieu et de Leurs Altesses. Le cacique fit beaucoup de caresses à l'amiral, et manifesta un grand chagrin de son départ, surtout quand il le vit s'embarquer. Un favori de ce roi dit à l'amiral qu'il avait fait faire une statue d'or pur aussi grande que l'amiral même et qu'on devait l'apporter dans dix jours. Ce dernier s'embarqua dans l'intention de partir de suite ; mais le vent ne le lui permit pas.

L'amiral laissa dans la forteresse construite dans cette île *Espagnole,* qu'il dit que les Indiens appelaient *Bohio,* trente-neuf hommes, parmi lesquels plusieurs amis du roi *Guacanagari,* et pour les commander en son nom, Diégo de Arana, natif de Cordoue, Pédro Gutierrez, tapissier du Roi *(repostero del estado del Rey)* et officier du premier

maître d'hôtel *(criado del despensero mayor),* et Rodrigo de Escovedo, natif de Ségovie, neveu du frère Rodrigue Perez, leur transmettant tous les pouvoirs qu'il avait reçus du Roi et de la Reine. Il leur laissa toutes les marchandises que le Roi et la Reine avaient fait acheter pour les échanges, lesquelles étaient en très grande quantité, afin qu'ils les troquassent contre de l'or. Il leur laissa également tout ce qui était dans le bâtiment échoué, du pain de biscuit pour un an, du vin et beaucoup d'artillerie ; et comme la plupart d'entre eux étaient marins, il leur abandonna la chaloupe du vaisseau, afin qu'ils pussent, lorsqu'ils le croiraient convenable, aller à la découverte de la mine d'or, en sorte qu'à son retour l'amiral trouvât beaucoup de ce métal et un lieu où l'on pourrait construire une ville. Le port où ils se trouvaient ne convenait pas à l'amiral, surtout parce que l'or qu'on y apportait venait de l'est, et que plus on allait vers l'est, plus on était rapproché de l'Espagne. Il laissa aussi des graines pour faire des semailles, ses ouvriers, son écrivain, son alguazil, un bon arquebusier, qui est aussi ingénieur *(que sabe bien de ingenios),* un constructeur de navires, un calfateur, un tonnelier, un médecin et un tailleur, tous hommes de mer.

Jeudi 3 janvier

L'amiral ne put partir aujourd'hui, parce qu'il dit que dans la nuit, trois des Indiens qu'il avait emmenés des premières îles, et qui étaient restés à terre, vinrent lui annoncer que les autres Indiens et leurs femmes se rendraient à bord ce matin au lever du soleil. La mer étant un peu agitée, la chaloupe ne put aller le prendre, et il résolut de partir le lendemain avec la grâce de Dieu. Il dit que s'il avait eu avec

lui la caravelle *Pinta,* il aurait été certainement recueillir un tonneau d'or, parce qu'il se hasarderait à côtoyer ces îles, ce qu'il n'osait pas faire étant seul, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident qui pût l'empêcher de retourner en Castille, et de rendre compte de toutes ses découvertes au Roi et à la Reine. S'il était certain que la *Pinta* arrivât heureusement en Espagne avec ce Martin Alonso Pinzon, il prendrait encore ce parti, dit-il ; mais comme il ne savait pas de ses nouvelles, et que Pinzon pourrait d'ailleurs tromper le Roi et la Reine par des mensonges, afin d'éviter le châtiment qu'il méritait par sa mauvaise action, en se séparant de lui sans permission, et en empêchant ainsi tout le bien qu'on pouvait se promettre de cette expédition, il fallait qu'il partît de suite pour la Castille, et il espérait que notre Seigneur favoriserait son voyage, et qu'on pourrait remédier à tout.

Vendredi 4 janvier

Au lever du soleil on leva les ancres avec un petit frais *(con poco viento),* et la chaloupe remorqua le navire, ayant le cap au nord-ouest pour le faire sortir des récifs *(de la restringa)* par une passe plus large que celle qui avait été prise en entrant, laquelle, ainsi que plusieurs autres, est bonne pour se rendre à la ville de la *Navidad*[1] ; et dans toute cette passe, le plus bas fond fut de trois brasses, mais en plusieurs endroits il y en a jusqu'à neuf. Les deux passes sont dans la direction du nord-ouest au sud-est, sur toute l'étendue des

1. Colomb donna le nom de ville de la *Nativité* au fort et à l'établissement formé en cet endroit, parce qu'il y arriva le jour de Noël, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus. (Bartolomé de Las Casas.)

récifs, qui se prolongent depuis le cap *Santo* jusqu'au cap de *Sierpe,* pendant plus de six lieues, et encore à trois lieues en pleine mer, outre trois lieues au-delà du cap *Santo.* À la hauteur de ce dernier, et à la distance d'une lieue, il n'y a que huit brasses d'eau, et du côté intérieur du cap, à la partie de l'est, il y a beaucoup de bas-fonds et de passes pour entrer[1]. Toute cette côte est dans la direction nord-ouest en sud-est ; elle est basse, et la terre est plate jusqu'à quatre lieues dans l'intérieur. Plus loin il y a des montagnes très élevées ; le pays est couvert de grandes bourgades bien peuplées, et les habitans sont bons, à en juger par leur conduite envers les chrétiens. On gouverna à l'est dans la direction d'une montagne élevée, qui paraît une île, mais qui ne l'est pas ; elle tient à une terre très basse, et a la forme d'un très beau pavillon *(de un alfaneque muy hermoso).* L'amiral lui donna le nom de *Monte-Cristi* ; elle se trouve justement à l'est du cap *Santo* à la distance de dix-huit lieues[2]. Le calme ne permit pas d'en approcher aujourd'hui à plus de six lieues. On trouva quatre îlots de sables[3] très bas, avec un récif *(una restringa)* qui s'avançait beaucoup au nord-ouest, et très loin au sud-est. Dans l'intérieur il y a un grand golfe[4] qui s'étend depuis ladite montagne *jusqu'à vingt lieues au sud-est*[5]. Ce golfe doit avoir peu de fonds

1. Port de *Guarico* ou ville du Cap. (M. F. de Nav.)

2. Elle est au N. 80° E. à la distance de 10 lieues. *(Idem.)*

3. Les Sept Frères *(los Siete Hermanos). (Idem.)*

4. La baie de *Mancenille (Manzanillo). (Idem.)*

5. Ainsi s'exprime l'original, mais il faut lire *à* 3 *lieues au S. O. (Idem.)*

et beaucoup de bancs ; il reçoit plusieurs rivières qui ne sont pas navigables, quoique le marin que l'amiral envoya avec le canot indien à la recherche de la *Pinta* dit qu'il avait vu un fleuve[1] dans lequel pourraient entrer des vaisseaux. On mouilla à *six* lieues de *Monte-Cristi,* sur dix-neuf brasses, après avoir tourné plusieurs récifs et bas-fonds qui se trouvaient par là, et on y resta toute la nuit. L'amiral prévient celui qui voudrait se rendre à la ville de la *Nativité,* qu'il doit aller reconnaître auparavant le *Monte-Cristi* à la distance de deux lieues, etc., etc. On ne donne pas ici plus de détails, parce qu'on connaît déjà cette route et celle d'au-delà. L'amiral conclut en disant que *Cipango* se trouve dans cette île, et qu'il y a beaucoup d'or, des épices, du mastic et de la rhubarbe.

Samedi 5 janvier

À la pointe du jour on mit à la voile par un vent de terre qui passa ensuite à l'est. On vit qu'à la partie sud-sud-est du *Monte-Cristi,* entre cette montagne et un îlot, il paraissait y avoir un bon port, où on pourrait mouiller cette nuit ; on se dirigea à l'est-sud-est, et ensuite au sud-sud-est, jusqu'à six lieues de la montagne. Après les avoir faites on eut dix-sept brasses d'eau sur un fond très uni, et on fit ainsi trois lieues avec le même fond. On n'en trouva ensuite que douze jusqu'à la tête de la montagne ; et, quand on fut à la hauteur de ladite tête à une lieue, il n'y en eut plus que neuf, toujours sur un fond uni de sable fin. La profondeur fut la même, sur un fond semblable, jusqu'à

1. Le fleuve *Tapion* dans la baie de Mancenille. *(Idem.)*

ce qu'on pénétrât entre la montagne et l'îlot[1], qui a un bon port *(muy singular puerto),* où l'on mouilla et où l'on eut trois brasses et demie à la mer basse. L'amiral descendit dans l'îlot, où il trouva du feu et des indices qu'il y était venu des pêcheurs ; il y vit des pierres de couleur ou une carrière de pierres très belles qui sont naturellement colorées, et il dit qu'elles seraient excellentes pour la construction d'églises ou d'autres édifices royaux, de même que celles qu'il trouva dans la petite île de San-Salvador. Il y vit aussi plusieurs pieds de lentisque, et il dit que cette montagne de *Monte-Cristi* est très belle, très élevée, praticable et d'une jolie forme ; la terre tout autour est basse et magnifique, de sorte qu'en la voyant de loin elle ressemble à une île qui ne touche en rien au continent. À l'est de cette montagne, l'amiral vit un cap qui en est éloigné de vingt-quatre milles, et qu'il nomma le *cap du Veau (del Becerro)*[2]. Entre celui-ci et ladite montagne, il y a pendant deux lieues des récifs, entre lesquels il paraît néanmoins exister quelques passes ; mais il convient de n'y entrer que de jour, et de se faire précéder par une embarcation avec la sonde. Depuis cette montagne à l'est jusqu'au cap du *Veau,* il y a quatre lieues de terre basse et très belle ; le surplus est composé d'un terrain fort élevé et de belles montagnes cultivées. Dans l'intérieur on trouve, du nord-est[3] au sud-est, une

1. L'île de la *Chèvre (Cabra). (Idem.)*

2. La pointe *Rucia. (Idem.)*

3. Il est probable, ou que l'amiral s'est trompé, ou que Bartolomé de Las Casas a mal copié. Cette chaîne de montagnes dite de Monte-Christ, va du nord-nord-ouest à l'est-sud-est. Voyez la carte de Saint-Domingue du bel atlas des deux Amériques, de M. J. A. Buchon. (De V. L.)

chaîne la plus belle qu'il ait vue, dit l'amiral, et qui ressemble à celle de Cordoue. On voit également dans le lointain d'autres montagnes très élevées vers le sud et le sud-est, ainsi que de grandes et belles vallées verdoyantes et un grand nombre de rivières. Tout est si riant, dit encore l'amiral, qu'il ne croit pas exagérer d'une millième partie. Plus loin à l'est de la susdite montagne, il vit une terre qui paraissait être une autre montagne semblable en hauteur, en étendue et en beauté à celle de *Cristi,* et de là dans la direction du nord-est un quart est *(à la cuarta del este al nordeste),* il y a environ cent milles d'une terre moins élevée.

Dimanche 6 janvier

Le port dont il vient d'être fait mention est à l'abri de tous les vents, excepté de ceux du nord et du nord-ouest, qui, dit l'amiral, règnent rarement dans ces parages, et encore peut-on s'en garantir en se plaçant derrière l'îlot : il y a de trois à quatre brasses d'eau. Après le lever du soleil, on appareilla pour longer la côte, qui s'étend à l'est dans toute sa longueur. Il est nécessaire d'y faire attention à beaucoup de bas-fonds de pierre et de sable qui s'y trouvent, mais derrière lesquels il y a, à la vérité, de bons ports ; et on trouve de bonnes passes pour y entrer. Après midi, le vent souffla avec force de l'est. L'amiral fit monter un homme en vigie pour observer les récifs, et il aperçut la caravelle *Pinta* courant, vent d'est en poupe, et arrivant sur le navire amiral. Comme on ne put pas mouiller en cet endroit à cause des bancs *(por ser bajo),* l'amiral retourna à *Monte-Cristi* en rétrogradant de dix lieues, et la *Pinta* le suivit. Martin Alonso Pinzon passa à bord de la *Niña,* que montait l'amiral, et s'excusa en disant qu'il s'était involontaire-

ment séparé de lui, et il en donna les raisons ; mais l'amiral dit qu'elles étaient toutes fausses, qu'il s'était écarté par entêtement et par cupidité, et qu'il ne connaissait pas les motifs qui l'avaient porté à en agir envers lui pendant tout le voyage, avec tant d'orgueil et de grossièreté. Cependant l'amiral voulut bien dissimuler, afin de ne pas donner lieu aux tentatives de Satan, qui cherchait à empêcher ce voyage, ainsi qu'il l'avait fait dès le commencement. L'amiral apprit que l'un des Indiens, qu'il avait recommandé à *Pinzon* avec d'autres qui étaient sur sa caravelle, avait dit à celui-ci qu'il y avait beaucoup d'or dans une île nommée *Baneque* ; que Pinzon, qui avait un bâtiment léger, voulut s'y rendre seul, et que c'est pour cette raison qu'il s'était déterminé à naviguer de son côté, et à abandonner son chef, qui voulait s'arrêter et côtoyer les îles *Juana* et *Espagnole,* qui étaient toutes deux placées dans la direction de l'est. Lorsque Martin Alonso fut à l'île *Baneque,* il n'y trouva pas d'or, et il se rendit sur la côte de l'*Espagnole* d'après l'indication d'autres Indiens, qui lui dirent qu'il trouverait dans cette île, que les Indiens appellent *Bohio,* beaucoup d'or, et un grand nombre de mines de ce précieux métal ; et ce fut ce qui l'avait amené plus de vingt jours auparavant à quinze lieues de la ville de la *Nativité*. Il résulte de là que les nouvelles données par les Indiens, et par suite desquelles le roi *Guacanagari* envoya le canot, et l'amiral un marin, étaient vraies, et qu'en effet la *Niña* devait se trouver dans ces parages lorsque le canot y arriva. L'amiral dit ici que la caravelle obtint beaucoup d'or par les échanges, et que, pour un bout de cordon, son capitaine en reçut de bons morceaux de la longueur de deux doigts, et quelquefois d'aussi grands que la main. Martin Alonso en gardait la moitié pour lui, et distribuait l'autre moitié à son

équipage. L'amiral ajoute, en s'adressant au Roi et à la Reine : « Ainsi je reconnais, seigneurs princes, que notre Seigneur a voulu miraculeusement que notre vaisseau naufrageât ici, parce que c'est le meilleur parage de toute l'île, et afin que nous fassions notre établissement plus près des mines d'or. » Il dit également qu'il savait que derrière l'île *Juana,* au sud, il y a une autre grande île[1] dans laquelle on trouve encore plus d'or que dans celle-ci, et en telle abondance, qu'on y ramassait des morceaux gros comme des féves, tandis que, dans l'île *Espagnole,* ces morceaux n'étaient pas plus gros que des grains de froment[2]. L'amiral ajoute que cette île s'appelle *Yamaye*[3]; qu'il apprit que tout près de là à l'est il y a une île habitée uniquement par des femmes, ce que savent beaucoup de personnes ; que l'île *Espagnole* et celle de *Yamaye* ne sont éloignées de la terre ferme que de dix journées de navigation en canot ; ce qui peut faire soixante à soixante-dix lieues, et que la population de cette contrée est vêtue.

Lundi 7 janvier

Ce jour on boucha une voie d'eau dans la caravelle, et on la calfata. Les marins allèrent à terre pour couper du bois ;

---

1. Il dit vrai, mais c'est la terre ferme. (Bartolomé de Las Casas.)
Ce ne peut être que l'île de la *Jamaïque.* (M. F. de Nav.)

2. On trouva dans l'île Espagnole des morceaux d'or grands comme un gros pain d'Alcala, ou comme un plus gros encore de Valladolid ; j'en ai vu plusieurs de cette grosseur, et un grand nombre d'une, de deux, de trois livres, et même de huit. (Bartolomé de Las Casas.)

3. La *Jamaïque. (Idem.)*

et l'amiral dit qu'ils trouvèrent beaucoup de lentisques *(almacigos)* et d'aloès *(linaloe)*.

Mardi 8 janvier

On ne partit pas aujourd'hui à cause des gros vents d'est et de sud-est ; l'amiral ordonna, en conséquence, qu'on pourvût le navire d'eau, de bois, et de tout ce qui était nécessaire pour ce voyage. Il désirait côtoyer l'*Espagnole* aussi long-temps qu'il le pourrait sans s'écarter de sa route ; mais diverses circonstances s'opposèrent à l'exécution de son projet. Les frères Martin Alonso Pinzon et Vicente Anes, placés par lui sur les deux caravelles en qualité de capitaines, et plusieurs de ses gens qui s'étaient rangés de leur côté par orgueil et par cupidité, dans la persuasion que tout devait être pour eux, oubliant l'honneur que l'amiral leur avait fait, avaient non seulement refusé d'obéir à ses ordres et ne les exécutaient plus, mais ils faisaient et disaient contre lui des choses inconvenantes, et enfin Martin Alonso l'avait abandonné depuis le 21 novembre jusqu'au 6 janvier, sans motif ni raison, mais par le seul effet de la désobéissance. L'amiral avait souffert en silence toutes ces choses pour mettre heureusement fin à son voyage ; il désirait d'ailleurs sortir de si mauvaise compagnie, avec laquelle il fallait, dit-il, dissimuler, malgré son insubordination, au lieu de s'occuper du châtiment des coupables, quoiqu'il fût soutenu par beaucoup d'hommes de bien qui étaient avec lui ; c'est ce qui le détermina à partir sans délai pour retourner en Castille, et à suivre sa route sans s'arrêter, et avec le plus de rapidité possible. Il descendit dans la chaloupe, et se rendit au fleuve, qui est tout près, à une grande lieue au sud-ouest du *Monte-Cristi* : les marins y prirent de l'eau

pour le navire. L'amiral trouva qu'à l'embouchure de ce fleuve, qui est très large et profonde, le sable est tout chargé d'or, et en si grande quantité, quoiqu'il soit très menu, que c'est une merveille[1]. L'amiral croyait que les morceaux ou parcelles de ce métal s'amoindrissaient et se réduisaient en poudre en roulant de la source de ce fleuve à son embouchure, parce qu'il dit que, dans un petit espace, il en trouva plusieurs grains aussi gros que des lentilles ; il y en avait en grande abondance de petits ou menus comme du gravier. Comme la mer était grosse et que l'eau salée se mêlait dans le fleuve avec l'eau douce, il ordonna de le remonter jusqu'à la distance d'une portée d'arquebuse. De la chaloupe on remplit les barriques ; et, en retournant à la caravelle, on trouva de petits morceaux d'or dans les cercles des barriques et dans ceux de la pipe. L'amiral donna à ce fleuve le nom de *fleuve de l'Or (rio del Oro).* Il est très profond après son embouchure, quoique l'entrée soit basse et fort large. Elle est à dix-sept lieues de la ville de la Nativité[2]. Il y a dans cet intervalle plusieurs autres grands fleuves, trois surtout dans lesquels l'amiral croyait qu'il devait y avoir beaucoup plus d'or que dans celui-ci, parce qu'ils sont beaucoup plus grands[3], quoique ce dernier soit presque aussi considérable que le Guadalquivir à Cordoue. De ces

---

1. C'est le fleuve *Yaqui* ; il est très grand et roule beaucoup d'or. Il est possible que l'amiral y en ait trouvé alors, comme il est dit ; mais je crois aussi que comme il y a beaucoup de *marcassites (margasita),* l'amiral se sera trompé en prenant pour or tout ce qui reluisait. (Bartolomé de Las Casas.)
C'est en effet la rivière *Yaque* ou de Saint-Jacques *(Santiago).* (M. F. de Nav.)

2. La distance véritable est de huit lieues. *(Idem.)*

3. Le fleuve de l'Or est plus grand que tous ceux-là, je le sais. (Bartolomé de Las Casas.)

fleuves aux mines d'or il n'y a pas vingt lieues[1]. L'amiral dit, en outre, qu'il ne voulut pas prendre dudit sable qui contenait tant d'or, parce que Leurs Altesses en avaient en abondance, et à la porte de leur ville de la Nativité ; que son intention était, au contraire, de venir à toutes voiles pour leur apporter les nouvelles de son voyage, et se séparer de la mauvaise compagnie des bandits au milieu desquels il se trouvait.

Mercredi 9 janvier

À minuit, l'amiral mit à la voile par le vent sud-est, et navigua vers l'est-nord-est. Il arriva à une pointe qu'il appela *Punta Roja*[2], qui est précisément à l'est du *Monte-Cristi,* et à une distance de soixante milles[3] ; se trouvant abrité par elle, il mouilla dans la soirée, trois heures environ avant la nuit. Il n'osa pas se hasarder à en sortir de nuit, à cause du grand nombre de récifs qui y étaient, et son intention fut qu'on les reconnût, afin de pouvoir en tirer parti plus tard, s'ils ont, ainsi qu'il est probable, des canaux profonds, et renferment un bon attérage à l'abri de tout vent. Le pays situé depuis le *Monte-Cristi* jusqu'à cet endroit où il mouilla, est élevé, plat, et présente de très belles campagnes terminées par des montagnes superbes, qui s'étendent de l'est à l'ouest, et sont toutes cultivées, couvertes de verdure,

1. Il n'y a même pas quatre lieues de ces fleuves aux mines. *(Idem.)*

2. Pointe *Isabélique.* (M. F. de Nav.)

3. Il n'y a que dix lieues et demie, ce qui correspond à quarante-deux milles italiens, qui étaient ceux dont se servait Colomb. *(Idem.)*

et arrosées par un grand nombre de ruisseaux. La beauté de leur aspect offre un coup d'œil ravissant. Dans toute cette contrée il y a beaucoup de tortues : les matelots en prirent sur le *Monte-Cristi,* qui venaient frayer à terre ; il y en avait d'aussi grandes qu'un large bouclier *(grande tabla china).* L'amiral dit qu'hier, en allant à la rivière d'Or, il avait vu trois sirènes qui s'élevèrent beaucoup au-dessus de l'eau de la mer, mais qu'elles n'étaient pas aussi belles qu'on les représente[1], et qu'il leur avait trouvé presque les traits d'un homme ; il ajoute qu'il en avait vu autrefois en Guinée sur la côte de Malaguette. Il assure que cette nuit, avec l'aide de notre Seigneur, il reprendra son voyage sans plus de retard, ni pour quelque cause que ce soit, puisqu'il a trouvé ce qu'il cherchait, et qu'il ne veut pas avoir de nouveaux différends avec ce Martin Alonso jusqu'à ce que Leurs Altesses sachent des nouvelles de son voyage et de ce qu'il a fait. « Et ensuite, dit-il, je ne souffrirai pas les méfaits d'hommes sans délicatesse et sans vertu, qui prétendent insolemment faire prévaloir leur volonté contre celui qui leur fit tant d'honneur. »

Jeudi 10 janvier

L'amiral partit de l'endroit où il avait mouillé, et au soleil

---

1. C'étaient peut-être les manatis ou vaches marines que décrit Oviedo dans le chap. 85 de son *Histoire naturelle des Indes. (Idem.)*
Les lamantins ou manatis ne ressemblent à l'espèce humaine que parce qu'ils ont les mamelles sous la poitrine, et il faut que Colomb les ait vus de bien loin pour leur trouver des rapports avec la figure humaine ; mais plusieurs navigateurs se sont fait la même illusion. Il y en a effectivement sur la côte d'Afrique tout comme sur celle d'Amérique. (C. R.)

levé il arriva à un fleuve[1] qu'il appela *fleuve de Grâce (rio de Gracia),* et qui est à trois lieues au sud-est ; il mouilla à l'embouchure, qui offre un bon havre du côté de l'est. En y entrant, on trouve un banc qui n'est recouvert que par deux brasses d'eau, et qui est fort étroit ; à l'intérieur, on a un excellent port fermé et bien abrité, mais qui est rempli de tarières *(bruma)*[2] ; et la caravelle *Pinta,* que montait Martin Alonso, en était fort maltraitée, parce que, dit l'amiral, il y séjourna pendant seize jours pour faire des échanges, et il y ramassa ainsi beaucoup d'or, ce qui était tout ce qu'il désirait. Mais dès qu'il apprit par les Indiens que l'amiral était sur la côte de la même île Espagnole, et qu'il ne pouvait l'éviter, il alla à sa rencontre. L'amiral dit qu'il aurait voulu que tous les gens de son navire eussent juré qu'ils n'étaient restés que six jours en cet endroit, et il ajoute que sa méchanceté était si notoire qu'il ne pouvait la dissimuler. Au rapport de l'amiral, il avait fait une loi par laquelle la moitié de tout l'or que produiraient les échanges, ou que l'on trouverait, serait pour lui. Au moment de son départ, il s'empara de force de quatre hommes et de deux jeunes filles ; mais l'amiral leur fit donner des vêtemens, et les fit remettre à terre pour qu'ils retournassent dans leurs foyers.

---

1. Ce fleuve est celui que l'on nomme de Martin Alonso Pinzon, et qui se trouve à cinq lieues de *puerto de Plata.* (Bartolomé de Las Casas.)
C'est la rivière *Chuzona Chico,* à trois lieues et demie de *puerto de Plata* (port de Plata). (M. F. de Nav.)

2. Petit insecte de mer qui a la tête garnie de deux fortes écailles ayant un tranchant opposé et à contresens ; il perce dans les bordages de la carène d'un bâtiment, s'y loge et y grossit. Le bâtiment qui n'est pas doublé en cuivre, surtout dans les colonies, est bientôt piqué des vers, au point d'obliger à changer plusieurs de ses bordages.
Note extraite du *Dictionnaire de Marine* du vice-amiral Willaumez. (D. L. R.)

« Ce qui, dit-il, est du service de Vos Altesses, parce que hommes et femmes sont tous sujets de Vos Altesses, non seulement dans cette île en particulier, mais encore dans toutes les autres. Toutefois il est juste qu'ici où Vos Altesses ont déjà un établissement, on traite le peuple avec d'autant plus de bonté et de bienveillance qu'on trouve dans cette île de l'or en abondance, de bonnes terres et des épiceries. »

Vendredi 11 janvier

L'amiral sortit à minuit du *fleuve de Grâce (rio de Gracia)* par le vent de terre. Il navigua vers l'est jusqu'à un cap qu'il appela *Beaupré (Belprado),* à quatre lieues de distance. En se dirigeant de là vers le sud-est, on trouve la montagne qu'il appela *montagne d'Argent (monte de Plata)*[1], jusqu'à laquelle il dit qu'il y a une distance de huit lieues. À l'est-quart-sud-est du cap *Belprado,* on trouve le cap auquel il donna le nom de *cap de l'Ange (cabo del Angel),* qui est éloigné du premier de dix-huit lieues ; et entre ce cap et le *monte de Plata* il y a un golfe[2] et les meilleures et les plus belles terres du monde. Toutes les plaines sont élevées et magnifiques, et s'étendent beaucoup dans l'intérieur des terres : on voit ensuite une chaîne de montagnes qui va de l'est à l'ouest, et qui est très grande et très belle. Au pied de la *montagne*

1. Il appela cette montagne *monte de Plata,* parce qu'elle est très élevée, et qu'à son sommet il y a toujours du brouillard qui la fait paraître blanche ou argentée ; le port qui se trouve à sa base a pris, de son nom, celui de *puerto de Plata* (port d'Argent). (Bartolomé de Las Casas.)

2. Rade et port de *Santiago* (Saint-Jacques). La distance du cap de l'*Angel* au *monte de Plata,* qu'il dit être de dix-huit lieues, n'est que de six. (M. F. de Nav.)

d'Argent il y a un port excellent[1], qui a quatorze brasses d'eau à son entrée. Cette montagne est très élevée, magnifique, et fort peuplée, et l'amiral présumait qu'elle devait être coupée par de grands fleuves, et contenir beaucoup d'or. Du cap de l'Ange *(del Angel)* il y a quatre lieues est-quart-sud-est jusqu'à une pointe que l'amiral appela *pointe de Fer (punta del Hierro)*[2] ; à quatre lieues plus avant, dans la même direction, est une autre pointe qu'il nomma *Pointe sèche (Punta seca)*[3] ; et suivant encore pendant six lieues cette direction, on arrive à un cap qu'il appela *Rond (Redondo)*[4]. De là, vers le levant, on trouve le *cap Français (el cabo Frances),* à l'est duquel il y a un grand promontoire[5] ; mais il ne parut pas à l'amiral qu'il y eût de mouillage. À une lieue on rencontre le *cap du Beau-Temps (del Buen-Tiempo)* ; de celui-ci à une grande lieue quart-sud-est, il y a un cap que l'amiral nomma *Cap escarpé (Cabo tajado)* ; de celui-ci il vit, vers le sud, un autre cap, qui lui sembla être à une distance de quinze lieues. Il fit aujourd'hui beaucoup de chemin, parce que les vents et les courans le favorisaient. Il n'osa pas mouiller dans la crainte des bas-fonds, et il resta en panne toute la nuit.

---

1. *Puerto de Plata* (le port d'Argent). *(Idem.)*

2. Pointe *Macuris.* La distance dite de quatre lieues n'est que de trois. *(Idem.)*

3. Pointe *Sesua, Seyva* ou *Sesera.* La distance n'est que d'une lieue. *(Idem.)*

4. *Cap de la Roca.* Les six lieues doivent être réduites à cinq. *(Idem.)*

5. Baie *Écossaise (bahia Escocesa.) (Idem.)*

Samedi 12 janvier

Au quart de l'aube, l'amiral navigua vers l'est, par un vent frais qu'il eut jusqu'au jour. Il avait fait vingt milles quand le jour commença, et il n'en fit pas moins de vingt-quatre dans les deux heures qui le suivirent. De cet endroit il découvrit la terre vers le sud ; il s'y dirigea, et il en était à une distance de quarante milles à peu près ; il dit qu'après avoir mis le vaisseau à l'abri de tout danger, il fila cette nuit vingt-huit milles vers le nord-nord-est. Lorsqu'il vit la terre, il appela le cap qu'il découvrait, *cap du Père et du Fils (cabo de Padre é Hijo),* parce que la pointe de ce cap du côté de l'est le partage en deux pointes escarpées, l'une plus grande que l'autre. Deux lieues plus avant du côté de l'est, il aperçut un grand et superbe havre placé entre deux grosses montagnes, et il reconnut que c'était un bon port très vaste et d'une entrée sûre. Mais comme il était de fort bonne heure, et afin de ne point se retarder dans sa route, parce que dans ces parages il souffle presque toujours des vents d'est qui portent le navigateur au nord-nord-ouest, il ne voulut pas s'arrêter davantage, et continua son chemin vers l'est jusqu'au cap très élevé et très beau, formé tout entier de rochers à pic, qu'il appela *cap de l'Amoureux (cabo del Enamorado)*[1], et qui se trouvait à trente-deux milles du beau port dont on vient de parler, auquel il donna le nom de *Port-Sacré (Puerto-Sacro)*[2]. En arrivant à ce cap on en découvrit un autre beaucoup plus beau, plus élevé et plus rond, tout de roc[3], semblable au cap Saint-Vincent en Por-

1. Le cap *Cabron. (Idem.)*

2. Le port *Yaqueron. (Idem.)*

3. Le cap *Samaná. (Idem.)*

tugal, et éloigné d'environ douze milles est de celui *del Enamorado.* Il découvrit, entre ce cap et un autre, une très grande baie[1] qui a trois lieues de large, au milieu de laquelle il y a une très petite île[2] : le fond est considérable depuis l'entrée jusqu'à terre ; il y mouilla à douze brasses. Il envoya une chaloupe à terre pour y faire de l'eau et pour voir si on y pouvait prendre langue ; mais toute la population s'enfuit. Il mouilla également dans le but de s'assurer si cette terre était la continuation de l'île Espagnole ; et il soupçonnait que ce qu'il avait cru un golfe, était peut-être une île indépendante : il était étonné, et ne pouvait croire que l'île Espagnole fût aussi étendue.

Dimanche 13 janvier

Il ne sortit point de ce port faute de vent de terre qui favorisât son départ. Il aurait voulu partir pour aller dans un meilleur port, parce que celui-ci était un peu découvert, et qu'il voulait observer les efforts de la conjonction de la lune avec le soleil, qui devait avoir lieu le 17 de ce mois, l'opposite de cette planète à Jupiter, sa conjonction avec Mercure, et l'opposition du soleil à Jupiter[3], ce qui occasionne de grands vents. Il envoya la chaloupe à terre à une superbe plage, afin d'y faire prendre des *ajes* pour manger. Les Espagnols y rencontrèrent des hommes armés d'arcs et

1. La baie de *Samaná. (Idem.)*

2. Caïes de *Levantados. (Idem.)*

3. Ce passage porte à croire que l'amiral avait quelques connaissances en astronomie, quoiqu'il me paraisse que la position de ces planètes n'est pas bien indiquée, sans doute par la faute du copiste. (Bartolomé de Las Casas.)

de flèches, avec lesquels ils se mirent à parler ; ils leur achetèrent deux arcs et un grand nombre de flèches, et prièrent l'un d'eux de venir à la caravelle pour parler à l'amiral. Il s'y rendit, et l'amiral dit qu'il avait une figure beaucoup plus difforme qu'aucun de ceux qu'ils eussent encore vus : son visage était tout noirci de charbon, suivant l'usage suivi dans toutes ces contrées de se peindre de diverses couleurs ; il avait les cheveux[1] très longs, ramassés, attachés en arrière, et placés dans une espèce de bourse de plumes de perroquet, et il était nu comme tous les autres. L'amiral jugea que ce devait être un des Caraïbes *(Caribes)*[2] qui mangent les hommes, et que le golfe qu'il avait vu hier, et qui divisait la terre et en faisait un grand prolongement *(que hacia apartamiento de tierra),* devait former une île. Il s'informa de cet Indien s'il y avait des *Caraïbes,* en lui faisant signe vers l'est *(y señadóle al este),* non loin de cet endroit ; l'amiral ajoute qu'il avait vu hier l'île dont il vient de parler avant d'entrer dans cette baie, et l'Indien lui fit entendre qu'elle contenait beaucoup d'or : il lui montrait la poupe de la caravelle, qui était fort grosse, pour lui faire comprendre qu'il y en avait des morceaux aussi volumineux. Il appelait l'or *tuob,* et il ne comprenait pas le mot *caona*[3], nom sous lequel on le désigne dans la première partie de l'île, et pas davantage le mot *nozay,* dont on se sert à *San-Salvador* et dans les autres îles pour désigner ce métal. Dans l'île Espa-

1. C'étaient probablement les *Ciguayos,* qui étaient tous dans l'habitude de porter ainsi leurs cheveux fort longs. *(Idem.)*

2. Ce n'étaient pas des Caraïbes, il n'y en a jamais eu dans l'île *Espagnole. (Idem.)*

3. On appelait l'or *caona* dans la plus grande partie de l'île *Espagnole,* mais on y parlait deux ou trois langues. *(Idem.)*

gnole on appelle *tuob* le cuivre ou l'or d'un titre inférieur. Cet Indien dit que l'île de *Martinino* était toute peuplée de femmes sans hommes, qu'on y trouve beaucoup de *tuob,* ce qui signifie de l'or ou du cuivre, et qu'elle est située à l'est de *Carib.* Il parla également de l'île de *Goanin*[1], où il y a beaucoup de *tuob.* L'amiral dit qu'il y avait plusieurs jours que diverses personnes lui avaient déjà parlé de ces îles ; il dit en outre que, dans celles où il avait déjà passé, les habitans avaient grand'peur de *Carib,* que dans quelques autres on l'appelait *Caniba* ; mais que dans l'île Espagnole on la désignait sous le nom de *Carib.* Il ajoute que le peuple devait en être courageux et hardi, puisqu'il pénètre dans toutes ces îles, et qu'il mange ceux qu'il peut prendre. L'amiral entendait quelques uns des mots qu'ils prononçaient ; ce fut ainsi qu'il parvint à comprendre quelque chose ; mais les Indiens qu'il emmenait avec lui en comprenaient davantage, malgré la différence de langage produite par la grande distance des pays. Il fit servir à manger à l'Indien, lui donna des morceaux de drap vert et rouge, et des petites perles de verre qu'ils aiment beaucoup ; il le renvoya à terre, lui disant de lui apporter de l'or s'il en avait, ce qu'il présumait d'après quelques bagatelles qu'il portait. Quand la chaloupe arriva à terre, il y avait derrière les

---

1. Ce *Goanin* n'était pas une île, d'après mon opinion, mais bien le nom d'un or d'un titre inférieur, qui, au rapport des Indiens de l'île *Espagnole,* avait une odeur à cause de laquelle ils l'estimaient beaucoup, odeur qu'ils nommaient *goanin. (Idem.)*
Ces îles, connues des Indiens, dont Colomb fait ici mention, qu'ils indiquaient à l'est, et d'où venaient les Caraïbes *(Caribes),* doivent être celle de *Porto Rico,* les îles *Vierges* et autres, nommées *îles des Caraïbes* avec d'autant plus de raison, qu'il est certain que les Indiens connaissaient *Porto Rico* sous le nom d'*île de Carib.* (M. F. de Nav.)

arbres au moins cinquante-cinq hommes nus, avec les cheveux très longs[1], comme les femmes de Castille : ils portaient derrière la tête des panaches de plumes de perroquets et d'autres oiseaux, et chacun d'eux avait son arc. L'Indien descendit à terre ; et sur ce qu'il dit aux autres Indiens, ils déposèrent leurs arcs, leurs flèches et un morceau de bâton semblable à un[2] … très pesant, qu'ils portent[3] au lieu d'épée. Ils s'approchèrent ensuite de la chaloupe, et les hommes qui y étaient en sortirent, et se mirent à leur acheter les arcs, les flèches et les autres armes ; car tels étaient les ordres de l'amiral. Après avoir vendu deux arcs, ils ne voulurent pas en céder davantage ; ils se mirent, au contraire, en disposition d'attaquer et de prendre les Espagnols ; et courant vers l'endroit où ils avaient laissé leurs arcs et leurs flèches, ils revinrent avec des cordes à la main, afin, dit l'amiral, d'attacher les chrétiens *(para diz que atar á los cristianos)*. Ceux-ci les voyant courir sur eux, et sachant ce qu'ils avaient à faire, parce que l'amiral les prévenait toujours, fondirent sur eux, donnèrent à un Indien un grand coup de sabre sur les fesses, et en blessèrent un autre à la poitrine d'un coup de flèche. Les Indiens voyant alors qu'ils avaient peu à gagner, quoique les chrétiens ne fussent qu'au nombre de sept, et eux plus de cinquante, s'enfuirent

---

1. C'était, je pense, ceux que l'on nommait *Ciguayos* dans les montagnes et sur les côtes septentrionales de l'île Espagnole, presque depuis le *port de Plata* jusqu'à *Higuey* inclusivement. (Bartolomé de Las Casas.)

2. Il y a dans l'original une semblable lacune. (M. F. de Nav.)

3. Il est fait de bois de palmier, qui est fort dur, en forme de petite pelle *(peleta)* de fer dont on se sert pour faire frire les œufs ou le poisson ; ils ont quatre palmes de long, sont émoussés des deux côtés, et appelés *macana* par les Indiens. (Bartolomé de Las Casas.)

tous sans qu'il en restât un seul, laissant çà et là les uns leurs flèches et les autres leurs arcs. L'amiral assure que les chrétiens en auraient tué beaucoup, si le pilote, qui les commandait, ne s'y fût opposé : les chrétiens ne tardèrent pas à rentrer dans leur chaloupe, et à revenir à bord. L'amiral, instruit de ce qui s'était passé, dit que, d'un côté, cela lui faisait de la peine, et de l'autre non, parce qu'il était bon que les chrétiens fussent redoutés par les Indiens de cette contrée, qui sans doute, ajouta-t-il, sont de mauvaises gens, et probablement des habitans de *Carib,* mangeurs d'hommes, afin que si la chaloupe qu'il avait laissée aux trente-neuf hommes restés dans la forteresse et la ville de la *Nativité (Navidad),* venait dans ces parages, ces insulaires craignissent les chrétiens qui la monteraient, et n'osassent pas leur faire le moindre mal. L'amiral dit de plus que, si ce n'étaient pas des Caraïbes, ils devaient au moins habiter des pays limitrophes, avoir les mêmes mœurs, et être des gens sans crainte, bien différens des habitans des autres îles, qui sont poltrons, et n'ont d'autres armes que la raison *(fuera de razon).* L'amiral dit tout cela, ajoutant qu'il aurait voulu en prendre quelques uns. Il remarqua qu'ils allumaient un grand nombre de feux, ainsi que cela se pratique dans l'île Espagnole.

Lundi 14 janvier

L'amiral voulait envoyer cette nuit-là à la découverte des maisons de ces Indiens pour en faire prendre quelques uns, croyant que c'étaient des Caraïbes, et il l'aurait fait malgré les vents violens d'est et de nord-est, et l'agitation de la mer ; mais quelque temps après le lever du soleil, on vit à terre une grande troupe d'Indiens ; en conséquence, l'ami-

ral ordonna à la chaloupe de s'y rendre avec des gens bien armés. Elle eut à peine atteint le rivage, que tous ces Indiens vinrent à la poupe de l'embarcation ; ils étaient en quelque sorte conduits par celui qui, la veille, était venu à la caravelle, et auquel l'amiral avait donné quelques uns des objets de pacotille. L'amiral dit que cette fois cet Indien venait accompagné d'un roi qui lui avait donné quelques billes *(cuentas),* pour qu'il en fît présent aux étrangers de la chaloupe en signe de paix et de sûreté. Le roi, suivi de trois des siens, entra dans la chaloupe, et ils vinrent à la caravelle. L'amiral leur fit servir à manger du biscuit et du miel, et donna au roi un bonnet rouge, un morceau de drap de la même couleur et des perles de verre ; il donna aussi des morceaux de drap rouge aux trois Indiens de sa suite. Le roi dit que le lendemain il apporterait un masque d'or, assurant qu'il y en avait beaucoup dans le pays, aussi bien qu'à *Carib* et à *Matinino.* L'amiral renvoya ensuite ces Indiens à terre fort contens ; il dit en outre que les caravelles faisaient beaucoup d'eau par la quille, et il se plaint des calfateurs qui calfatèrent très mal à Palos, et prirent la fuite lorsqu'ils virent que l'amiral avait reconnu les défauts de leur ouvrage, et qu'il voulait les contraindre à les réparer. Mais malgré la grande quantité d'eau que faisaient les caravelles, il espérait que notre Seigneur, qui l'avait amené, daignerait le ramener dans sa bonté et sa miséricorde, car sa divine Majesté *(su alta Majestad)* n'ignorait pas combien de contrariétés et de désagrémens il eut à essuyer avant d'être expédié de Castille, où personne ne lui fut favorable, à l'exception de Dieu, parce qu'il connaissait son cœur, et, après Dieu, de Leurs Altesses, tout le reste lui ayant été contraire sans aucune raison. Il ajoute : « Et ils ont été cause que la couronne royale de Vos Altesses ne possède pas cent

millions de revenu de plus qu'elle n'a, depuis que je suis à leur service, c'est-à-dire depuis sept ans, qui seront accomplis le 20 du présent mois de janvier, sans compter l'accroissement et les augmentations de toute espèce auxquels ils auraient donné lieu, et tout ce qu'ils auraient produit depuis lors ; mais le Dieu tout-puissant remédiera à tout. » Telles sont ses paroles.

Mardi 15 janvier

L'amiral dit qu'il veut partir, parce qu'il ne gagne plus rien à rester, à cause des désordres qui se sont passés : sans doute il veut parler de l'affaire des Indiens. Il dit aussi qu'il a su aujourd'hui que l'or se trouve en plus grande abondance dans le territoire de la ville de la *Nativité,* ville de Leurs Altesses ; qu'il y avait beaucoup de cuivre dans l'île *Carib* et dans celle de *Matinino* ; que l'entrée et le séjour dans *Carib* présentaient des difficultés, parce qu'il dit que ses habitans mangent de la chair humaine, mais qu'il avait résolu d'y aller, parce que l'on voit d'ici cette île, qui d'ailleurs se trouve sur son chemin. L'amiral ajoute que de cette île il se rendra à celle de *Matinino,* qu'il dit n'être peuplée que par des femmes, sans aucun homme ; qu'il voulait enfin voir l'une et l'autre de ces îles, et y prendre quelques uns de leurs habitans. Il envoya la chaloupe à terre, et le roi de cette contrée n'était point venu, parce que, disait-il, la ville était fort éloignée ; mais il fit parvenir sa couronne d'or, comme il l'avait promis. Beaucoup d'autres Indiens arrivèrent avec du coton, du pain et des *ajes* ; tous étaient armés d'arcs et de flèches. Après qu'ils eurent tout échangé, quatre jeunes hommes vinrent à la caravelle, et ils parurent donner de si bons renseignemens sur toutes ces îles, qui

étaient vers l'est, et sur le chemin même que devait suivre l'amiral, qu'il résolut de les emmener avec lui en Castille. L'amiral dit que les habitans de cette terre n'avaient ni fer ni aucun autre métal connu, quoique en peu de jours on ne puisse acquérir des informations bien exactes sur un pays, soit à cause de la difficulté de la langue, qu'il n'entendait que par induction, soit parce que les habitans n'avaient pu savoir, dans un court espace de temps, ce qu'on disait d'eux. Il dit que les arcs de ces gens-là sont aussi grands que ceux de France et d'Angleterre ; les flèches sont semblables aux zagaies des autres peuplades qu'il avait vues jusque-là, et sont faites des rejetons de roseaux qu'ils choisissent très droits et de la longueur d'une varre et demie ou de deux, ensuite ils mettent au bout un petit bâton de bois aigu, et long d'une palme et demie. Quelques uns fixent sur ce bâton une dent de poisson ; d'autres, et c'est le plus grand nombre, y mettent de l'herbe ; et ils ne tirent pas comme en d'autres contrées, mais d'une certaine manière, ce qui fait que les blessures ne peuvent être dangereuses. Il y avait là beaucoup de coton très fin et très long, et beaucoup de lentisques *(almacigas)* ; et il lui parut que les arcs étaient faits en bois d'if *(tejo),* et qu'il y a de l'or et du cuivre. Il y a aussi beaucoup d'*aji,* qui est leur poivre *(pimienta),* et vaut beaucoup mieux que le nôtre ; personne ne mange sans cette épice, qu'ils trouvent fort saine : on en peut charger cinquante caravelles par an dans cette île Espagnole. L'amiral dit qu'il reconnut dans cette baie beaucoup d'herbe de la même espèce que celle qu'il avait vue lorsqu'il vint faire ses découvertes ; il crut par ce motif qu'il y avait des îles à l'est en y avançant en ligne droite, depuis celles qu'il commença à découvrir, parce qu'il regarde comme certain que cette herbe croît à peu de profondeur et près de terre ; et il

ajoute que s'il en est ainsi, ces Indes sont bien près des îles Canaries ; ce qui le porta à penser qu'elles en étaient à moins de quatre cents lieues.

Mercredi 16 janvier

Il partit, trois heures avant le jour, du golfe qu'il appela *golfe des Flèches (golfo de las Flechas)*[1], d'abord avec un vent de terre, et ensuite avec un vent d'ouest, tournant la proue à l'est-quart-nord-est, pour aller, dit-il, à l'île de *Carib,* où habitait le peuple dont toutes ces îles et toutes ces contrées ont un si grand effroi, parce qu'on dit qu'ils parcourent toutes ces mers dans leurs innombrables canots, et qu'ils mangent les hommes qu'ils peuvent prendre. L'amiral dit que l'un des quatre Indiens qu'il prit hier dans le port des Flèches *(puerto de las Flechas),* lui avait enseigné la route, et que ces Indiens lui apprirent qu'après avoir parcouru une distance qu'ils jugeaient être de soixante-quatre milles, il aurait ladite île au sud-est[2]. Il voulut prendre ce chemin, et ordonna de régler les voiles au vent ; mais il avait à peine fait deux lieues, qu'il s'éleva un vent de bon frais pour aller en Espagne, alors il remarqua que ses gens commençaient à s'attrister de ce qu'on s'écartait du droit chemin ; et comme les deux caravelles faisaient beaucoup d'eau, ils n'avaient plus de secours à espérer que de Dieu. Il fut donc

1. Je soupçonne que c'était le *golfe de Samaná,* où le *Yuna* et le *Camo,* fleuves considérables de l'île Espagnole, se jettent dans la mer. *(Idem.)*
C'est la baie de *Samaná,* où le fleuve *Yuna* a son embouchure. (M. F. de Nav.)

2. Il était, dans cette situation, à trente lieues de *Porto Rico. (Idem.)*

obligé d'abandonner le chemin qu'il suivait et qu'il croyait être celui de l'île, et il alla reprendre le chemin nord-est-quart-est qui menait directement en Espagne ; et il fit dans cette direction, jusqu'au coucher du soleil, quarante-huit milles, qui équivalent à douze lieues. Les Indiens lui dirent qu'il trouverait dans cette route l'île de *Matinino,* qui n'était peuplée, suivant eux, que de femmes sans hommes. L'amiral aurait bien voulu la trouver pour amener, dit-il au Roi et à la Reine, cinq ou six des femmes qui l'habitaient ; mais il doutait que les Indiens en connussent bien le chemin, et il ne pouvait s'arrêter à cause du danger que lui faisaient courir les caravelles. Cependant il dit qu'il était certain que cette île existait, et qu'à une certaine époque de l'année les hommes de l'île de *Carib* venaient en visiter les habitantes. Il ajoute que si elles mettaient au monde un garçon, elles l'envoyaient à l'île des hommes, et que si c'était une fille, elles la gardaient avec elles. L'amiral dit que ces deux îles ne devaient pas être éloignées de plus de quinze à vingt lieues de l'endroit d'où il était parti ; il croyait qu'elles étaient au sud-est, et que les Indiens ne surent pas lui en enseigner le chemin. Après avoir perdu de vue le cap de l'île Espagnole qu'il nomma *San-Theramo*[1], et qu'il avait à seize lieues à l'ouest, il fit douze lieues à l'est-quart-nord-est ; il avait un temps excellent.

---

1. Je crois certain que ce cap de *San-Theramo* est celui que l'on nomme aujourd'hui *cap del Engaño (cap de la Tromperie).* (Bartolomé de Las Casas.)
Le cap de *San-Theramo* doit être le cap *Samaná,* situé à l'extrémité orientale de la presqu'île de ce nom, et qui, dans la direction que suivait l'amiral, était celui qu'il laissait à l'ouest. (M. F. de Nav.)

Jeudi 17 janvier

Hier, au coucher du soleil, le vent se calma un peu ; l'amiral fit à peu près, jusqu'à la fin du premier quart, quatorze *ampoulettes*[1], qui ont chacune une demi-heure ou un peu moins, et il fila quatre milles par heure, ce qui fait vingt-huit milles. Il s'éleva ensuite un vent de bon frais, qu'il eut pendant tout le second quart, qui dura dix ampoulettes ; après ce quart il s'en écoula six autres. Il parcourut, pendant cet intervalle jusqu'au lever du soleil, huit milles par heure, et fit ainsi pendant la nuit quatre-vingt-quatre milles, ou vingt-une lieues, au nord-est-quart-est ; jusqu'au coucher du soleil il fit quarante-quatre milles à l'est, c'est-à-dire onze lieues. Ici un fou *(alcatraz)* vint à la caravelle ; il fut bientôt suivi d'un autre. On vit beaucoup d'herbe de celle qui est dans la mer.

Vendredi 18 janvier

Cette nuit il navigua par un vent mou à l'est-quart-sud-est, et fit quarante milles, ou dix lieues ; et prenant ensuite le sud-est-quart-est, il fit, jusqu'au lever du soleil, trente milles, ou sept lieues et demie. Après le lever du soleil il navigua jusqu'au soir par un vent faible, tantôt est-nord-est, tantôt nord-est, et tantôt est, plus ou moins. Virant la proue quelquefois au nord, d'autres fois au quart-nord-est, d'autres fois au nord-nord-est, et comptant ainsi toujours

1. On appelle *ampoulettes* deux petites fioles coniques en verre, remplies de sable très fin qui passe alternativement de l'une dans l'autre, pour mesurer le temps à bord des bâtimens. Elles sont hermétiquement jointes par leurs sommets.
Note extraite du *Dictionnaire de Marine* du vice-amiral Willaumez. (D. L. R.)

l'un dans l'autre, il estima qu'il avait fait soixante milles, qui équivalent à quinze lieues. Il parut peu d'herbe en mer ; mais il dit qu'hier la mer fut couverte de thons *(atunes),* et il crut qu'ils devaient de là aller dans les madragues du duc de Conil et de Caliz *(a las almadrabas del duque de Conil y de Caliz).* Un poisson qui s'appelle frégate *(rabiforcado)*[1], qui tourna autour de la caravelle et prit ensuite la direction sud-sud-est, fit croire à l'amiral qu'il y avait par là quelques îles ; il dit que l'île de *Carib,* celle de *Matinino* et beaucoup d'autres, étaient à l'est-sud-est de l'île Espagnole.

Samedi 19 janvier

L'escadre fit cette nuit cinquante-six milles au nord-quart-nord-est, et soixante-quatre au nord-est-quart-nord. Après le lever du soleil on navigua au nord-est par un vent de bon frais et d'est-sud-est ; il prit ensuite le rumb quart-nord, et fila environ quatre-vingt-quatre milles, qui font vingt-une lieues. Il vit la mer couverte de petits thons ; il parut des fous *(alcatraces),* des paille-en-queue *(rabos de junco),* et des frégates *(rabiforcados).*

Dimanche 20 janvier

Le vent se calma cette nuit ; il venait parfois des rafales ; on fit en tout vingt milles au nord-est. Après le lever du soleil

1. Il y a sans doute ici une erreur dans le manuscrit de l'amiral, ou dans les copies qui en ont été tirées. On lit dans ces documens le mot *pescado,* mais on ne connaît aucun poisson appelé *rabiforcado,* et ce mot signifie frégate, qui est un oiseau de mer. M. de Navarrete a fait cette observation dans un des volumes suivans. (De V. L.)

on fit onze milles au sud-est, et ensuite au nord-nord-est trente-six milles, qui valent neuf lieues. On vit une infinité de petits thons. L'amiral dit que l'air était aussi doux et aussi suave qu'à Séville aux mois d'avril et de mai. La mer, ajoute-t-il, était, grâces à Dieu, toujours bonne et unie ; on vit en grande quantité des frégates, des damiers *(pardelas),* et beaucoup d'autres oiseaux.

Lundi 21 janvier

Après le coucher du soleil l'escadre navigua au nord-quart-nord-est par le vent est et nord-est ; elle fila huit milles par heure jusqu'à minuit, ce qui fit environ cinquante-six milles. Ensuite elle prit le rumb nord-nord-est, et parcourant toujours huit milles par heure, elle fit dans toute la nuit cent quatre milles au nord-quart-nord-est *(a la cuarta del norte de la parte del nodeste)*. Après le lever du soleil l'amiral navigua au nord-nord-est par le même vent est, qui devenait quelquefois quart-nord-est, et il fit, en onze heures qu'avait le jour, quatre-vingt-huit milles, qui équivalent à vingt-une lieues ; en en ôtant une qu'il perdit, parce qu'il marcha sur la caravelle *Pinta,* qu'il aborda pour parler à Martin Alonso Pinzon. Il trouvait l'air très froid, et s'attendait, disait-il, à le trouver chaque jour de plus en plus froid à mesure qu'il avancerait vers le nord, et aussi parce que le rétrécissement du globe rendait les nuits plus longues *(por la angostura de la sphera)*[1]. Plusieurs paille-en-queue *(rabos de*

1. Il paraît que Colomb a voulu indiquer, par ces expressions, la diminution progressive des rayons des parallèles à l'équateur, à mesure que l'on approche du pôle. Peut-être ce grand navigateur, qui se trouvait dans le Nouveau-Monde au mois de janvier, a-t-il donné pour cause du froid ce qui rend les nuits plus longues, et nécessairement alors les journées plus froides. (De R. L.)

junco), beaucoup de damiers *(pardelas)* et d'autres oiseaux se présentèrent ; on ne vit pas autant de poissons, parce que, dit l'amiral, l'eau était plus froide. On vit beaucoup d'herbe.

Mardi 22 janvier

Hier, après le coucher du soleil, on navigua au nord-nord-est par le vent est, frisant quelquefois le sud-est ; on fit huit milles par heure pendant huit ampoulettes, dont trois avant le commencement du quart, et cinq durant ce quart : on fila ainsi soixante-douze milles, qui font dix-huit lieues. On fit ensuite, en six ampoulettes, environ dix-huit autres milles au nord-est-quart-nord ; pendant quatre ampoulettes du second quart, on fila au nord-est six milles par heure, qui font trois lieues, au nord-est. Prenant après ce trajet le rumb est-nord-est, on fit jusqu'au lever du soleil, pendant onze ampoulettes, six lieues[1] par heure, qui équivalent à sept lieues ; suivant toujours le rumb est-nord-est jusqu'à onze heures du matin, on fila trente-deux milles ; mais alors le vent cessa, et on n'avança pas davantage dans cette journée. Les Indiens nagèrent ; on vit des paille-en-queue et beaucoup d'herbe.

Mercredi 23 janvier

Il y eut cette nuit beaucoup de changemens de vents ; l'amiral dit qu'après avoir fait tous les essais et pris toutes

1. Il y a ici une erreur de calcul, car chaque ampoulette durant une demi-heure, comme on l'a déjà dit, dans la supposition même que ce soit six milles par heure au lieu de six lieues, ce qui est une erreur palpable, il résulte que dans les cinq heures et demie l'escadre a dû filer trente-trois milles, qui, à quatre par lieue, comme les comptait Colomb, font huit lieues un quart, et non sept. (M. F. de Nav.)

les précautions que les bons marins ont coutume de prendre et doivent prendre, on fila cette nuit au nord-est-quart-nord quatre-vingt-quatre milles, qui font vingt-une lieues. L'amiral attendait souvent la caravelle *Pinta,* parce qu'elle allait mal à la bouline et s'aidait peu de la misaine, le mât d'avant n'étant pas bon. Il dit ici que si son capitaine, qui est Martin Alonso Pinzon, avait eu autant de soin de se pourvoir d'un bon mât dans les Indes, où il y en avait tant et de si beaux, qu'il en eut de se séparer de lui dans l'espérance de remplir d'or son bâtiment, il l'aurait mis en bon état. On vit une grande quantité de paille-en-queue *(rabos de junco)* et beaucoup d'herbe. Le ciel était partout chargé ces jours-ci, quoiqu'il n'eût pas plu ; mais la mer était toujours, grâces infinies en soient rendues à Dieu, lisse et unie *(muy llana)* comme une rivière. Après le lever du soleil on navigua une certaine partie du jour dans la ligne directe du nord-est, et on fila trente milles, qui font sept lieues et demie ; le reste du jour on prit le rumb est-nord-est, dans lequel on fit trente autres milles, qui font sept autres lieues et demie.

Jeudi 24 janvier

Pendant toute cette nuit, à cause de beaucoup de changemens de vents qui survinrent, on fit au nord-est quarante-quatre milles, ou onze lieues ; depuis le lever jusqu'au coucher du soleil on fila quatorze lieues à l'est-nord-est.

Vendredi 25 janvier

On navigua une partie de cette nuit à l'est-nord-est pendant treize ampoulettes, durant lesquelles on fit neuf lieues

et demie ; ensuite on fila six milles au nord-nord-est. Après le lever du soleil, le calme qui survint ne permit de faire, pendant tout le jour, que vingt-huit milles est-nord-est, c'est-à-dire sept lieues. Les matelots tuèrent une *tonina* et un immense requin, et l'amiral dit qu'ils en avaient grand besoin, parce qu'ils n'avaient plus à manger que du pain, du vin, et des *ajes* des Indes.

Samedi 26 janvier

L'escadre fit cette nuit, à l'est-quart-sud-est, cinquante-six milles, ou quatorze lieues. Après le lever du soleil on navigua tantôt à l'est-sud-est, tantôt au sud-est, et jusqu'à onze heures du matin on fit quarante-quatre milles. L'amiral vira ensuite de bord ; après cela on alla en ralingue *(anduvo a la relinga)*[1], et jusqu'à l'entrée de la nuit on fit, dans la direction du nord, vingt-quatre milles, qui font six lieues.

Dimanche 27 janvier

Hier, après le coucher du soleil, on navigua au nord-est, au nord, au nord-quart-nord-est, et on fit à peu près cinq milles par heure, ce qui, en treize heures, fit soixante-cinq milles ou seize lieues et demie. Depuis le lever du soleil jusqu'à midi on fit, vers le nord-est, vingt-quatre milles, ou six lieues, et de midi jusqu'au coucher du soleil, on fit trois lieues est-nord-est.

---

1. *Andar á la relinga, aller ou tenir en ralingue,* c'est, à ce qu'il paraît, bouliner pour gagner le vent ; autrefois on disait aussi *naviguer de bouline et d'orze (navegar de bolina y orza). (Idem.)*

Lundi 28 janvier

On navigua toute la nuit à l'est-nord-est, et on fit trente-six milles ou neuf lieues ; depuis le lever jusqu'au coucher du soleil on ne fit que vingt milles, c'est-à-dire cinq lieues dans la direction de l'est-nord-est. L'air était tempéré et doux ; on vit des paille-en-queue, des damiers et beaucoup d'herbe.

Mardi 29 janvier

L'amiral continua sa navigation à l'est-nord-est, et fit dans la nuit, par le vent sud et le vent sud-ouest, trente-neuf milles, ou neuf lieues et demie ; il ne fit que huit lieues pendant tout le jour ; l'air était aussi tempéré qu'en Castille au mois d'avril, et la mer très unie. Des poissons qu'on appelle dorades vinrent à bord.

Mercredi 30 janvier

Toute cette nuit on ne fit guère que sept lieues à l'est-nord-est ; pendant le jour on courut au sud-quart-sud-est une distance de treize lieues et demie. On vit des paille-en-queue, beaucoup d'herbe, et une multitude de thonines *(toninas)*.

Jeudi 31 janvier

On vira cette nuit au nord-quart-nord-est ; on fit trente milles dans cette direction, et on en fit ensuite trente-cinq au nord-est, en tout seize lieues un quart. Depuis le point du jour jusqu'à l'entrée de la nuit on parcourut à l'est-nord-est une distance de treize lieues et demie. On vit des paille-en-queue et des damiers.

Vendredi 1er février

On vogua cette nuit à l'est-nord-est ; la distance franchie fut de seize lieues et demie : on suivit la même direction pendant le jour, et on en fit vingt-neuf et un quart. La mer était toujours très unie, grâces à Dieu.

Samedi 2 février

On fit cette nuit, à l'est-nord-est, quarante milles ou dix lieues ; le jour on courut, avec le même vent en poupe, sept milles par heure, de manière qu'on fit en onze heures soixante-dix-sept milles, qui équivalent à dix-neuf lieues un quart. L'air était doux, et la mer, grâces à Dieu, lisse et unie, et si couverte d'herbe, que, si on ne l'eût pas pu bien distinguer, on aurait eu la crainte de courir sur des bas-fonds. On vit des damiers.

Dimanche 3 février

Naviguant cette nuit, le vent en poupe et la mer étant très unie, on fit, grâces à Dieu, vingt-neuf lieues. L'étoile du nord parut très élevée à l'amiral, ainsi qu'elle le paraît du cap Saint-Vincent. Il ne put prendre la hauteur du soleil ni avec l'astrolabe, ni avec le quartier de réduction *(cuadrante),* parce que la vague ne le lui permit pas. Pendant le jour il continua sa route à l'est-nord-est et à dix milles par heure : il fit vingt-sept lieues en onze heures.

Lundi 4 février

L'escadre navigua cette nuit à l'est-quart-nord-est, faisant tantôt douze milles par heure, tantôt dix ; elle franchit ainsi

une distance de cent trente milles, qui font trente-deux lieues et demie. Le ciel était très couvert, chargé et pluvieux, et le temps un peu froid ; ce qui fit dire à l'amiral qu'il savait qu'il n'était pas encore arrivé aux îles Açores. Après le lever du soleil, il changea de route et se dirigea à l'est ; il fit, dans toute la journée, soixante-dix-sept milles, ou dix-neuf lieues et un quart.

Mardi 5 février

On suivit cette nuit la direction de l'est pendant un trajet de cinquante-quatre milles, qui font quatorze lieues moins la moitié d'une ; on fila dans le jour dix milles par heure, ce qui fit en onze heures cent dix milles, ou vingt-sept lieues et demie. On vit des damiers et quelques petits bâtons, signe qu'on était près de terre.

Mercredi 6 février

On navigua cette nuit à l'est, et à onze milles par heure, on fit pendant treize heures de la nuit cent quarante-trois milles ou trente-cinq lieues un quart : on vit beaucoup d'oiseaux, parmi lesquels un grand nombre de damiers. On fila pendant le jour quatorze milles par heure, aussi parcourut-on, dans le cours de cette journée, cent cinquante-quatre milles, ou trente-huit lieues et demie ; de manière que, tant dans la nuit que dans le jour, on franchit une distance d'environ soixante-quatorze lieues. *Vicente Yañez* dit que ce matin il laissait l'île de Flores au nord, et celle de Madère à l'est. *Roldan* dit qu'il laissait au nord-nord-est l'île de Fayal ou Saint-Gréroire *(San-Gregorio),* et celle de Porto-Santo à l'est. On vit beaucoup d'herbe.

Jeudi 7 février

On navigua cette nuit à l'est ; on fit dix milles par heure, ce qui donne pour treize heures cent trente milles, ou trente-deux lieues et demie. On ne fit, dans le jour, que huit milles par heure ; en onze heures quatre-vingt-huit milles, ou vingt-deux lieues. Ce matin l'amiral était à soixante-quinze lieues au sud de l'île de Flores, et le pilote Pédro Alonso, en naviguant au nord, passa entre la Tercère et l'île de Sainte-Marie ; en naviguant à l'est, il passa au vent de l'île de Madère douze lieues du côté nord. Les marins virent de l'herbe d'une autre espèce que celle qu'ils avaient vue précédemment, et comme il y en a beaucoup dans les îles Açores ; ils virent ensuite une autre fois de celle qu'ils avaient vue la première.

Vendredi 8 février

La flottille ne fit cette nuit que trois milles par heure, et suivit d'abord pendant un moment la direction de l'est, et prit ensuite le rumb sud-est-quart à l'est *(a la quarta del sueste)* ; elle fit douze lieues pendant toute la nuit. Depuis le lever du soleil jusqu'à midi on ne fila que vingt-sept milles, et autant depuis midi jusqu'à la nuit ; en tout treize lieues au sud-sud-est.

Samedi 9 février

On continua d'abord, à l'entrée de cette nuit, d'aller au sud-sud-est, et tant dans cette direction que dans celle du sud-quart-sud-est, on ne fit que trois lieues : on prit ensuite celle du nord-est, dans laquelle on fit cinq lieues jusqu'à

dix heures du matin ; depuis cette heure jusqu'à la nuit on fit neuf lieues à l'est.

Dimanche 10 février

Après le coucher du soleil on navigua toute la nuit à l'est, et on fit cent trente milles, ou trente-deux lieues et demie ; depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, on fila neuf milles par heure, et on parcourut ainsi en onze heures quatre-vingt-dix-neuf milles, qui font vingt-quatre lieues et demie et un quart.

Dans la caravelle de l'amiral, Vincent Yañes et les deux pilotes *Sancho Ruiz* et *Pédro Alonso Niño,* pointaient la carte *(carteaban ó echaban punto),* ainsi que Roldan, et ils passaient tous sur leur carte beaucoup au-delà des îles Açores à l'est, et naviguant au nord, aucun d'eux ne prenait l'île Sainte-Marie, qui est la dernière des Açores. Ils en étaient au contraire à peu près à cinq lieues en avant, et dans les parages de l'île de Madère ou de celle de *Porto-Santo.* Mais l'amiral se trouvait fort écarté de son chemin, étant beaucoup derrière eux, car cette nuit il laissait l'île de Flores au nord, et à l'est il allait dans la direction de *Nafé (iba en demanda a Nafe)* en Afrique, et passait au vent *(barlovento)* de l'île de Madère, du côté du nord, à[1] … lieues ; ainsi donc ces pilotes étaient, d'après leur pointage, de cent cinquante lieues plus près de Castille que l'amiral. Il dit que dès qu'on verra terre, s'il plaît à Dieu, on saura qui calculait plus juste ; il dit aussi qu'à son départ de l'île de Fer il fit deux cent soixante-treize lieues avant de voir les premières herbes.

1. Il y a dans l'original une lacune semblable. *(Idem.)*

Lundi 11 février

On fila cette nuit douze milles à l'heure dans la même direction, et on fit ainsi, pendant toute la nuit, trente-neuf lieues ; dans le jour, seize lieues et demie. L'amiral vit beaucoup d'oiseaux, ce qui lui fit croire qu'il se trouvait près de terre.

Mardi 12 février

L'amiral fit route à l'est, ne fila cette nuit que six milles par heure, et fit jusqu'au jour soixante-treize milles, qui équivalent à dix-huit lieues et un quart. Ici il commença à avoir la grosse mer et à éprouver la tempête, et il dit que si la caravelle n'avait pas été si bonne et en si bon état, il aurait craint de périr. Pendant le jour il courut onze à douze lieues, mais avec beaucoup de peine et au milieu de mille dangers.

Mercredi 13 février

Depuis le coucher du soleil jusqu'au jour, l'amiral eut à lutter contre l'impétuosité des vents et des vagues d'une grosse mer agitée par la tempête. Des éclairs partirent trois fois du nord-nord-est, et il dit que c'était l'annonce d'une grande tempête qui devait venir de ce côté ou du côté opposé. Il alla à mâts et à cordes *(a arbol seco)* la plus grande partie de la nuit ; il donna ensuite un peu de voiles, et fit environ cinquante-deux milles, ou treize lieues. Pendant le jour le vent se calma un peu, mais il augmenta bientôt, la mer devint terrible, et les ondes, qui se croisaient, ballottaient les vaisseaux *(atormentaban los navios)* ; on fit environ cinquante-cinq milles, ou treize lieues et demie.

Jeudi 14 février

Cette nuit le vent augmenta encore, les vagues étaient épouvantables. Venant des deux côtés opposés, elles se croisaient et paralysaient la marche du vaisseau, qui ne pouvait ni avancer ni sortir du milieu d'elles ; et comme elles venaient continuellement se briser sur son navire, l'amiral avait fait baisser, autant que possible, la grande voile *(papahigo)*[1], afin qu'elle ne pût produire d'autre effet que celui de retirer son bâtiment du milieu des flots. Il marcha dans cette position pendant trois heures, et fit vingt milles. La mer devenait de plus en plus grosse et le vent de plus en plus violent. Voyant le danger aussi imminent, il se mit à courir en poupe où le vent le portait, parce qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Alors la caravelle *Pinta,* que montait Martin Alonso Pinzon, se mit à courir aussi : mais elle disparut bientôt, quoique toute la nuit l'amiral lui fît des signaux, et qu'elle lui répondît jusqu'à ce qu'elle en fût empêchée probablement par la force de la tempête et par son éloignement de la route que suivait l'amiral. Ce dernier fut poussé cette nuit cinquante-quatre milles au nord-est-quart-est, ce qui fit treize lieues et demie : après le lever du soleil, la véhémence du vent augmenta, et l'agitation de la mer devint encore plus terrible. L'amiral tenait toujours sa grande voile baissée, afin que le vaisseau pût sortir du milieu des flots qui le couvraient en se croisant, et qui menaçaient de le submerger. L'amiral suivit d'abord la direction est-nord-est, et il prit ensuite le quart jusqu'au nord-est *(a la quarta hasta el nord-este).* Il navigua environ six heures dans

1. On appelait *papahigo mayor* la grande voile sans bonnette, et *papahigo menor* la voile de misaine *(la del trinquete.) (Idem.)*

cette direction, et fit ainsi sept lieues et demie ; il ordonna qu'on tirât au sort un pélerinage *(que se echasse un romero)* à Sainte-Marie de Guadalupe, dans lequel on lui porterait un cierge de cinq livres de cire, et que tous fissent vœu que celui sur qui tomberait le sort accomplirait le pélerinage. Il ordonna d'apporter à cet effet autant de pois chiches *(garbanzos)* qu'il y avait de personnes dans le navire, d'en marquer un d'une croix avec un couteau, de les mettre ensuite tous dans un sac, et de les y bien remuer. Le premier qui y mit la main fut l'amiral. Il en tira le pois chiche marqué de la croix ; ce fut ainsi sur lui que tomba le sort, et il se regarda dès-lors comme pélerin, et obligé à aller accomplir le vœu qui venait d'être fait. On tira le sort une seconde fois pour envoyer un pélerin à Notre-Dame-de-Lorette, qui est dans la marche d'Ancône, faisant partie des États du pape : c'est un endroit où la sainteVierge a fait et fait encore beaucoup et de grands miracles. Le sort étant tombé cette fois sur un matelot du port de Sainte-Marie, nommé *Pedro de Villa,* l'amiral promit de lui donner tout l'argent nécessaire aux frais de ce pieux voyage. Il décida qu'un autre pélerin serait envoyé pour veiller une nuit à Sainte-Claire de Moguer, et pour y faire dire une messe. On mit de nouveau à cet effet les pois chiches, sans oublier celui qui était marqué d'une croix, et le sort tomba encore une fois sur le même amiral. Il fit ensuite, ainsi que tout son équipage, le vœu que, dans la première terre où ils arriveraient, ils iraient tous en chemise, et processionnellement, faire une prière dans une église sous l'invocation de Notre-Dame.

Outre les vœux généraux, ou faits en commun, chacun faisait en particulier son vœu, parce que personne ne croyait échapper. La tempête qu'on éprouvait était si terrible, que tous se regardaient comme perdus ; ce qui aug-

mentait encore le péril, c'est que le vaisseau manquait de lest, parce que la consommation des vivres, celle de l'eau et celle du vin, avaient beaucoup diminué la charge. L'espérance de la durée d'un temps aussi beau que celui qu'ils eurent dans toutes ces îles, fit que l'amiral ne pourvut pas son bâtiment du lest nécessaire. Son projet était d'ailleurs de le faire lester dans l'*île des Femmes (isla de las Mugeres),* où il avait d'abord résolu de se rendre. Le remède que l'amiral employa dans cette circonstance fut de faire remplir d'eau de mer, aussitôt que cela fut praticable, les pipes vides qui avaient contenu, soit du vin, soit de l'eau douce : par ce moyen le mal fut réparé.

L'amiral énumère ici les causes qui lui ôtaient la crainte que notre Seigneur permît qu'il fût victime de cette tempête, et celles qui lui faisaient espérer que Dieu lui serait en aide et le ferait arriver sain et sauf, afin que des nouvelles telles que celles qu'il portait au Roi et à la Reine ne périssent pas avec lui. Le vif désir qu'il avait d'être porteur de nouvelles aussi importantes, et de montrer que tout ce qu'il avait dit s'était confirmé, et que tout ce qu'il s'était fait fort de découvrir avait réellement été découvert, paraissait contribuer précisément à lui inspirer la plus grande crainte de ne pouvoir y parvenir. Il avoue lui-même que chaque moucheron qui lui passait devant les yeux, suffisait pour l'importuner et le troubler : il attribue cette faiblesse de sa part à son peu de foi et à son manque de confiance dans la Providence divine. D'un autre côté, il était ranimé par les faveurs que Dieu lui avait faites, en lui accordant un triomphe aussi grand que celui qu'il avait remporté en découvrant tout ce qu'il avait découvert, en remplissant tous ses désirs, et en voulant qu'après avoir éprouvé, en Castille, tant de revers et de contrariétés dans ses sollicitations, toutes

ses espérances finissent par y être surpassées. Enfin, comme avant d'avoir dirigé toute son expédition vers la plus grande gloire de Dieu, et avant de l'avoir mise à fin, ce Souverain maître de toutes choses l'avait exaucé, et lui avait accordé toutes ses demandes, il devait croire qu'il le sauverait pour accomplir l'ouvrage qu'il avait commencé. Il ajoute que puisque Dieu l'avait délivré en allant *(a la ida),* lorsqu'il avait plus de motifs de crainte dans les souffrances et les tourmens que lui avaient fait éprouver ses matelots et son équipage, qui tous étaient résolus d'un commun accord à s'en retourner, et voulaient se révolter contre lui, s'oubliant même jusqu'aux menaces, et que ce Dieu éternel lui avait donné la force et la magnanimité dont il avait besoin, l'avait soutenu seul contre tous, et avait opéré en lui et en sa faveur tant de merveilles dans ce voyage, outre celles que Leurs Altesses avaient apprises par les personnes de leurs maisons, ce Dieu puissant ne l'abandonnerait pas encore. C'est pour ces raisons, dit-il, qu'il n'aurait pas dû craindre la tempête présente ; mais sa faiblesse et ses angoisses ne lui laissaient pas un moment de calme. Il dit en outre que ce qui lui faisait grand'peine, c'était de laisser orphelins deux fils qu'il avait à Cordoue, où ils faisaient leurs études[1]. Privés de père et de mère en terre étrangère, que deviendraient-ils ; car le Roi et la Reine, qui ignoreraient les services qu'il leur avait rendus dans ce voyage et les heureuses nouvelles qu'il leur portait, ne seraient engagés par aucune considération à leur servir de protecteurs. Plein de cette pensée, il chercha les moyens d'apprendre à Leurs Altesses la victoire que le Seigneur lui

1. Don Diego et don Fernando Colomb, qu'il laissa en Espagne, où ils remplissaient les fonctions de pages du prince don Juan, lorsqu'il entreprit son second voyage. *(Idem.)*

avait fait remporter en lui faisant trouver dans les Indes tout ce qui était le but de son voyage, et de leur faire savoir que ces parages sont exempts de tempête ; ce que prouvent, dit-il, l'herbe et les arbres qui croissent jusque dans la mer. À cet effet, et afin que s'il périssait dans cette tempête, le Roi et la Reine eussent des nouvelles de son voyage, il prit un parchemin, et y écrivit tout ce qu'il put sur les découvertes dont il était l'auteur, et pria instamment celui qui le trouverait, quel qu'il fût, de le porter au Roi et à la Reine. Il enveloppa ce parchemin dans un grand morceau de toile cirée, ferma hermétiquement ce paquet, l'attacha solidement, se fit apporter une grosse barrique de bois, et l'y mit sans que personne sût ce que c'était. Tout le monde pensa que c'était quelque acte de dévotion. Il le fit ainsi jeter à la mer. Les averses et les bourrasques qui survinrent quelque temps après changèrent le vent, qui se tourna à l'ouest. Il le mit en poupe, navigua ainsi *(andaria asi a popa)* pendant cinq heures avec la seule misaine, ayant toujours la mer bouleversée *(muy desconcertada),* et fit ensuite deux lieues et demie au nord-est. Il avait baissé le mât de la grande voile *(habia quitado el papahigo de la vela mayor)* dans la crainte qu'une vague ne le fît venir à bas *(ne se lo llevasse del todo).*

Vendredi 15 février

Hier, après le coucher du soleil, le ciel commença à se montrer serein vers la partie occidentale de l'horizon. Il paraissait que le vent allait se lever de ce côté. L'amiral fit mettre la bonnette[1] à la grande voile, la mer était encore

1. On appelle bonnette le morceau de voile ou la petite voile qui partage la misaine au tiers, ou la grande voile au quart, et il s'ajoute à la grande et à l'autre

très grosse et très agitée : cependant elle s'abaissait un peu. Le navire fit quatre milles par heure dans la direction de l'est-nord-est, c'est-à-dire treize lieues pendant treize heures de nuit. Au lever du soleil l'équipage vit terre de la proue ; elle lui paraissait être à l'est-nord-est ; quelques uns disaient que c'était l'île de Madère, d'autres que c'était la roche de Cintra, en Portugal, près de Lisbonne. Le vent ne tarda pas à passer à l'est-nord-est par la proue, et la mer venait toujours très grosse du côté de l'ouest ; il y avait environ cinq lieues de la caravelle à la terre. L'amiral, d'après son pointage, se trouvait être aux îles Açores, et croyait que celle qu'il voyait était l'une d'elles ; les pilotes et les matelots se trouvaient déjà, d'après le leur, près des terres de Castille.

Samedi 16 février

L'amiral courut des bordées toute cette nuit pour gagner la terre *(por encavalgar la tierra),* qu'on reconnaissait déjà être une île ; il allait tantôt au nord-est, tantôt au nord-nord-est, et continua ainsi jusqu'au lever du soleil, qu'il prit le rumb du sud pour arriver à l'île, que déjà la grande obscurité ne permettait plus de voir ; il aperçut de la poupe une autre

---

(suite de la note de la page 242)
au moyen de garcettes passées dans des œillets de ris, afin d'aller plus vite quand le temps est beau ou qu'il y a peu de vent. *(Idem.)*
La bonnette est une voile légère qui s'ajoute à volonté, dit M. le vice-amiral Willaumez ; c'est une menue voile que l'on met pour augmenter la largeur des voiles en vergues du bord du vent, et même des deux bords à la fois, lorsque le bâtiment a le vent de l'arrière. Les bonnettes s'amurent en dehors des huniers, sur des bouts-dehors adaptés sur l'avant à chaque vergue inférieure ; on les rentre et on les pousse dehors à volonté. (D. L. R.)

île, qu'il estima être à huit lieues. Depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit il ne fit que louvoyer, malgré le vent violent et la grosse mer, afin d'arriver à terre. À l'heure du *Salve,* qui se dit à l'entrée de la nuit, des hommes du vaisseau virent une lumière qui parut du côté opposé au vent, et ils crurent que ce devait être l'île qu'ils avaient aperçue la veille. L'amiral passa toute la nuit à s'élever au vent *(barlo-venteando),* s'approchant le plus qu'il pouvait pour voir si, au lever du soleil, il apercevrait quelqu'une de ces îles. Cette nuit l'amiral reposa un peu, parce que, depuis le mercredi, il n'avait dormi ni pu dormir. Il était perclus des jambes *(tollido de las piernas),* parce qu'il avait été toujours découvert au froid et à l'eau, et qu'il avait pris très peu de nourriture. Au point du jour[1] il navigua au sud-sud-ouest, et à la nuit il arriva à l'île ; mais l'obscurité était si grande qu'il ne put savoir quelle elle était.

Lundi 18 février

Hier, après le coucher du soleil, il fit le tour de l'île, pour voir où il devait mouiller, et prendre langue. Il mouilla avec une ancre qu'il perdit aussitôt ; il remit en conséquence à la voile, et louvoya toute la nuit. Après le lever du soleil il arriva une seconde fois du côté nord de l'île, attérit avec une nouvelle ancre dans l'endroit qui lui parut le plus convenable, et envoya la chaloupe à terre. Ses gens parlèrent aux habitans de l'île, et apprirent d'eux que c'était Sainte-Marie, l'une des Açores. Ces derniers leur indiquèrent le port où ils devaient relâcher, leur dirent qu'ils

1. Ce fut le dimanche 17 février. (M. F. de Nav.)

n'avaient jamais vu une tempête aussi affreuse que celle qui avait eu lieu ces quinze derniers jours, et qu'ils étaient bien étonnés qu'ils y eussent échappé. L'amiral dit ici que ces insulaires rendirent à Dieu de grandes grâces, et donnèrent de grands signes de joie dès qu'ils surent qu'il avait découvert les Indes ; il ajoute que sa navigation a été très sûre, et son pointage fort exact, à quelque avance près, ce dont il rend de grandes grâces à Dieu ; mais il regardait comme certain qu'il était dans les environs des Açores, et que l'île qu'il voyait était l'une d'elles. Il dit qu'il feignit avoir fait plus de chemin pour contrarier et rendre faux le pointage des pilotes et matelots, afin de rester, ainsi que de fait il reste, maître de cette route des Indes, car aucun d'eux tous ne connaissait et n'établissait sa route d'une manière sûre, aussi n'en est-il aucun qui puisse être certain de la route des Indes.

Mardi 19 février

Après le coucher du soleil, trois hommes de l'île vinrent sur le rivage et appelèrent : l'amiral leur envoya la chaloupe, dans laquelle ils arrivèrent avec des poules et du pain frais ; c'était un jour de carnaval. Ils apportèrent aussi plusieurs autres choses que le capitaine de l'île, nommé *Juan de Castañeda,* envoyait à l'amiral, qu'il disait connaître parfaitement. Il ne venait pas le voir parce qu'il faisait nuit ; mais il annonçait que dès le point du jour il se rendrait auprès de lui avec de nouvelles provisions, et qu'il amènerait trois hommes de la caravelle qui étaient restés dans l'île, et qu'il y retenait pour jouir du plaisir de leur entendre raconter les circonstances de son voyage. L'amiral ordonna de recevoir très honorablement les messagers du gouverneur, et leur fit

donner des lits à bord pour qu'ils y passassent la nuit, parce qu'il était déjà tard, et que la ville était loin. Comme le jeudi dernier, se trouvant au fort de la tempête, ils avaient fait, entre autres vœux dont il a été déjà parlé, celui d'aller en chemise, et processionnellement, faire des prières sur la première terre où il y aurait une église sous l'invocation de Notre-Dame, il résolut que la moitié de l'équipage irait accomplir ledit vœu à un ermitage qui était situé sur le bord de la mer, et qu'il irait lui-même ensuite avec l'autre moitié. Persuadé qu'il était dans cette île en toute sûreté, et plein de confiance dans les offres du capitaine ; comme d'ailleurs la paix régnait entre le Portugal et la Castille, il pria les trois hommes d'aller à la ville et de faire venir un prêtre pour leur dire une messe. La moitié de l'équipage se rendit donc en chemise à l'ermitage pour y accomplir son vœu de pélerinage ; mais au moment où ils étaient en prières, tous les insulaires, les uns à pied, les autres à cheval, avec leur capitaine à leur tête, les assaillirent tout à coup et les firent tous prisonniers. L'amiral ne conçut aucune espèce de soupçon jusqu'à onze heures du matin, et il attendait le retour de la chaloupe pour aller à son tour accomplir son vœu avec l'autre moitié de ses gens ; mais, voyant que les premiers partis ne revenaient pas, il soupçonna ou qu'on les retenait ou que la chaloupe s'était brisée, parce que toute l'île est entourée de rochers très élevés. N'ayant pu voir ce qui s'était passé, parce que l'ermitage était derrière une pointe, il leva l'ancre, appareilla, et se dirigea directement vers ce lieu. Il ne tarda pas à remarquer beaucoup d'hommes à cheval qui mirent pied à terre, entrèrent tout armés dans la chaloupe, et se dirigèrent sur la caravelle pour s'emparer de lui. Le capitaine se leva au milieu de la chaloupe, et demanda à l'amiral garantie pour

sa sûreté personnelle : celui-ci lui répondit qu'il la lui accordait ; mais il lui demanda par suite de quel changement et de quel événement il ne voyait dans la chaloupe aucun de ses gens, et il ajouta qu'il le priait de s'approcher et d'entrer dans la caravelle, qu'il ferait tout ce qu'il voudrait. Le dessein de l'amiral était de l'attirer par de belles paroles pour le prendre et recouvrer ses gens ; et il ne croyait pas, en agissant ainsi, violer la foi du sauf-conduit qu'il avait donné au Portugais, puisque celui-ci avait lui-même manqué le premier aux offres qu'il lui avait faites de paix et de sûreté. Comme le capitaine avait un mauvais dessein, il ne s'exposa pas à entrer. L'amiral voyant qu'il ne s'approchait pas de la caravelle, le pria de lui dire pour quelle raison il lui retenait son monde : que le Roi de Portugal s'en repentirait ; que les Portugais étaient très bien accueillis dans les États du Roi de Castille ; qu'ils y entraient aussi facilement et y étaient aussi en sûreté qu'à Lisbonne même ; que le Roi et la Reine de Castille lui avaient donné des lettres de recommandation pour tous les princes, seigneurs et hommes du monde, lettres qu'il lui montrerait s'il voulait venir ; qu'il était leur amiral de l'Océan et leur vice-roi des Indes, lesquelles appartiennent maintenant à Leurs Altesses, dont il lui montrera les provisions et lettres-royaux signés de leurs signatures et revêtus de leurs sceaux. Il les lui montra, en effet, de loin, en ajoutant que le Roi et la Reine de Castille entretenaient, avec le Roi de Portugal, les relations les plus amicales et les plus intimes ; qu'ils lui avaient ordonné de faire honneur, autant que possible, aux vaisseaux de Portugal qu'il pourrait rencontrer. Il lui dit aussi que, supposé qu'il ne voulût pas lui rendre ses gens, il n'en irait pas moins en Castille, parce qu'il avait encore assez de monde pour manœuvrer son vaisseau jusqu'à Séville ; et

que, s'il persistait à leur faire cette offense, il serait, lui, ainsi que tous les siens, sévèrement puni. Le capitaine et ceux qui l'accompagnaient répondirent à ce discours qu'ils ne connaissaient ici ni le Roi ni la Reine de Castille, ni toutes leurs lettres ; qu'ils n'avaient peur ni de l'un ni de l'autre ; et ils ajoutèrent, presque avec menaces, qu'ils leur feraient savoir ce que c'était que le Portugal. Ces paroles causèrent beaucoup de chagrin à l'amiral. Il supposa qu'il était peut-être survenu quelques différends entre les deux royaumes depuis son départ, et il ne put souffrir qu'on lui répondît d'une manière aussi déraisonnable. Il ajoute que le capitaine se leva de nouveau de loin, et dit à l'amiral d'aller au port avec sa caravelle, et que, pour lui, tout ce qu'il faisait et avait fait, le Roi son maître lui en avait envoyé l'ordre. L'amiral prit à témoin de cet événement tous ceux qui étaient dans la caravelle. Il appela de nouveau le capitaine et toute sa troupe, leur donna sa parole, et les assura qu'il ne descendrait pas de sa caravelle avant d'avoir pris une centaine de Portugais pour les mener en Castille, et d'avoir dépeuplé toute cette île. Après quoi, il retourna mouiller dans le port où il était d'abord, parce que le temps et le vent étaient trop mauvais pour qu'il pût faire autre chose.

Mercredi 20 février

L'amiral fit tout mettre en ordre dans son vaisseau, et fit remplir les pipes d'eau de mer pour le lester, parce qu'il était dans un très mauvais port, et craignait qu'on ne lui coupât ses amarres ; ce qui arriva : en conséquence, il appareilla pour l'île Saint-Michel, quoiqu'il n'y ait pas dans aucune des Açores un bon port pour le temps qu'il faisait ; mais il n'avait d'autre ressource que celle de fuir en mer.

Jeudi 21 février

L'amiral partit hier de cette île de Sainte-Marie pour se rendre à celle de Saint-Michel, afin de voir s'il y trouverait un port où il fût à l'abri d'un temps aussi mauvais que celui qu'il faisait. Malgré la violence du vent et la grosse mer il navigua jusqu'à la nuit sans réussir à voir la terre ni d'un côté ni de l'autre, à cause des vapeurs et de l'obscurité produites par le vent et la mer *(quel viento y la mar causaban)*. L'amiral dit qu'il était fort contrarié, parce qu'il ne lui restait plus que trois marins qui connussent la mer, et que les autres personnes qu'il avait avec lui étaient novices dans l'art de naviguer. Il resta en panne toute cette nuit, exposé aux dangers imminens d'une affreuse tempête. Heureusement, grâces à Dieu, la mer, ou plutôt ses vagues, ne venaient que d'un seul côté ; car si elles se fussent croisées comme dans la dernière tempête, il eût souffert beaucoup plus. Après le lever du soleil, n'apercevant pas l'île de Saint-Michel, il résolut de retourner à celle de Sainte-Marie, pour voir s'il pourrait y recouvrer ses gens, ainsi que la chaloupe, les amarres et les ancres qui y étaient restés.

L'amiral dit qu'il était étonné d'avoir éprouvé un aussi mauvais temps dans ces îles et dans leurs parages, parce que dans les Indes, où il avait navigué pendant tout cet hiver sans mouiller, le temps avait toujours été très beau, et la mer n'avait pas cessé un seul instant (*una sola hora*) d'être navigable, sans courir aucun danger, tandis qu'ici il venait d'essuyer une si horrible tempête. Il fait observer qu'il en éprouva une à peu près semblable à son départ d'Espagne avant d'arriver aux Canaries, mais qu'au-delà de ces îles, il trouva toujours l'air et la mer dans le plus grand calme. L'amiral conclut en rappelant que les théologiens et les

savans philosophes ont dit, avec bien de la justesse, que le paradis terrestre est au bout de l'Orient, parce que c'est une contrée très tempérée : aussi dit-il que les terres qu'il vient de découvrir sont celles du bout de l'Orient.

Vendredi 22 février

L'amiral mouilla hier à l'île de Sainte-Marie dans le même lieu et dans le même port où il avait mouillé la première fois. Bientôt après on vit venir un homme qui monta sur un rocher situé en face du port, et fit avec son manteau des signes *(á capear)* à la caravelle pour qu'elle ne s'en allât pas. La chaloupe ne tarda pas à arriver avec cinq matelots, deux ecclésiastiques et un notaire. Ils demandèrent garantie de leur sûreté personnelle, et dès que l'amiral la leur eut accordée, ils montèrent dans la caravelle, et comme c'était à l'entrée de la nuit, ils couchèrent à son bord, où l'amiral leur fit le meilleur accueil possible. Le lendemain ils le requirent de leur montrer le pouvoir du Roi et de la Reine de Castille, afin de constater qu'il avait fait ce voyage avec leur autorisation. L'amiral comprit qu'ils prenaient ce parti pour pouvoir justifier leur conduite antérieure, et éloigner tout soupçon de blâme, et parce qu'ils n'avaient pu s'emparer de sa personne, ainsi qu'ils en avaient l'intention lorsqu'ils vinrent avec la chaloupe armée. Comme ils s'apercevaient qu'ils n'auraient rien à gagner dans cette affaire, ils voulurent réparer leur trahison dans la crainte que l'amiral n'exécutât, ainsi qu'il en avait formé la résolution, et qu'il y aurait réussi, les menaces qu'il leur avait faites, et dont ils redoutaient les résultats. Celui-ci, pour ravoir ceux de ses gens qui étaient entre leurs mains, consentit à leur montrer la lettre circulaire *(carta general)* du

Roi et de la Reine, pour tous les princes et seigneurs de marque, ainsi que les autres provisions et lettres-royaux dont il était porteur, et leur donna de ce qu'il avait *(dióles de lo que tenia)*. Ils furent satisfaits, et s'en retournèrent à terre, en laissant tous les hommes de l'équipage avec la chaloupe. L'amiral apprit par eux que si on était parvenu à le prendre on ne lui aurait jamais rendu la liberté, parce que le capitaine assurait que tels étaient les ordres du Roi son maître.

Samedi 23 février

Hier le temps commença à devenir meilleur ; l'amiral leva les ancres, et fit le tour de l'île pour chercher un bon mouillage et pour prendre du bois et des pierres afin de lester son navire : il ne put trouver un mouillage que dans la soirée, vers l'heure de complies.

Dimanche 24 février

L'amiral mouilla hier dans la soirée pour prendre du bois et des pierres ; mais comme la mer était très houleuse, la chaloupe ne put aller à terre. À la fin du premier quart de nuit un vent d'ouest et de sud-ouest commença à souffler ; l'amiral ordonna d'appareiller à cause du grand danger qu'il y a dans ces îles d'attendre sur ses ancres le vent de sud, et parce que le vent sud-ouest y est toujours immédiatement suivi du vent sud. Le temps étant favorable pour aller en Castille, il cessa de charger des pierres et du bois, fit gouverner à l'est, et fila jusqu'au lever du soleil, dans un intervalle de six heures et demie, à sept milles par heure, quarante-cinq milles et demi. Depuis le lever jusqu'au

coucher du soleil il fila six milles par heure ; ce qui fit, en onze heures, soixante-six milles, lesquels, avec les quarante-cinq et demi de la nuit, font en totalité cent onze milles et demi, ou vingt-huit lieues.

Lundi 25 février

Hier, après le coucher du soleil, l'amiral suivit son chemin à l'est, et filant cinq milles par heure il fit, pendant treize heures de cette nuit, soixante-cinq milles, ou seize lieues et un quart ; depuis le lendemain matin jusqu'à la nuit il franchit une distance de seize lieues et demie, ayant, grâces à Dieu, la mer lisse et unie *(con la mar llana)*. Un fort gros oiseau qui ressemblait à un aigle vint à la caravelle.

Mardi 26 février

Hier, après le coucher du soleil, l'amiral continua à suivre sa route à l'est sur une mer, grâces à Dieu, calme et unie ; il fila huit milles par heure pendant la plus grande partie de la nuit, et fit cent milles ou vingt-cinq lieues. Après le lever du soleil, le vent mollit ; il essuya des travers, et ne fit guère que huit lieues à l'est-nord-est.

Mercredi 27 février

Toute cette nuit et tout le jour qui la suivit, l'amiral fut poussé hors de sa route par les vents contraires, la violence des vagues et l'agitation de la mer. Il se trouvait à cent vingt-cinq lieues du cap Saint-Vincent, quatre-vingts de l'île de Madère, et cent six de celle de Sainte-Marie ; il était vivement affligé de ce qu'une si affreuse tempête fût venue

le contrarier et le mettre en danger au moment où il était près d'atteindre le port *(agora questaba á la puerta de casa)*.

Jeudi 28 février

Il navigua cette nuit de la même manière, avec plusieurs changemens de vent, et alla au sud et au sud-ouest, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; enfin, par momens au nord-est et à l'est-nord-est : c'est ainsi que se passa tout le jour.

Vendredi 1er mars

Cette nuit l'amiral suivit le rumb est-quart-nord-est, dans lequel il fit douze lieues : pendant le jour il courut vingt-trois lieues et demie dans la même direction.

Samedi 2 mars

L'amiral suivit cette nuit sa route à l'est-quart-nord-est ; il fit vingt-huit lieues pendant la nuit, et vingt pendant le jour.

Dimanche 3 mars

Après le coucher du soleil, l'amiral suivit sa route à l'est ; il lui vint une bourrasque qui rompit toutes ses voiles et le mit dans un péril imminent ; mais Dieu voulut le délivrer. Il fit tirer au sort pour envoyer à Notre-Dame de la Cinta, à Huelva *(en Huelba),* un pélerin qui s'y rendrait en chemise ; le sort tomba sur lui. Tout le monde fit également le vœu de jeuner, au pain et à l'eau, le premier samedi qui suivrait l'arrivée du bâtiment. Il fit soixante milles avant

que les voiles se rompissent ; ensuite on alla à mâts et à cordes *(a arbol seco),* à cause de la violence extraordinaire des vents et de l'agitation de la mer, qui les poussait de tous côtés *(que de dos partes los comia).* On vit des signes qui annonçaient la proximité de la terre : ils se trouvaient en effet tout près de Lisbonne.

Lundi 4 mars

La caravelle éprouva hier soir une horrible tourmente ; les flots, qui la prenaient des deux côtés, semblaient devoir la submerger ; les vents paraissaient la soulever dans les airs ; l'eau du ciel tombait à verse, et les éclairs sillonnaient les nues. Le spectacle était horriblement effrayant ; mais il plut à notre Seigneur d'être en aide à l'amiral et de lui montrer la terre, que les matelots aperçurent après le premier quart. Alors, pour ne pas arriver à terre sans la connaître et sans être assuré s'il pouvait trouver un port ou quelque autre endroit pour se mettre à l'abri et se sauver, il fit appareiller la grande voile, n'ayant d'autre moyen d'avancer un peu, malgré le grand péril qu'il y avait à faire voile ; mais Dieu les conserva jusqu'au jour, qu'ils n'atteignirent qu'après avoir passé toute la nuit au milieu des angoisses et de la crainte de faire naufrage. Dès que le jour parut, l'amiral reconnut la terre, qui était la roche de Cintra, située près du fleuve de Lisbonne, dans lequel il se détermina à entrer, parce qu'il n'avait pas d'autre voie de salut, tant était terrible la tourmente qui avait lieu sur la ville de Cascaës, située à l'embouchure du fleuve. Il dit que les habitans de ce port furent toute cette matinée en prières pour eux, et que, lorsqu'ils furent entrés dans le fleuve, toute la population vint les voir, regardant comme une merveille qu'ils

eussent échappé ainsi au péril qui les menaçait. Vers trois heures il passa près de Rastelo, situé dans l'intérieur du fleuve de Lisbonne, où il apprit des gens de mer qui s'y trouvaient, qu'il n'y avait jamais eu un hiver si fécond en tempêtes ; que vingt-cinq bâtimens avaient péri sur les côtes de Flandre, et qu'il y en avait d'autres dans les ports de cette province qui, depuis quatre mois, n'en pouvaient sortir. L'amiral écrivit aussitôt au Roi de Portugal, qui était à neuf lieues de là, que le Roi et la Reine de Castille lui avaient ordonné de ne pas manquer d'entrer dans les ports de Son Altesse pour y acheter ce dont il aurait besoin ; il suppliait le Roi de lui donner l'autorisation de se rendre à la ville de Lisbonne avec sa caravelle, afin que quelques bandits, pensant qu'il apportait beaucoup d'or, ne profitassent pas de ce qu'il se trouvait dans un port dépeuplé *(despoblado)* pour commettre quelque brigandage. L'objet de sa lettre était aussi de faire connaître à Son Altesse qu'il ne venait pas de la Guinée, mais bien des Indes.

Mardi 5 mars

Aujourd'hui Bartolomé Diaz, de Lisbonne, patron du grand vaisseau du Roi de Portugal, qui était aussi au mouillage à Rastelo, et qui était, dit l'amiral, le mieux pourvu d'artillerie et d'armes qu'on vit jamais, se rendit, sur une chaloupe armée, à bord de la caravelle, et somma l'amiral d'entrer dans sa chaloupe pour venir rendre compte aux facteurs *(hacedores)* du Roi et au capitaine dudit vaisseau. L'amiral répondit qu'il était amiral du Roi et de la Reine de Castille, qu'il n'avait aucun compte de ce genre à rendre à de pareils officiers, et qu'il ne sortirait des bâtimens ou des vaisseaux *(de las naos ni navios)* dans lesquels il se trouvait, à

moins qu'il n'y fût obligé par la force des armes. Le patron lui répondit d'envoyer le maître de la caravelle *(el maestre).* L'amiral lui répliqua que ni le maître, ni aucune autre personne quelconque ne sortirait du bâtiment, à moins que ce ne fût de force, parce qu'il pensait qu'autoriser une personne de son bord à y aller, ou y aller lui-même, c'était la même chose, et que la coutume des amiraux du Roi de Castille était de mourir plutôt que de se rendre ou de livrer quelques uns de leurs gens. Le patron modéra ses prétentions, et répondit que puisqu'il avait pris cette détermination, il était libre d'aller comme bon lui semblerait, mais qu'il le priait de lui montrer les lettres du Roi de Castille, s'il les avait. Il plut à l'amiral de les lui montrer, et cet envoyé retourna aussitôt à son bord, et fit un rapport au capitaine, qui s'appelait *Alvaro Dama.* Celui-ci se rendit alors à la caravelle dans le plus grand ordre, au son des timbales, des trompettes et des fifres. Il traita l'amiral avec beaucoup de considération *(haciendo gran fiesta),* s'entretint quelque temps avec lui, et lui offrit de faire tout ce qu'il lui ordonnerait.

Mercredi 6 mars

Comme la nouvelle que l'amiral arrivait des Indes s'était répandue, un si grand nombre de personnes vinrent aujourd'hui de la ville de Lisbonne pour voir ce navigateur et les Indiens, que c'était surprenant ; ce qui ne l'était pas moins, c'étaient les expressions étranges par lesquelles chacun manifestait son étonnement. Ils rendaient grâces à notre Seigneur, et disaient que la grande foi des Rois de Castille, et le désir qu'ils avaient montré de servir Dieu, étaient cause que sa divine Majesté *(su alta Magestad)* leur avait donné tout cela.

Jeudi 7 mars

Il vint aujourd'hui à la caravelle une foule immense de monde et un grand nombre de personnes d'un rang distingué, parmi lesquelles se trouvaient les facteurs du Roi ; ils rendaient tous à notre Seigneur des actions de grâces infinies pour tout le bonheur et l'accroissement de la chrétienté qu'il avait mis entre les mains des Rois de Castille ; ils attribuaient leurs succès au zèle efficace avec lequel Leurs Altesses pratiquaient la religion de Jésus-Christ et travaillaient à la propager.

Vendredi 8 mars

L'amiral reçut aujourd'hui, par don Martin de Noroña, une lettre du Roi de Portugal, dans laquelle ce souverain le priait de venir le visiter dans le lieu où il se trouvait, puisque le temps ne lui permettait pas de partir avec sa caravelle. L'amiral, quoiqu'il s'en souciât fort peu, se rendit néanmoins à cette invitation, afin d'ôter tout soupçon, et il alla coucher *(y fue a dormir)* à *Sacanben*. Le Roi ordonna à ses facteurs de remettre à l'amiral, sans en recevoir d'argent, tout ce dont il aurait besoin pour lui, pour son équipage et pour son navire, et de faire tout ce qu'il désirait.

Samedi 9 mars

L'amiral partit aujourd'hui de *Sacanben* pour aller trouver le Roi dans la vallée de *Paraiso,* située à neuf lieues de Lisbonne, et où ce prince était alors. Comme il plut toute la journée, il ne put arriver qu'à l'entrée de la nuit à la résidence du monarque portugais. Ce prince ordonna aux principaux officiers de sa maison de le recevoir très hono-

rablement, et il lui fit lui-même une réception des plus honorables ; il eut pour lui beaucoup d'égards, le fit asseoir, lui parla avec beaucoup d'affabilité, et lui dit qu'il donnerait l'ordre de faire tout ce qui serait utile aux Rois de Castille, et à leur service, avec plus d'exactitude encore que si c'était pour le sien propre. Il témoigna que l'heureux succès de ce voyage lui faisait beaucoup de plaisir ; qu'il était charmé qu'il se fût entrepris, mais que, d'après le traité conclu entre lui et les Rois de Castille, il lui paraissait que cette découverte et cette conquête lui appartenaient. L'amiral répondit à cela qu'il n'avait pas vu ce traité, et que la seule chose qu'il sût, c'était que les Rois de Castille lui avaient ordonné de n'aller ni à la mine d'or, ni dans aucune partie de la Guinée, et que Leurs Altesses avaient fait publier cet ordre dans tous les ports d'Andalousie avant qu'il partît pour son voyage. Le Roi lui répondit gracieusement qu'il n'y aurait pas besoin de médiateurs entre Leurs Altesses et lui pour arranger cette affaire. Il lui donna pour hôte le prieur du Clato *(del Clato),* qui était le personnage le plus considérable de tous ceux qui se trouvaient dans cette résidence. Ce seigneur fit à l'amiral l'accueil le plus distingué, et eut pour lui les plus grands égards.

Dimanche 10 mars

Aujourd'hui, après la messe, le Roi répéta à l'amiral que s'il avait besoin de quelque chose il le lui ferait donner tout de suite. Il s'entretint long-temps avec lui de son voyage, et l'invitait toujours à se tenir assis, en le comblant de politesses.

Lundi 11 mars

Aujourd'hui l'amiral prit congé du Roi, qui lui communiqua plusieurs choses pour qu'il les rapportât aux Rois de Castille, en lui témoignant toujours beaucoup de bienveillance. Il partit après dîner. Le Roi le fit accompagner par don Martin de Noroña, et tous les personnages distingués qui se trouvaient à la cour le reconduisirent, et restèrent long-temps avec lui pour lui faire honneur *(y hacer honra buen rato).* L'amiral se rendit ensuite à un monastère de Saint-Antoine, situé près d'un village nommé Villafranca, où se trouvait la Reine ; il alla présenter ses hommages à cette princesse, et lui baiser les mains, parce qu'elle lui avait fait dire de ne pas partir sans la voir. La Reine, ainsi que le duc et le marquis de Villafranca, qui étaient avec elle, reçurent l'amiral de la manière la plus honorable. Il était déjà nuit lorsque l'amiral partit pour aller coucher à Llandra.

Mardi 12 mars

Au moment où l'amiral était prêt à partir de Llandra pour se rendre à sa caravelle, il arriva un écuyer du Roi qui lui dit que s'il voulait se rendre par terre en Castille, Son Altesse lui avait commandé de l'accompagner pour lui faire donner le logement, des chevaux, et tout ce dont il aurait besoin. Lorsque l'amiral se sépara de cet écuyer, celui-ci envoya, de la part du Roi, une mule pour lui-même, et une autre pour son pilote, qu'il avait amené avec lui. L'amiral ajoute qu'il apprit que cet écuyer avait fait présent au pilote de vingt épées *(veinte espadines),* et il fait observer qu'on disait qu'il n'était comblé de tant de

marques de bienveillance de la part de Leurs Altesses, que pour que le Roi et la Reine en fussent informés. Il n'arriva à sa caravelle que dans la nuit.

Mercredi 13 mars

L'amiral leva aujourd'hui les ancres à huit heures du matin par la marée haute et le vent nord-nord-ouest, et il mit à la voile pour se rendre à Séville.

Jeudi 14 mars

Hier, après le coucher du soleil, il continua sa route au sud, et se trouva avant le jour à la hauteur du cap Saint-Vincent, qui est en Portugal ; il navigua ensuite à l'est pour se rendre à Saltes, et n'eut toute la journée qu'un vent mou jusqu'au moment où il se trouva à la hauteur de *Furon*.

Vendredi 15 mars

Hier, après la chute du jour, l'amiral poursuivit sa route par un vent toujours faible et mou ; au lever du soleil il était à la hauteur de Saltes, et il entra vers midi, avec la marée montante, par la barre de Saltes jusque dans ce port, d'où il était parti le 3 août de l'année précédente. Ici il dit qu'il termine ainsi cette relation, quoiqu'il eût le dessein de se rendre par mer à Barcelone, où on l'informait que se trouvaient Leurs Altesses, et ce afin de leur raconter tout son voyage, que notre Seigneur, qui lui en avait inspiré l'idée, lui avait permis de mener à bien. Car il savait et était fermement persuadé, sans que le moindre doute se mêlât à sa

conviction, que Dieu *(su alta Magestad)* fait tout ce qu'il y a de bien, et que tout est bien hors le péché, et qu'on ne peut penser ni juger chose aucune, que ce ne soit avec son consentement. « Et en outre, dit l'amiral, je vois par ce voyage que Dieu y a merveilleusement prouvé ce que j'avance, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant cette relation, par les miracles signalés qu'il a faits pendant le cours de ma navigation et en faveur de moi-même, qui suis depuis si long-temps, à la cour de Vos Altesses, en opposition et contre l'avis de tant de personnages distingués de votre maison, qui tous s'élevaient contre moi, traitant mon projet de rêverie, et mon entreprise de chimère ; et j'espère cependant en notre Seigneur, que ce voyage fera le plus grand honneur à la chrétienté, quoi qu'il ait été formé avec tant de facilité » *(que asi ligeramente haya jamas aparecido)*.

Ce sont les dernières paroles de l'amiral Christophe Colomb, dans la Relation de son premier voyage aux Indes occidentales, lorsqu'il alla en faire la découverte.

La présente relation et une copie de celle qui existe, écrite de la main même de l'évêque Bartolomé de Las Casas, dans les archives de son excellence monseigneur le duc del Infantado, formant un petit tome in-folio, relié en parchemin, et contenant soixante-seize feuilles[1] *d'une écriture très fine et très serrée. Il y a dans les mêmes archives une autre copie ancienne, un peu postérieure à celle de*

1. Le mot espagnol *hoja* ou *foja,* qui se trouve dans l'original, et que nous avons traduit par *feuille,* signifie la feuille écrite des deux côtés, c'est-à-dire deux pages. (De V. L.)

l'évêque Bartolomé de Las Casas, aussi in-folio, reliée de la même manière, et composée de cent quarante feuilles. Ces deux copies ont constamment été sous nos yeux dans la collation minutieuse que nous en avons faite avec les nôtres, le cosmographe en chef des Indes, don Juan Bautista Muñoz, et moi. À Madrid, le 27 février 1791.

Signé Martin Fernandez de Navarrete

Chronologie

1451	Naissance de Christophe Colomb à Gênes dans la péninsule italienne (entre le 25 août et le 31 octobre).
v. 1476	Colomb se rend à Lisbonne, au Portugal, où il vit sous les rois Alfonso V (1432-1481) et João II (1455-1495).
1478	Voyage de Colomb à Madère.
1479	Colomb part de Gênes pour ne plus y retourner. Il épouse Filipa Perestrello e Moniz (v. 1454-v. 1484), issue d'une noble famille portugaise.
1480	Naissance de Diego Colón (Diego Colombo), premier fils de Colomb (1480-1526).
v. 1482-1485	Voyage de Colomb à São Jorge da Mina, Ghana.
1486	Première rencontre de Colomb avec Fernando V (1452-1516) et Isabela I (1451-1504), souverains de Castille.

1487-1488	Bartholomeu Dias (1450-1500) passe le cap de Bonne-Espérance, extrémité méridionale de l'Afrique.
1488	Naissance de Hernando Colón (Fernando Colombo) (1488-1539), deuxième fils de Colomb, né de l'union de Colomb avec Beatriz Enríquez de Arana (v. 1465-1522).
1492-1493	Premier voyage transatlantique de Colomb (Palos, 3 août 1492 — Lisbonne, 4 mars 1493). Il visite les Bahamas, Cuba et Hispaniola.
1493	Les lettres de Colomb à Luis de Santángel et à Gabriel Sánchez sont imprimées et diffusées.
1493-1496	Deuxième voyage de Colomb (Cádiz, 25 septembre 1493 — Cádiz, 11 juin 1496). Il visite la Dominique, Marie-Galante, la Guadeloupe, Montserrat, Nevis, Saint-Christophe, les îles Vierges, Porto-Rico, Hispaniola, Cuba et la Jamaïque.
1497	Voyage de Jean Cabot (Giovanni Caboto, 1450-1498), qui a probablement débarqué à Terre-Neuve.
1497-1499	Voyage de Vasco da Gama (v. 1469-1524) qui arrive à Calicut dans l'empire hindou de Vijayanagar, en Inde.
1498-1500	Troisième voyage de Colomb (Sanlúcar de Barrameda, 30 mai 1498 — Cádiz, fin octobre 1500). Il visite Trinité-et-Tobago, le Venezuela et Hispaniola.
1500	Pedro Álvarez Cabral (v. 1467-v. 1520) voit les côtes du Brésil.
1501-1504	Amerigo Vespucci (1452/1454-1512) explore les côtes du Brésil, de l'Argentine et de l'Uruguay.

1502-1504	Quatrième voyage de Colomb (Cádiz, 9 mai 1502 — Sanlúcar de Barrameda, 7 novembre 1504). Il visite la Martinique, Hispaniola, Cuba, le Honduras, le Nicaragua, le Costa Rica, Panama et la Jamaïque.
1506	Le 20 mai, mort de Colomb à Valladolid.
1507	À Saint-Dié, en France, publication de *Cosmographiae introductio,* où Martin Waldseemüller (1474-1520) suggère de baptiser le Nouveau Monde du nom d'« America ».
1825-1837	Publication de la *Colección de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los españoles desde fines del siglo XV* en 5 volumes, sous la direction de Martín Fernández de Navarrete, à Madrid, chez Imprenta Real ; le premier volume contient les journaux de Colomb tels que transcrits par Las Casas.

Bibliographie

Textes de Christophe Colomb

Cioranescu, Alexandre (dir.), *Œuvres de Christophe Colomb,* Paris, Gallimard, 1961.

Colomb, Christophe, *La Découverte de l'Amérique,* sous la direction de Michel Lequenne, Soledad Estorach, Jean-Pierre Clément, Jean-Marie Saint-Lu et Jacques Péron, Paris, La Découverte, 2002 [1979-1991].

Colomb, Christophe, *Textos y documentos completos. Relaciones de viajes, cartas y memoriales,* sous le direction de Consuelo Varela, Madrid, Alianza Editorial, 2003 [1982].

Colomb, Christophe, *The Diario of Christopher Colombus's First Voyage to America 1492-1493. Abstracted by Fray Bartolomé de las Casas,* sous la direction d'Oliver Charles Dunn et James Edward Kelley Jr., Norman et Londres, University of Oklahoma Press, 1989.

Colomb, Christophe, *A Synoptic Edition of the Log of Columbus's First Voyage,* sous la direction de Francesca Lardicci, Valeria Bertolucci Pizzorusso, Cynthia L. Chamberlin et Blair Sullivan, Turnhout (Belgique), Brepols, 1999.

Textes critiques

Fernández-Armesto, Felipe, *Columbus,* Oxford et New York, Oxford University Press, 1991.

Dickinson, John A. et Marianne Mahn-Lot, *1492-1992. Les Européens découvrent l'Amérique,* Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1992.

Harrisse, Henry, *Christophe Colomb devant l'histoire,* Paris, H. Welter, 1892.

Heers, Jacques, *Christophe Colomb,* Paris, Hachette, 1981.

Heers, Jacques, *1492, la découverte de l'Amérique,* Bruxelles, Éditions Complexe, 1991.

Henige, David P., *In Search of Columbus. The Sources for the First Voyage,* Tucson, The University of Arizona Press, 1991.

Lequenne, Michel, *Christophe Colomb : amiral de la mer Océane,* Paris, Gallimard, 1991.

Lequenne, Michel, *Christophe Colomb contre ses mythes,* Grenoble, Jérôme Millon, 2002.

Mahn-Lot, Marianne, *Portrait historique de Christophe Colomb,* Paris, Seuil, 1988 [1960].

Phillips Jr., William D. et Carla Rahn Phillips, *The Worlds of Christopher Columbus,* Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

Taviani, Paolo Emilio, *Christophe Colomb : genèse de la grande découverte,* Paris, Atlas, 1980 [1974].

Verlinden, Charles, *Christophe Colomb,* Paris, Presses universitaires de France, 1972.

Table des matières

Note sur la présente édition 7

Préface 9

Relation du premier voyage entrepris par Christophe Colomb pour la découverte du Nouveau-Monde 25

Chronologie 263

Bibliographie 267

MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AOÛT 2005
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE AGMV MARQUIS
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

Né à Gênes en 1451, Christophe Colomb entreprend en 1492 un premier voyage transatlantique qui le mène aux Bahamas, à Cuba et à l'île d'Hispaniola. Il retourne trois fois en Amérique (1493-1496, 1498-1500 et 1502-1504), continent dont on lui attribuera la découverte.

167

BORÉAL COMPACT

Boréal compact présente des rééditions de textes significatifs – romans, nouvelles, poésie, théâtre, essais ou documents – dans un format pratique et à des prix accessibles aux étudiants et au grand public.

Ouvrage fondateur, le journal de Christophe Colomb a toutefois un statut paradoxal : s'il est le premier récit à rapporter l'une des plus grandes découvertes de l'histoire, celle du Nouveau Monde, il relate aussi une méprise de taille, puisque Colomb, jusqu'à la fin de sa vie, croira être débarqué en Inde.

Publié pour la première fois en 1825, après qu'on en eut trouvé une copie manuscrite dans une bibliothèque espagnole quelque trente ans auparavant, ce texte n'a pas été écrit de la main de Colomb, mais a plutôt été transcrit, condensé et remanié par Bartolomé de Las Casas. Cette version — rédigée, en un curieux contrepoint, en partie à la première personne et en partie à la troisième — est la seule qui subsiste de nos jours.

Plus de cinq cents ans après sa rédaction, le journal de Christophe Colomb demeure un document unique et prodigieux.

Ce livre reprend l'édition originale établie par Martín Fernández de Navarrete en 1825 et traduite en français par Chalumeau de Verneuil et La Roquette.

Préface de Luca Codignola

L'ouvrage comprend également une chronologie et une bibliographie.

Couverture : © CW Topfoto / PONOPRESSE